25e Année N° 21 1er Novembre 1918

GENERAL LIBRARY
DEC 10 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Anatole France	*Souvenirs.* — V	5
Joseph Bédier	*Nos Aérostiers.* — I	17
Abel Bonnard	*La France et ses Morts*	51
Paul de Chèvremont	*Deux Voyages officiels à Constantinople.* — I	83
Paul Wenz	*Le Pays de leurs Pères* (2e partie)	115
Adolphe Blanqui	*Souvenirs d'un Étudiant sous la Restauration.* — II	158
Louis-Henry Destel	*Le Poteau*	177
***	*La Politique de Benoît XV.* — II	183

Copyright 1918, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

LES MONUMENTS FRANÇAIS DÉTRUITS PAR L'ALLEMAGNE,
par **Arsène Alexandre.**

Voici un livre qui vient à son heure. Il n'est pas complet, puisqu'il s'arrête à la retraite d'Hindenburg, au printemps de 1917. Depuis lors, combien d'églises ruinées, de châteaux pillés, de villages brûlés ! Tel quel, il donne la liste et la description de plus de cinq cents édifices détruits par la guerre allemande. En feuilletant cet inventaire, où M. Arsène Alexandre a mis, avec le scrupule du fonctionnaire chargé d'une enquête, l'indignation de l'artiste devant la beauté mutilée, en regardant les belles et émouvantes photographies qui font de ce livre le meilleur instrument de propagande contre nos ennemis et contre la guerre elle-même, on se persuade de l'absolue nécessité d'obtenir une réparation éclatante de tant de destructions odieuses, mais on comprend aussi que toutes les richesses et tout le travail de nos ennemis vaincus n'arriveront jamais à nous rendre la beauté de la France irrémédiablement meurtrie.

LE SECRET DE LADY MARIE,
par **Léon de Tinseau.**

Les qualités habituelles de M. Léon de Tinseau, l'élégante simplicité de la forme, l'art de conter avec grâce et finesse une attachante aventure, l'aisance et la prestesse du dialogue, se retrouvent dans son nouveau livre, comme dans tous ceux qui composent son œuvre nombreuse. Mais il faut signaler particulièrement l'intérêt sentimental de ce volume ; *le Secret de Lady Marie* sera déchiffré avec émotion par les lecteurs qui ont souci de la beauté des âmes. Celle que M. de Tinseau nous présente est héroïque, scrupuleuse et passionnée.

LA RUSSIE EN 1914-1917,
par **Ossip Lourié.**

Ce sont quinze chroniques, publiées tous les trois mois, de juillet 1914 à janvier 1918, dans une revue de Lausanne, par un homme qui connaît à fond la littérature et la pensée russes. Elles ne prétendent point à la divination : l'auteur reconnaît que la Révolution fut pour lui, au moins par sa date, une surprise. Les renseignements dont ces pages fourmillent sont d'ailleurs plus souvent d'ordre littéraire que d'ordre économique ou politique. Telles quelles, ces chroniques sont du plus haut intérêt et les premières, si elles avaient été répandues en France dès le début de la guerre, nous eussent évité bien des désillusions et peut-être d'irréparables fautes.

LE THÉATRE,
(Neuvième série)
par **Adolphe Brisson.**

M. Adolphe Brisson vient de réunir en un volume quelques-unes des pages qu'il a publiées dans le *Temps* depuis le dernier mois de 1914 jusqu'au premier mois de 1918. Il est superflu de signaler la solidité et la finesse de la critique, l'abondance des aperçus, la variété et l'étendue de l'érudition théâtrale que le lecteur était sûr d'avance de rencontrer en cet ouvrage et qu'il y rencontre en effet. Constatons plutôt l'intérêt émouvant qu'offrent rassemblées ces images d'un temps tragique où le théâtre parisien, sous les pires menaces de l'ennemi tout proche, s'est obstiné à vivre malgré tout. Ce ne sont pas seulement des moments de notre activité littéraire, mais aussi de notre vie nationale que l'auteur nous retrace éloquemment.

L'IRLANDE DANS LA CRISE UNIVERSELLE,
par **Louis Treguiz.**

On sait les difficultés intérieures, parfois tragiques, où la question d'Irlande a mis l'Angleterre à la veille de la guerre et pendant la guerre même ; on sait aussi l'intérêt passionné que l'Amérique, et en particulier le président Wilson, apportent à cette question, et le parti habile et perfide que l'Allemagne a su tirer contre les buts de guerre de l'Entente, de l'irrédentisme irlandais. Mais on ne connaît guère en France l'histoire détaillée des revendications de l'Irlande dans les vingt dernières années de l'histoire : les partis gaéliques, la menace de l'Ulster, le Sinn Fein, les cinq jours de république irlandaise en avril 1916, et les efforts infructueux de Lloyd George pour concilier Irlandais et Orangistes. L'étude documentée et strictement impartiale de M. Treguiz, un spécialiste des études celtes, apporte sur ces sujets des documents précieux sous une forme excellente.

LA MAISON DU FOU,
par **Louis Artus.**

L'une des nouvelles qui composent ce volume, *l'Idole*, a paru ici-même. Nos lecteurs en ont pu apprécier la très haute valeur littéraire, et faire connaissance avec l'artiste raffiné, épris de mysticisme, qui coexiste, en M. Louis Artus, avec le délicat écrivain de théâtre. Celui qui connut le succès parisien avec *Cœur de Moineau* étudie aujourd'hui le poignant conflit entre les lois mystérieuses de la morale et les exigences de la réalité tyrannique. Cela est nouveau, curieux et très émouvant.

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1918

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1918

SOUVENIRS[1]

V

LE PAPEGAI

La vieille Mélanie nous apprit en servant le café que le perrroquet de la comtesse Michaud s'était envolé. On croyait le voir sur le toit de l'hôtel habité par M. Bellaguet. Je me levai de table et m'élançai à la fenêtre. Dans la cour un groupe formé du concierge et de quelques domestiques regardaient en l'air et levaient des bras indicateurs vers la gouttière. Mon parrain, sa tasse de café à la main, me rejoignit à la fenêtre et me demanda où était le papegai.

— Là, — lui dis-je, en levant le bras comme les gens de la cour.

Mais mon parrain ne le voyait pas et je ne pouvais le lui montrer puisque je ne le voyais pas moi-même et affirmais sa présence sur l'autorité d'autrui.

— Et vous, madame Nozière, voyez-vous le papegai? — demanda mon parrain.

— Le papegai?

— Le papegai ou le papegaut.

— Le papegaut?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er septembre 1918.

1er Novembre 1918.

335207

— Le papegai, — répétait mon parrain en riant.

Son rire sonnait comme un grelot, lui secouait le ventre et faisait carillonner ses breloques sur son gilet de soie verte. Cette gaité me gagna et je répétai en riant, sans savoir ce que je disais :

— Le papegai, le papegai.

Mais ma chère maman, dans sa prudence, ne consentit à sourire que lorsque mon père l'eut instruite que le perroquet s'appelait autrefois papegai ou papegaut. Ce que mon parrain illustra par cet exemple :

— Gai comme un papegai, — dit Rabelais.

A ce nom de Rabelais, que j'entendais pour la première fois, je me mis à rire aux éclats par bêtise, sottise, niaiserie, baguenauderie et nullement par pressentiment, intuition et révélation de tout ce qu'il y a, sous ce nom, de sublime bouffonnerie, de joyeuse humeur et de folie plus sage que la sagesse. Il n'en est pas moins vrai que ce fut dignement saluer l'auteur du *Gargantua*. Ma chère maman me fit signe de me taire et demanda si l'on a bien sujet de dire que les perroquets sont gais.

— Madame Nozière, — répondit mon parrain, — papegai rime à gai; c'est déjà une raison pour le commun des hommes, qui considère plus le son des mots que leur sens. L'on peut croire aussi que le papegai prend plaisir à se voir si bien habillé de vert. Ne nomme-t-on pas le vert de ses plumes vert gai?

Aux environs de ma cinquième année, j'avais eu avec Navarin, le perroquet de madame Laroque, des démêlés dont il me souvenait encore. Il m'avait mordu au doigt, j'avais médité de l'empoisonner. Nous nous étions réconciliés ; mais je n'aimais pas les perroquets. Je connaissais leurs mœurs par un petit livre intitulé *la Volière d'Ernestine*, qu'on m'avait donné pour mes étrennes et qui traitait en quelques pages de tous les oiseaux. Le désir de briller dans la conversation me fit dire, sur l'autorité de mon livre, que les sauvages de l'Amérique se nourrissent de perroquets.

— La chair de cet oiseau, — objecta mon parrain, — doit être noire et coriace. Je n'ai pas ouï dire qu'elle fût comestible.

— Quoi ! Danquin, — fit mon père, — ne vous souvient-

il pas que la princesse de Joinville, nouvellement amenée de ses pampas aux Tuileries, se trouvant enrhumée, refusa un bouillon de poulet et demanda un bouillon de perroquet ?

Mon père, hostile à la monarchie de juillet et gardant encore après la révolution de 48 quelque animosité contre la famille de Louis-Philippe, jeta ce trait avec malice, en regardant ma mère, sujette à s'attendrir sur le sort des princesses exilées.

— Pauvres princesses, — soupira-t-elle, — elles payent bien cher les honneurs publics qu'on leur rend...

Tout à coup, découvrant le perroquet dans la gouttière, j'en poussai un cri de triomphe si sauvage que ma mère s'en effraya d'abord et m'en réprimanda ensuite.

— Là ! là ! là, maman !

Et je m'emportais contre ceux qui ne le voyaient pas.

— Connaissez-vous *Ver-Vert*, madame Nozière? — demanda mon parrain.

Ma mère fit signe que non.

— Quoi, vous ne connaissez pas *Ver-Vert* ? Cela vous manque.

— On n'a pas le temps de lire, monsieur Danquin, quand on est la mère d'un enfant qui use ses culottes comme par enchantement. C'est un poème, n'est-ce pas?

— C'est un poème, madame Nozière, et charmant.

> A Nevers, donc, chez les Visitandines
> Vivait naguère un perroquet fameux,
> Il était beau, brillant, leste et volage,
> Aimable et franc comme on l'est au bel âge.

Les religieuses l'aimaient à la folie. Il était

> Plus mitonné qu'un perroquet de cour.

La nuit,

> Il reposait sur la boîte aux agnus.

Ver-Vert parlait comme un ange. Mais...

Mon parrain s'arrêta.

— Mais quoi? — lui demandai-je.

Mon père fit très à propos cette réflexion que je ne parlais pas comme un ange.

— Mais, — reprit mon parrain, — ayant voyagé sur la Loire, en compagnie de bateliers et de mousquetaires, Ver-Vert prit un très mauvais ton.

— Tu vois, Pierre, — conclut ma mère, — le danger des mauvaises fréquentations.

— Parrain, est-ce qu'il est mort, Ver-Vert, — demandai-je.

Mon parrain ouvrit une bouche de *de profundis* et annonça d'un ton lugubre :

— Il est mort d'avoir trop mangé de dragées. Que son sort serve d'exemple aux enfants gourmands !

Et mon parrain, regardant la cour que dorait le soleil, sourit avec mélancolie :

— Quel temps radieux ! Les derniers beaux jours nous sont les plus chers.

— Ils nous semblent une faveur du ciel, — fit ma mère. — Bientôt viendront les temps froids et sombres. C'est cet après-midi que le père Debas viendra ramoner le tuyau du poêle de la salle à manger.

Et elle passa dans sa chambre.

J'ai retenu les moindres circonstances des événements mémorables qui marquèrent cette journée.

Ma mère reparut avec sa capote de velours à brides nouées sous le menton, son mantelet de soie puce et son ombrelle manche pliant.

A son air calculateur et réfléchi, je devinai qu'elle allait faire des emplettes pour l'hiver et méditait un emploi avantageux de son argent, qui lui était cher non par lui-même mais pour la peine qu'il coûtait à son mari. Elle approcha de mon front son cher visage que la capote enfermait comme un écrin de velours, me donna un baiser sur le front, me recommanda d'apprendre ma leçon, rappela à Mélanie de déboucher une bouteille de vin à l'intention de M. Debas et sortit. Mon père et mon parrain quittèrent l'appartement presque aussitôt.

Demeuré seul, je n'étudiai point ma leçon, faute d'habitude, par la force de l'instinct et sous l'inspiration du puissant démon qui gouvernait mes pensées. Il me persuadait de ne point apprendre mes leçons et m'en ôtait tout loisir en m'imposant à toute heure des tâches ardues, d'une étonnante diversité.

Ce jour-là, il me suggéra impérieusement de me tenir à la fenêtre et d'épier le perroquet fugitif. Mais mon regard fouilla en vain toits, gouttières et cheminées : il ne se montra pas. Je commençais à bâiller d'ennui quand un assez grand bruit qui éclata derrière moi me fit tourner la tête et je vis M. Debas, une auge sur la tête, portant une échelle, une cruche, un grappin, des cordes et je ne sais quoi encore.

Il ne faut pas croire pour cela que M. Debas était maçon ou fumiste. C'était un bouquiniste qui étalait ses livres dans des boîtes sur le parapet du quai Voltaire. Ma mère l'avait surnommé Simon de Nantua, du nom d'un marchand ambulant dont elle me faisait lire l'histoire, dans un petit livre aujourd'hui tombé dans l'oubli. Simon de Nantua courait les foires avec un ballot de toile sur le dos et moralisait sans trêve. Il avait toujours raison. Son histoire m'ennuya cruellement et j'en garde un triste souvenir. J'y acquis pourtant la connaissance d'une grande vérité ; c'est qu'il ne faut pas avoir toujours raison. M. Debas, comme Simon de Nantua, moralisait du matin au soir et faisait tout excepté son métier. Serviable aux voisins, travaillant pour tous, il montait et démontait les poêles, racommodait la vaisselle cassée, remettait des manches aux couteaux, posait des sonnettes, graissait les serrures, réglait les pendules, opérait les déménagements et les emménagements, donnait des soins aux noyés, mettait des bourrelets aux portes et aux fenêtres, faisait chez le marchand de vin de la propagande pour les candidats du parti de l'ordre et chantait, le dimanche, dans la chapelle des petites sœurs des pauvres. Ma mère le tenait pour un homme de bien que son caractère élevait au-dessus de sa condition, et elle le considérait. Pour moi, je n'eusse pas souffert aisément les préceptes sempiternels de bienséance et de civilité dont M. Debas m'assommait s'il ne m'eût extrêmement amusé par une ardeur excessive au travail dont j'étais le seul à comprendre le comique. Je m'attendais toujours en le voyant à quelque agitation divertissante. Cette fois encore je ne fus pas déçu.

Le poêle de notre salle à manger était de faïence blanche, toute craquelée et fendue en plusieurs endroits. Il occupait dans un angle de la pièce une niche où s'élevait un tuyau

pareillement de faïence surmonté d'une tête barbue que je savais, pour l'avoir entendu dire à M. le comte Dubois, être celle de Jupiter Trophonius. Et la barbe d'un si grand Dieu me faisait impression. M. Debas ayant revêtu une blouse blanche monta à l'échelle et déjà Jupiter Trophonius gisait sur le plancher, détaché de sa colonne d'où s'échappaient des flots de suie, tandis que le poêle lui-même disloqué, rompu, couvrait de ses débris la salle entière et que des nuages de cendre froide assombrissaient l'air. Les ténèbres furent accrues par une poudre subtile qui monta au plafond pour descendre ensuite lentement en couche épaisse sur les meubles et les tapis. M. Debas gâchait du plâtre dans une auge débordante et dégouttante. Visiblement il se réjouissait de travailler à l'exemple du Dieu qui tira l'univers des abîmes du chaos. A ce moment, la vieille Mélanie pénétra, son cabas sous le bras, dans la salle, promena de haut en bas et de long en large des regards désolés, poussa un long gémissement et demanda :

— Alors, comment que je ferai pour servir le dîner de mes maîtres?

Puis sans espoir d'une réponse heureuse, elle s'en alla aux provisions.

Le chaos régnait encore quand de nouveau une grande rumeur monta de la cour. Le cocher de M. Bellaguet, le concierge de notre maison, la bonne des Caumon, le jeune Alphonse criaient ensemble :

— Le voilà, le voilà !

Cette fois, je le vis distinctement sur le faîte du toit, le papegai de la comtesse Michaud. Il était vert avec du rouge sur les ailes. Mais à peine s'était-il montré qu'il disparut.

Les gens de la cour disputèrent entre eux sur la direction qu'il avait prise. L'un croyait qu'il s'était envolé vers le jardin de M. Bellaguet qui lui rappelait, pensait-on, les forêts du Brésil où s'était écoulée son enfance. Un autre affirmait qu'il avait gagné le quai, prêt à se jeter dans la rivière. Le concierge, M. Dusuel, l'avait vu s'élancer sur le clocher de Saint-Germain-des-Prés. Mais l'imagination de ce vieux napoléonien, hantée par le souvenir de l'aigle aux couleurs nationales, l'égarait. Le perroquet de la comtesse Michaud

ne volait pas de clocher en clocher. Le commis de M. Caumon conjecturait avec plus de vraisemblance que, pressé par la faim, l'oiseau fugitif gagnait le toit qui abritait sa mangeoire. Simon de Nantua, accoudé à la fenêtre, écoutait pensif. Je lui dis, pour montrer mon savoir, que ce perroquet n'était pas aussi beau que Ver-Vert.

— Qui appelles-tu Ver-Vert?

Je m'enorgueillis de lui répondre que c'était le perroquet des Visitandines de Nevers, qui parlait comme un ange, mais qui avait pris un mauvais ton en voyageant sur la Loire avec des bateliers et des mousquetaires. Je connus aussitôt qu'on se fait du tort en montrant son savoir aux ignorants. Car Simon de Nantua, m'ayant regardé sévèrement de ses gros yeux aussi expressifs que deux globes de lampe, me reprocha de dire des futilités.

Cependant il roulait dans son esprit de profondes pensées.

Parmi les innombrables soins qu'il se donnait bénévolement pour le service du prochain, celui qu'il prenait peut-être le plus volontiers était de rattraper les oiseaux échappés. Il avait notamment rapporté plusieurs fois à madame Caumon ses serins domestiques. Il jugea que rendre à la comtesse Michaud son perroquet était pour lui un devoir impérieux, et il ne balança pas à l'accomplir. Ayant remplacé à la hâte sa blouse blanche par une vieille redingote verte qui jaunissait comme les feuilles d'automne, il m'annonça son intention et, laissant régner dans la salle à manger le chaos qu'il n'avait pas eu le loisir d'organiser, il sortit, la tête pleine de son dessein. Je me jetai dans l'escalier à sa suite; nous franchîmes d'un bond le court espace qui nous séparait de la maison où habitait la comtesse Michaud, nous dévorâmes les degrés jusqu'au palier du deuxième étage et pénétrâmes par la porte grande ouverte dans l'appartement où tout respirait la désolation. Nous vîmes dans la salle à manger le perchoir abandonné. Mathilde, la femme de chambre de madame la comtesse, nous exposa les circonstances qui avaient précédé et provoqué la fuite de Jacquot. La veille, à cinq heures du soir, un chat gris, à poil ras, un énorme matou, signalé depuis longtemps pour ses attentats, avait bondi dans la salle à manger. A son approche, Jacquot effrayé s'était

enfui dans l'escalier et avait passé par la lucarne. Mathilde fit deux fois ce récit. Comme elle se disposait à le faire une troisième fois, je me coulai dans le salon et contemplai le portrait en pied du général comte Michaud qui occupait le plus large panneau. Le général était représenté en grande tenue, culotte blanche et bottes vernies, à la bataille de Wagram. A ses pieds des morceaux d'obus, un boulet de canon, une grenade fumante. Au fond, des soldats, tout petits par l'effet de leur éloignement, chargeaient. Le général portait sur sa large poitrine le ruban de grand-aigle de la Légion d'honneur et la croix de Saint-Louis. Je ne fis pas de difficulté à ce qu'il portât la croix de Saint-Louis à Wagram. J'en eusse fait quand je revis plus tard ce portrait chez un brocanteur, si l'on ne m'eût appris que le général comte Michaud, comblé de faveurs et d'honneurs par les Bourbons, avait fait ajouter, en 1816, cette croix à son portrait. Simon de Nantua me tira de ma contemplation, et m'enseigna qu'on n'entre dans un salon qu'après en avoir été prié et s'être essuyé les pieds. Sa réprimande fut courte, car le temps était cher.

— Allons ! — fit-il.

Et muni d'une grosse corde, apparemment pour se suspendre dans le vide, il monta l'escalier. Je le suivis, portant un verre qu'il m'avait confié et qui contenait du pain trempé dans du vin, appât pour attirer Jacquot. Mon cœur battait avec violence à la pensée des dangers où cette expédition m'allait jeter. Jamais dans leurs plus effroyables aventures de guerre ou de chasse, trappeurs de l'Arkansas, flibustiers de l'Amérique du Sud, boucaniers de Saint-Domingue, ne sentirent mieux que moi l'ivresse du péril. Nous gravîmes jusqu'à ce que l'escalier nous abandonnât. Puis, nous grimpâmes à une échelle de meunier des plus roides jusqu'à une lucarne par laquelle Simon de Nantua passa la moitié de son corps. Je ne voyais plus que ses jambes et son énorme derrière. Tantôt il appelait Jacquot d'une voix caressante, tantôt il imitait la grosse voix enrouée de Jacquot lui-même, pour le cas, je pense, où l'oiseau préférerait son propre organe à la parole humaine. Par moment il sifflait, par moment il chantait à voix de sirène et interrompait de temps à autre ces

incantations pour m'adresser, si j'ose dire, des préceptes qui allaient de la civilité à l'éthique et pour m'enseigner l'art de se moucher en compagnie et mes devoirs envers la divinité.

Les heures passaient, le soleil en s'abaissant allongeait sur les toits l'ombre des cheminées. Nous désespérions quand Jacquot parut. Les présomptions du commis de M. Caumon se vérifiaient. Je passai la tête par la lucarne et vis le papegai qui, d'une marche difficile, en balançant son gros corps, descendait lentement le pignon. C'était lui ! Il venait à nous. J'en tressaillis de joie. Il était tout proche. Je retenais mon souffle. Simon de Nantua lui jeta un appel sonore et, ayant pris le morceau de pain trempé de vin, le tendit à bout de bras, poing fermé. Jacquot s'arrêta, regarda de notre côté, d'un air de défiance, s'éloigna, battit des ailes et s'enfuit d'un vol d'abord difficile mais qui, devenu peu à peu plus rapide et plus soutenu, le porta jusqu'au toit d'une maison voisine où il disparut à nos yeux. Notre déconvenue à l'un et à l'autre fut grande. Mais Simon de Nantua ne se laissait point abattre par la mauvaise fortune. Il tendit le bras vers l'océan des toits.

— Là, — fit-il.

Ce geste énergique, cette parole brève me transportèrent d'enthousiasme.

Je m'attachai à sa vieille redingote et, pour rapporter les faits tels que mon souvenir me les retrace, je fendis l'air avec lui et descendis du haut des nuées dans une enceinte inconnue où se dressaient des façades de pierre sculptée, et je vis une multitude d'hommes nus, énormes, effrayants, suspendus dans un ciel sans lumière. Les uns y soutenaient le poids de leur puissante structure, les autres, par groupes, descendaient désespérément vers la rive sombre où des démons hideux les attendaient. Cette vision me remplit d'une sainte épouvante ; mes yeux se voilèrent, mes jambes fléchirent. Voilà les faits tels qu'ils frappèrent mes sens et mon esprit et tels qu'ils demeurèrent imprimés dans ma mémoire. J'en porte un témoignage fidèle. Toutefois, s'il faut les soumettre aux règles d'une critique sévère, je dirai que vraisemblablement nous avons, Simon de Nantua et moi, avec une étourdissante rapidité, descendu l'escalier, suivi le quai, pris la rue Bonaparte et atteint l'École des Beaux-Arts où je vis par une

porte entr'ouverte une copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange peinte par Sigalon. Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est vraisemblable. Sans nous prononcer plus affirmativement sur ce point, poursuivons notre récit. Je ne contemplai qu'un instant les colosses flottants et me trouvai dans une cour spacieuse au côté de Simon de Nantua, qu'entouraient des gardiens coiffés d'un bicorne et de jeunes hommes à longs cheveux ombragés d'un chapeau de feutre et portant un carton sous le bras. Les gardiens niaient avoir vu l'oiseau de la comtesse Michaud. Les jeunes gens conseillaient en riant à Simon de Nantua de lui mettre, pour l'attraper, un grain de sel sur la queue ou plutôt de lui gratter le cou. Il n'y avait rien, affirmaient-ils, qui fût plus agréable aux perroquets.

Et les jeunes hommes nous saluèrent en nous priant de présenter leurs hommages à la comtesse Michaud.

— Malappris ! — murmura Simon de Nantua.

Et il sortit indigné.

De retour chez la comtesse Michaud, nous trouvâmes dans la salle à manger, le papegai sur son perchoir. Il s'y tenait d'une assiette tranquille et accoutumée et semblait ne l'avoir jamais quitté. Quelques grains de chènevis répandus sur le plancher attestaient qu'il venait de manger. A notre approche, il tourna vers nous un œil rond et fier comme une cocarde, se balança, se hérissa et ouvrit largement ce bec qui formait tout son visage, il découvrit une langue épaisse et noire. Visiblement, il haïssait ou craignait notre approche. Une vieille dame, coiffée d'un bonnet de dentelle et dont les maigres joues s'encadraient de boucles blanches, la comtesse Michaud, sans doute, assise près de Jacquot, en nous voyant détourna la tête. La femme de chambre allait et venait sans desserrer les dents. Simon de Nantua passait son chapeau d'une main dans l'autre, affectait de sourire et restait stupide. Enfin Mathilde nous fit connaître, sans daigner nous regarder, que Jacquot venait d'entrer, seul et de son propre mouvement, par la lucarne, dans la mansarde où elle couchait sous les combles et que le cher animal connaissait bien pour y être venu souvent sur l'épaule de sa Mathilde.

— Il serait rentré plus tôt, — ajouta d'un ton amer la

servante, — si on ne l'avait pas effrayé par des simagrées,

On ne nous retint pas. Et comme Simon de Nantua m'en fit, dans l'escalier, la remarque attristée, on ne nous offrit pas même un rafraîchissement.

Quand à la tombée de la nuit, je rentrai au logis, je trouvai la maison consternée, ma mère agitée et fiévreuse, la vieille Mélanie en larmes, mon père gardant un calme affecté. On m'avait cru volé par des bohémiens ou des saltimbanques, écrasé par une voiture, arrêté devant quelque boutique dans une rafle de filous, ou, pour le moins, perdu dans des rues lointaines. On m'avait cherché chez madame Caumon, chez les dames Laroque, chez madame Letord, la marchande d'estampes, et jusque chez M. Clérot, le géographe, où m'attirait quelquefois le désir de contempler sur une sphère la figure de ce monde, où je croyais tenir une place considérable. On parlait, quand je sonnai à la porte, d'aller à la préfecture et d'y demander qu'on fît des recherches. Ma mère m'examina attentivement, me toucha le front qui était moite, passa la main dans mes cheveux emmêlés et pleins de toiles d'araignées, et me demanda :

— D'où viens-tu, fait comme tu es, sans chapeau, ton pantalon déchiré au genou.

Je contai mon aventure et comment j'avais suivi Simon de Nantua à la recherche du papegai.

Elle s'écria :

— Je n'aurais jamais cru monsieur Debas capable d'emmener cet enfant toute une après-midi, sans m'en demander la permission et sans avertir personne.

— Quand l'éducation n'y est pas !... — ajouta, en secouant la tête, la vieille Mélanie, bonne créature, mais qui, humble et petite, se montrait sévère aux humbles et aux petits.

On dîna dans le salon, la salle à manger étant impraticable.

— Pierre, — me dit mon père, quand j'eus pris mon potage, — comment n'as-tu pas pensé que ta disparition prolongée alarmerait ta mère ?

J'essuyai encore quelques reproches. Mais visiblement c'était sur Simon de Nantua que tombait la réprobation.

Ma mère m'interrogeait sur mes escalades, et paraissait troublée encore des dangers que j'avais courus.

Je l'assurai que je n'avais couru aucun danger. Je cherchais à la tranquilliser, mais en même temps, je voulais montrer ma force et mon courage, et, tout en lui répétant que je m'étais tenu loin de tout péril, je me dépeignais montant à des échelles suspendues dans le vide, escaladant des murailles, grimpant sur des toits aigus, courant dans des gouttières. En m'écoutant, elle laissa paraître tout d'abord un léger tremblement des lèvres qui trahissait son trouble. Puis peu à peu rassurée, elle hocha la tête et finit par me rire au nez. J'avais passé la mesure. Mais quand je contai que j'avais vu une multitude d'hommes nus, énormes, suspendus dans l'air, on cria holà ! et l'on m'envoya coucher.

L'aventure du perroquet resta fameuse dans ma famille et parmi nos amis. Ma chère maman racontait, peut-être avec quelque orgueil maternel, ma course dans les gouttières en compagnie de M. Debas auquel elle ne pardonna jamais. Mon parrain m'appelait ironiquement chasseur de papegauts ; Le comte Dubois lui-même, tout grave qu'il était, souriait presque en l'entendant conter et faisait cette remarque qu'avec son habit vert, sa grosse tête, sa vaste poitrine, ses formes trapues, son air rébarbatif, le perroquet-amazone sur son perchoir offre assez le profil de Napoléon à bord du *Northumberland*. Oyant ce récit enfin M. Marc Ribert, romantique chevelu, tout de velours habillé et qui ronsardisait, se prenait à murmurer :

Quand le printemps poussait l'herbe nouvelle
Qui de couleurs se faisait aussi belle
Qu'est la couleur d'un gaillard papegai
Bleu, pers, gris, jaune incarnat et vert gai...
. . . . . .

(A suivre.)

ANATOLE FRANCE

NOS AÉROSTIERS

Dans cette guerre, le moindre combat exige la mise en branle d'on ne sait combien de sciences et de techniques, et le moindre succès suppose, à l'intérieur de chacune d'elles, le labeur de spécialistes sans nombre, appliqués depuis quatre ans à reviser et à refondre sans cesse méthodes et procédés, à serrer toujours de plus près les faits, à tirer des leçons de l'échec de la veille, et, chose plus difficile, du succès de la veille. Que de renouvellements depuis les jours lointains de la guerre en pantalons rouges, que de revirements du pour au contre, que d'essais, de tâtonnements, de progrès, et dans toutes les armes! Qui saurait, pour toutes les armes, faire l'historique de ces transformations, tracerait la plus belle image de la France guerrière, toujours prompte à penser, à inventer, à organiser en même temps qu'elle se bat et saigne, incessamment créatrice, vaillante, ingénieuse.

Mais la tâche est presque infinie : elle appelle, elle attend de nombreux ouvriers. J'ai rêvé d'y contribuer du moins par une petite monographie, où fût considérée, à titre d'exemple, l'une de ces techniques, choisie presque au hasard ; et c'est pourquoi, non par curiosité frivole, mais par piété pour la patrie, visitant aux armées nos aérostiers, interrogeant les instructions qui les ont régis tour à tour, leur règlement de manœuvre, les cours de leurs écoles, les journaux de marches et opérations de leurs compagnies, recueillant leurs souvenirs et parfois leurs confidences, de toute ma ferveur je me suis appliqué à comprendre leurs travaux, leurs mérites.

Le témoignage qu'ils portent de l'énergie française est limité. Si limité soit-il, il est expressif, et puissions-nous en bien faire sentir la beauté! Mais ce sont les faits qui louent, si les ayant recueillis avec patience et scrupule, on les reproduit avec sincérité.

I

AU DÉBUT DE LA GUERRE : NOS PREMIÈRES EXPÉRIENCES

(Août-Septembre 1914)

Dès les premières batailles, l'Allemagne éleva sur le front de ses armées des ballons captifs, ses « Dragons », comme elle les appelait superbement, les *Drachen*. C'étaient des aérostats de forme allongée, énormes, attachés par l'avant, chargés à l'arrière, d'un type que nos services techniques connaissaient bien, pour l'avoir expérimenté dès 1905, mais dédaigné. Ils étaient nombreux, aussi nombreux au moins que les corps d'armée. A quoi servaient-ils? Principalement à régler les tirs de l'artillerie lourde. Mais nos soldats, qu'ils inquiétaient, leur attribuèrent par surcroît d'autres pouvoirs encore, et de plus redoutables. Parce qu'ils les voient, naïvement ils se croient vus. Ils se croient épiés, poursuivis au bivouac, sur les routes, sans trève, par ces larves mystérieuses, obstinées. On craint moins une arme maniée par l'ennemi, quand on possède la pareille. Mais où sont nos ballons? Ils les cherchent, et ne les trouvent pas. « Certes, pensent-ils, c'est un signe que nous sommes moins bien armés, moins prêts. »

Ainsi raisonnent les plus simples de nos troupiers, et leur trouble est fait de leur humiliation. Mais ceux-là se sentent plus humiliés encore, qui, plus savants, songent que, dans le domaine de l'aérostation comme en tant d'autres, le génie de la France fut toujours de créer, le génie de l'Allemagne d'imiter. Ils se remémorent avec amertume les noms, tous français, des premiers inventeurs de la navigation aérienne; les noms, tous français, de ses premiers martyrs. Ils se rappellent que la France la première, au lendemain même du

jour où elle eut constitué la science nouvelle, en trouva l'application militaire, et que toutes les compagnies d'aérostiers de toutes les armées sont les filles de cette compagnie d'aérostiers, capitaine Coutelle, qui, l'an III de la République, dans la lumière d'un jour de floréal, fit planer sur le champ de bataille de Fleurus, au grand émoi des Impériaux, comme un engin diabolique, le ballon l'*Entreprenant*[1]. Pourquoi faut-il aujourd'hui que les Impériaux, retournant contre nous notre antique invention, semblent nous la révéler? La technique jadis inventée par nous, copiée par eux, ne l'avons-nous pas conservée dans toutes nos guerres du siècle dernier? et jusqu'en ces dernières années, hier encore, n'entretenions-nous pas des compagnies d'aérostiers? A Sarrebourg, à Paliseul, à Charleroi, nos soldats les cherchent. Où sont-elles?

Jusqu'en 1910, elles avaient formé un corps nombreux : c'étaient, dans chacune de nos cinq places fortes, six compagnies, donc trente au total, dites « de place », parce qu'elles étaient réservées à la défense du camp retranché. C'étaient en outre, affectées à nos dix-neuf corps d'armée, dix-neuf compagnies dites « de campagne », parce qu'elles étaient entraînées à suivre au loin les troupes d'opérations. Mais, trois ans avant la guerre, les compagnies de campagne avaient été purement et simplement supprimées ; et les autres, quand vint la guerre, fortement réduites en nombre, n'attendaient plus que le coup de grâce.

Comment le comprendre? Peut-être fut-ce là l'une des multiples conséquences de cet ensemble de thèses et de prévisions stratégiques, qui, ne voulant envisager qu'une guerre de mouvement, nous avait détournés aussi de nous pourvoir d'artillerie lourde : on s'était dit sans doute que, dans une telle guerre, rapide et brève, le lourd matériel des aérostiers ne pourrait que se traîner péniblement sur les routes à l'arrière des colonnes ou rester aux bagages. Mais une explication plus certaine de cette défaveur est que, du jour où l'on sut se diriger par les airs, il avait semblé contradictoire dans les termes, presque absurde, qu'un organe de reconnaissance

1. Sur le rôle de l'*Entreprenant* à la bataille de Fleurus, voir le beau livre du commandant V. Dupuis. *Les opérations militaires sur la Sambre en* 1794, Paris, Chapelot, 1907, p. 377-385.

aérien fût « captif », attaché à la glèbe. Le ballon captif, bon désormais pour le magasin aux antiquailles, c'était le passé : n'avait-on pas le dirigeable? et l'avion?

Cette opinion avait gagné les aérostiers eux-mêmes : pour la plupart, tout en continuant leur service routinier dans leurs compagnies, ils s'étaient orientés vers les disciplines neuves, les uns vers l'art de la photographie aérienne, d'autres vers la navigation en dirigeable.

Pourtant il serait erroné de croire que, durant cette crise, notre aérostation captive n'ait plus subsisté que par la seule force de l'habitude, réduite à l'état de simple « survivance ». Quelques aérostiers, très peu nombreux d'ailleurs, avaient résisté aux idées à la mode : non par répugnance à l'esprit de nouveauté, mais au contraire parce qu'ils se sentaient eux-mêmes des novateurs. Pour avoir quelquefois, par exemple aux manœuvres du camp de Châlons en 1900 et en 1902, observé en ballon des mouvements de troupes, des retranchements, des tirs à longue distance, ils avaient pressenti que, loin d'être révolu, le rôle de ce mode d'observation grandirait dans une guerre future. Ils avaient donc déploré la suppression des compagnies de campagne, et lorsqu'on décida, un an avant la guerre, qu'après les compagnies de campagne, les compagnies de place seraient supprimées à leur tour, ils avaient multiplié les démarches à l'encontre : par leur énergie, et fortement soutenus d'ailleurs par le général Hirschauer et par les généraux gouverneurs des places, ils avaient obtenu, non pas la révocation de cet arrêt de mort, mais que du moins il ne fût pas immédiatement exécuté ; que l'on maintînt à tout hasard dans chaque place, au lieu des six compagnies existantes, une sorte de groupe, composé de trois sections : ces trois sections, répondant à trois des compagnies anciennes, achèveraient d'user le matériel en service, qu'il était d'ailleurs formellement interdit de renouveler.

Ils n'avaient donc pas tout à fait raison, nos soldats, à Sarrebourg, à Paliseul, à Charleroi, quand cherchant nos ballons et ne les trouvant pas, ils déploraient notre incurie. Ce ne fut pas de l'incurie, mais une erreur de doctrine, analogue à tant d'erreurs allemandes, et celle-ci était grave sans doute, mais elle n'avait pas eu le temps de porter toutes ses

conséquences. Pour négliger Maubeuge, qui tomba si tôt, nous possédions encore, répartis dans quatre forteresses de l'Est, Verdun, Toul, Épinal, Belfort, quatre groupes d'aérostation captive, l'équivalent de douze de nos anciennes compagnies de place. Notre tradition séculaire, quelques-uns de nos soldats l'ont gardée vive, et sont prêts.

Ils voudraient servir. Mais quand, comment le pourront-ils? Dans Verdun, dans Toul, dans Épinal, dans Belfort, ils se sentent enfermés, et comme amarrés au « port d'attache ». Les gouverneurs ne sauraient les autoriser à en sortir, car une place ne peut ni ne doit se dessaisir de ses moyens de défense. Et quand même les gouverneurs consentiraient, le matériel des compagnies de place, combiné en vue d'un siège, est à peu près dépourvu de toute mobilité : leur ballon, trop volumineux, muni d'un câble trop pesant, monte à grand'peine ses observateurs jusqu'à 600 mètres ; quant à leur treuil à vapeur, qui répand une fumée visible de loin, il pèse plus de quatre tonnes et huit fort chevaux ont peine à le traîner sur une bonne route ; on ne saurait songer à le faire passer à travers champs. Dès lors, en pareil équipage, comment s'aventurer hors des limites du camp retranché? Et les aérostiers ne seront-ils pas condamnés à y séjourner indéfiniment, oisifs, inutiles?

Il se trouva que l'un d'eux, le capitaine Saconney, alors chef du dépôt du matériel du port d'attache d'Épinal, réussit à se procurer des engins moins surannés. Il retira d'un magasin un ballon sphérique plus petit (de 540 mètres cubes), du type dit « normal », jadis employé dans les compagnies de campagne ; au lieu du treuil à vapeur traîné par des chevaux, il disposait d'une voiture-treuil automobile, construite pour le cerf-volant, munie d'un câble très léger, lequel avait été établi, grâce à une idée du général Roques, pour s'adapter indifféremment au cerf-volant et au ballon ; au lieu des lentes voitures à chevaux réglementaires pour le transport des agrès, des tubes à hydrogène et du personnel, il réussit à aménager des autobus et des camions automobiles. Ce matériel, pour une part, ne dépendait pas de la place ; et pour l'autre part, il ne coûtait rien à la place de le prêter. Le capitaine Saconney fut donc autorisé à mettre sur pied une sorte d'unité hors

série, analogue à nos anciennes compagnies de campagne, et plus mobile encore. Par une heureuse rencontre, notre Ire armée, l'armée Dubail, avait établi à Épinal son quartier général : l'unité nouvelle obtint par là plus facilement d'être mise à la disposition des troupes d'opérations. Et c'est ainsi que, vite entraînée, équipée à la légère, elle s'évada loin de son port d'attache, dès le 28 août 1914, vers les lignes établies à une quarantaine de kilomètres en avant d'Épinal, sur la Mortagne. Au moment où elle y apparut, y apparaissaient aussi les premiers canons lourds (deux pièces de 155, deux batteries de 120 long) dont ait disposé l'armée Dubail. Ces deux eléments, aérostation captive et artillerie lourde, naguère frappés du même discrédit, se rencontraient.

Une série de rapports quotidiens décrit, du 29 août au 13 septembre, les marches et opérations de cette section d'aérostiers, la première qui, dans l'armée française, ait vraiment « tenu la campagne ». Dès les premières ascensions, le général commandant le 8e corps d'armée demande que le ballon reste longtemps en l'air, car sa présence réconforte le troupier, et l'on constate que la canonnade allemande décroît quand il s'élève, redouble quand il revient au sol. Grâce à son câble léger, il monte aussitôt jusqu'à 1 200 et 1 400 mètres, au lieu de 300 ou de 500. Grâce aux voitures automobiles, la section circule, rapide, d'Essey-la-Côte à Hallainville et de Moyemont à Giriviller, souvent par des chemins défoncés, parcourt en ces quatorze jours 300 kilomètres, restaure ainsi la confiance que le ballon peut répondre vite à un appel. Surtout les aérostiers sont entrés en liaison avec les artilleurs : par deux ou trois fois, à leur prière, des commandants de batterie sont montés eux-mêmes en nacelle pour de premiers essais. Bien mieux, le ballon a été relié téléphoniquement aux batteries. Aérostiers et artilleurs travaillent ainsi de concert durant ces quatorze jours contre la position allemande Domptail-Moyen, découvrent des fortifications de campagne, repèrent et prennent à partie, à Domptail, au bois du Haut de Zaumont, au bois de la Paxe, au bois du Charbonnier, neuf batteries d'obusiers, sans compter les batteries d'artillerie de campagne.

Voici une page de ces rapports, celle qui relate la première

entreprise d'un ballon français contre une batterie allemande. Le 2 septembre au matin, le ballon ayant été mis au treuil un peu en avant de la route d'Hallainville à Fauconcourt, à la cote 350, l'observateur, capitaine Saconney, avait signalé une batterie allemande au sud-ouest de Domptail, derrière la cote 307, et demandé la concentration des feux des deux batteries lourdes du 8e et du 13e corps d'armée sur cet emplacement pour quatorze heures. L'opération se déroula comme il suit. On ne saurait lire ce récit sans émotion : sauf erreur, le premier réglage d'un tir d'artillerie française par observatoire aérien — ballon ou avion — s'est fait là, ce jour-là :

2 *septembre* 1914, *de* 13 *heures à* 18 *heures.* — Le 13e et le 8e corps d'armée exécutent la concentration de leurs feux sur l'objectif ci-dessus, avec le concours du 155. L'emplacement est parfaitement atteint ; mais aucun mouvement de personnel ne se produit. L'observateur le signale aussitôt afin d'arrêter le tir. A ce moment, une batterie située à la corne ouest du bois du Charbonnier, entre la route de Domptail à Fontenoy et le Pourri-Fossé, se démasque subitement par ses lueurs. L'observateur repère rigoureusement l'emplacement et l'indique au commandement de l'artillerie du 13e et du 8e corps d'armée et enfin aux batteries de 155 et de 120. Il établit avec le 155 une convention à son de trompe pour le réglage des tirs. Le tir du 155 est parfaitement réglé au bout de quelques salves. Un obus, tombé sur la gauche de la batterie, provoque des mouvements du personnel. Malheureusement, le tir du 155 s'arrête à ce moment (si l'on était relié téléphoniquement avec le 120, il serait facile d'établir une discipline de tir et d'éviter la superposition des salves des deux batteries, qui gêne le réglage). Le tir du 155 oblige la batterie de mortiers à se démasquer, et on distingue nettement les lueurs de ses pièces. C'est elle seule qui a tiré dans la journée sur Clézentaine et sur la route de Clézentaine à Hallainville avec portée maxima. C'est elle aussi qui a tiré sur Saint-Maurice. L'observateur a la certitude absolue qu'il existe une seule batterie de mortiers, placée au point indiqué, et dont l'axe de tir suit sensiblement la direction de Fauconcourt : le champ de cette batterie semble être d'environ 45° à 50°. Il est donc à peu près certain que le déplacement de nos troupes dans le bois de Narbois entre Hallainville et l'avant n'entraînerait aucune perte. Cette batterie croit que nos batteries de 155 sont à la corne nord du bois du Fays.

3 *septembre.* — On se relie directement par téléphone à la batterie de 155, et on règle le tir sur la batterie du bois du Charbonnier. Trois

obus atteignent le but (gauche de la batterie). La batterie ennemie éteint son feu et ne le reprendra que le soir, avec trois pièces seulement.

Quelques jours après, l'avance victorieuse de nos troupes permettait aux aérostiers de visiter jusqu'à la Meurthe les emplacements abandonnés par l'ennemi. Ils ont la joie de retrouver, ils peuvent photographier les abris démolis des pièces allemandes, et tout autour les points de chute de nos obus, et les tombes nouvellement creusées des canonniers allemands. Mais le front de Lorraine, dégarni par les deux adversaires, est retombé au calme ; la section automobile de Domptail rentre à Épinal. Elle courra bientôt de nouvelles aventures.

Cependant, la nouvelle de ses préparatifs de sortie, puis de sa sortie et de ses succès, s'était répandue. Les armées qui avaient derrière elles des places fortes firent donc appel aux gouverneurs pour obtenir des ballons. C'est ainsi que le groupe d'Épinal forma deux compagnies (capitaine Devaulx et capitaine Delassus), qui travaillèrent, à partir du 5 septembre 1914, sur le front de Rambervillers à Saint-Dié. A Belfort, de même, à partir du 15, une compagnie (capitaine Renaud) s'employa dans la région d'Anspach à des opérations de reconnaissance. De même, à Verdun, durant le mois de septembre, quand les Allemands approchèrent, les trois sections du groupe (capitaine Benezit) mirent successivement leurs ballons en œuvre : affectées à l'artillerie des secteurs de défense, elles s'éloignèrent jusqu'à quinze kilomètres du noyau central ; et, quand les routes se couvrirent de colonnes ennemies qui descendaient vers le sud en longeant l'Argonne, elles recueillirent sur leurs mouvements des renseignements très fructueux. La place de Toul enfin détacha à l'armée du général de Castelnau une compagnie, qui prit part, du 4 au 12 septembre, à la bataille du Grand-Couronné, puis resta sur le front dans la région de Pont-à-Mousson ; une autre section opéra quelques jours vers Rozières, puis rentra dans Toul, puis fut affectée à une division d'infanterie qui faisait partie de la défense mobile de la place.

II

LA PROPAGANDE

(Septembre-Décembre 1914)

Vers la mi-septembre, sept ou huit ballons ont donc plus ou moins réussi à distendre, sans d'ailleurs les rompre, les liens qui les retenaient à leurs ports d'attache, et opèrent avec nos troupes de l'Est. Mais c'est au Nord que s'est brusquement porté le théâtre des grandes opérations, sur les lignes nouvelles qui s'allongent peu à peu de l'Ourcq vers la mer. C'est là-bas qu'il convient de renouveler, d'élargir, de confirmer l'expérience de Domptail.

On décida donc de constituer, officiellement cette fois, une compagnie d'aérostiers *de campagne*, et où pouvait-on en trouver les éléments, matériel et personnel, sinon de préférence dans l'unité hors série que nous venons de voir se former spontanément à Épinal, comme la cellule-mère de notre renaissance ?

Cette unité reçut donc l'ordre de se scinder en deux sections similaires, dont l'une resta à Épinal, tandis que l'autre prenait la route de Saint-Cyr. Venue à Saint-Cyr, celle-ci reçut du 23 au 26 septembre un personnel de complément, fut mise sous les ordres du capitaine Saconney et des lieutenants Mandin et Oswald, et, sous le nom de 30e compagnie (on réservait les vingt-neuf premiers numéros pour les compagnies de ports d'attache [1]), elle fut affectée aussitôt à notre VIe armée, celle de Maunoury. Elle la rejoignit dès le 28 septembre, à Cœuvres, où elle rencontra le premier groupe de pièces de 105 (commandant Blumer), à peine sorti des ateliers du Creusot, qu'aient possédé nos armées. Les aérostiers de la 30e compagnie nouèrent presque immédiatement avec les artilleurs de ce groupe, notamment avec les capitaines Courcier, Magnien, Ramond, les liens d'un étroit

1. Les compagnies d'aérostiers déjà existantes furent numérotées de 19 à 29. Les numéros 1 à 18 étaient affectés aux unités, déjà existantes ou à créer, qui manœuvraient ou manœuvreraient des dirigeables.

compagnonnage d'armes, opérèrent avec eux, à partir du 4 octobre, à Vic-sur-Aisne, à Boulogne-la-Grasse, à Caix, et commencèrent ainsi la « course à la mer ».

« La course à la mer », ce ne fut qu'une métaphore stratégique pour la plupart des corps de troupe, puisqu'ils combattirent au lieu même où ils avaient été débarqués et y demeurèrent ; mais ce fut une réalité, et dure, pour notre compagnie d'aérostiers, qui, elle, court vraiment d'un corps d'armée à un autre, tantôt navigue de conserve avec le groupe de 105, tantôt travaille avec d'autres artilleries (groupes de 120 long, de 90, etc.), monte à Bray-sur-Somme, redescend sur Quesnel, remonte en deux jours, du 30 octobre au 2 novembre, sur un ordre de Foch, de Quesnel à Furnes, pour redescendre le 7 décembre vers Arras : vraie troupe de bohémiens, qui savent rarement quelle unité de rencontre les prendra le lendemain en subsistance ; mangeant, couchant où ils peuvent, souvent appelés, souvent rebutés, offrant en tous lieux, avec leur matériel gênant, leur bonne volonté, leur foi ardente, mais encore toute neuve et si peu mise à l'épreuve des faits. Ils vont de poste de commandement en poste de commandement, implorant qu'on veuille bien leur accorder, pour essayer, pour voir, la faveur d'un ou deux réglages de tir, leur concéder une petite commande ; et, pour se faire bienvenir, ainsi que des commis voyageurs montrant leurs échantillons, ils déploient les photographies qui témoignent de leurs premières tentatives, les photographies de Domptail, où l'on voit les batteries allemandes par eux démolies, les croix de bois sur les tombes des canonniers allemands...

Mais un grand exemple est un puissant témoin, et la 30e compagnie multiplia les exemples. Aussi les armées commencèrent-elles à réclamer des ballons. A la fin d'octobre, il fut décidé qu'à la dizaine des compagnies de ports d'attache déjà en action viendraient s'ajouter dix nouvelles compagnies de campagne. On les équipa avec du matériel ramassé à grand'peine dans les places ; on les confia à des officiers prélevés pour la plupart sur le personnel navigant, devenu disponible, des dirigeables. En février 1915, vingt et une compagnies (de la 19e à la 39e), dont dix de formation nouvelle, manœuvraient sur le front de nos armées.

Dès la fin de décembre, la 30e avait été envoyée dans les environs de Saint-Pol, où deux autres l'avaient rejointe : pour la première fois des aérostiers en nombre pourraient travailler ensemble, se concerter. Ce fut, sous le commandement du chef de bataillon Saconney, un groupe, qui comprenait la 30e compagnie (capitaine Mandin, avec le sergent Tourtay comme observateur), la 32e compagnie (capitaine Dubayle, avec l'enseigne de vaisseau Regnardet l'adjudant Mathieu comme observateurs), et la 39e compagnie (capitaine Chollet, puis capitaine Fauré, avec le sergent Brillaud de Laujardière et le caporal Calderon comme observateurs). L'un des ballons de ce groupe, tout en faisant son service normal de guerre, fut employé comme ballon-école. Des croupes de Bouvigny, qui dominaient la plaine minière jusqu'au delà des lignes allemandes dans le voisinage de Notre-Dame-de-Lorette, on avait d'excellentes vues terrestres, ce qui permettait d'utiles comparaisons entre l'observation terrestre et l'observation aérienne. Le groupe entier des aérostiers se réunissait sur ce plateau pour des exercices de lecture de cartes ou d'interprétation des vues panoramiques. Ce fut là un premier centre d'idées, et sur la ligne même de feu, une première école.

A ce moment où, pour la première fois depuis les jours de Domptail, nos aérostiers, interrompant leurs randonnées sans fin, peuvent s'arrêter dans un secteur et réfléchir sur ce qu'ils ont fait déjà et sur ce qu'il leur reste à faire, faisons halte un instant, nous aussi, pour considérer quels problèmes s'étaient soudainement posés devant eux dès le début de la campagne, et quelles difficultés ils avaient dû surmonter.

III

A SAINT-POL : L'ÉTAT DES PROBLÈMES

(Décembre 1914-Avril 1915)

Il leur avait fallu d'abord résoudre la question, double et une, de savoir sous quelles conditions l'emploi du ballon

serait possible dans la guerre présente et quelles sortes de services, limités par ces conditions, on pourrait lui demander. Pour constituer la technique du travail en nacelle, pour en poser seulement les principes les plus généraux, il leur avait fallu d'abord reconnaître (ce qui avait été au début un mystère) à quelle distance minima des lignes allemandes le ballon pourrait opérer.

Il est évident, en effet, qu'un observateur en ballon rendra d'autant plus de services qu'il verra plus avant dans la profondeur des organisations ennemies. Il faut donc qu'il approche le plus possible et qu'il monte le plus haut possible, puisque, à mesure que l'on s'élève, l'obliquité de la vision diminue, et par conséquent on découvre mieux les zones que des replis du terrain, des arbres, des maisons cachaient au regard. Par malheur, si un ballon est soumis à un tir fusant, il sera immanquablement crevé au bout de cinq minutes, au plus, d'où il suit que la distance à laquelle il il peut être pris sous un tel feu sera la limite nécessaire de son approche. Quelle devait être cette distance dans la guerre actuelle? Il n'y avait qu'une méthode pour traiter ce problème, et elle demandait plus de courage que de mathématiques : c'était de s'exposer d'abord aux coups, d'approcher à tous risques, sans attendre que l'expérience eût révélé quelles sortes de pièces il plairait à l'ennemi d'employer contre les ballons.

En fait, on avait appris peu à peu qu'un ballon situé à 7 kilomètres de la première ligne ennemie et à 800 mètres d'altitude, avait toutes chances de dominer les trajectoires des pièces les plus couramment employées par les Allemands [1] et pouvait, par conséquent, être considéré comme à peu près hors d'atteinte ; on avait appris peu à peu que, sur un front stabilisé, où l'équilibre s'est établi entre les deux artilleries, la position des batteries ennemies était telle qu'un ballon en ascension à grande altitude pouvait se rapprocher, sans trop de péril de destruction immédiate, à 6 kilomètres ; donc, que la distance d'ascension devait être fixée à 6 ou

1. Savoir les pièces de 10, 13, 138, 6 (autrichiennes), et le 15 long. Pourtant les obus de 15 long ont parfois atteint à 7 kilomètres des ballons élevés à 1 200 mètres.

7 kilomètres de l'ennemi[1]. Il est remarquable que, dès les premiers jours, nos aérostiers s'étaient aventurés précisément jusqu'à cette distance ou à une distance moindre encore ; et c'est pour l'avoir fait, au péril de leur vie, qu'ils avaient reconnu sans retard quelles devaient être dans cette guerre les principales règles d'emploi tactique du ballon.

En effet, un terrain découvert est bien vu d'un observateur élevé, si le rayon visuel le rencontre sous une pente plus inclinée que le 1/10e (hauteur du point d'observation égale au 1/10e de la distance du pied de l'observatoire au point visé). A bord d'un ballon qui montera à 1 300 mètres et qui viendra se placer à la distance normale dite ci-dessus, soit à 6 kil. 500 de la ligne ennemie, on verra le terrain compris entre cette ligne et la parallèle tracée à une distance de 13 kilomètres du pied du ballon, sous des pentes comprises entre le 1/5e et le 1/10e. Ce terrain sera donc très bien vu, et l'on peut dire que, par temps moyen, la zone de très bonne observation s'étendra de la première ligne ennemie jusqu'à une distance de 6 ou 7 kilomètres au delà : les tranchées, les organisations les plus rapprochées, vues sous un angle de 1/5e, seront les mieux découvertes ; la zone plus reculée des batteries, vue sous un angle plus faible et voisin du 1/8e ou du 1/10e, sera plus délicate à observer.

Dès lors, à la lumière de ces notions primordiales fraîchement acquises, il était devenu possible d'apercevoir plus ou moins clairement quels services rendrait le ballon, et nos premiers expérimentateurs avaient reconnu presque aussitôt et prouvé par le fait qu'on pouvait lui confier principalement les trois sortes de missions que voici :

D'abord la mission de repérer les batteries ennemies. Dès que l'une d'elles entre en action, l'observateur sera à même de reconnaître sa position et le nombre de ses pièces, par la détermination des points où apparaissent ses lueurs et ses fumées ; — le point sur lequel elle tire, par la recherche de

1. Il est entendu d'ailleurs qu'au cours d'un combat offensif, le ballon pourra approcher davantage, jusqu'à 4 kilomètres, ou plus près encore : parce qu'en de telles crises l'artillerie de l'adversaire sera probablement trop occupée ailleurs pour s'en prendre à lui, puis parce que, en cas d'urgence, selon la belle formule militaire, « la mission prime le danger ».

la correspondance entre les lueurs au départ des coups et les éclatements à leur arrivée ; — le calibre de ses pièces, par l'aspect des lueurs, des fumées, des éclatements : si bien que l'on conçoit qu'un observateur entraîné doive parvenir à énoncer son renseignement sous cette forme : « Une batterie située en tel point (désigné par ses coordonnées), de tant de pièces, de tel calibre, tire sur telle position française. »

En second lieu, le ballon pourra servir à régler et à contrôler les tirs de l'artillerie amie dans une zone de six kilomètres au delà de la première ligne : grâce à son immobilité relative, il observera les tirs coup par coup, et par suite permettra les tirs de démolition systématique ; il contrôlera les salves en précisant les différents points de chute dans l'ordre de départ.

Enfin, en même temps que ces missions d'observation de tir, il remplira une mission de surveillance générale des manifestations diverses de l'activité ennemie. L'observateur en avion est pour l'ennemi un passant ; l'observateur en ballon un hôte, qui demeure : là où le front est stabilisé, on peut dire qu'il vit chez l'Allemand. En secteur calme, il en arrivera à connaître ses mœurs et coutumes, ses horaires, les points de passage ordinaires de ses relèves; non seulement l'ensemble, mais les moindres détails du secteur ennemi, maisons, bois, haies, buissons, lui deviendront des points de repère familiers, en sorte qu'il saisira toute modification du paysage : cette tranchée qui s'ouvre, cette piste qui s'élargit, ce bivouac qui s'étend ; à l'arrière-front, ce nuage de poussière que soulève un convoi ; sur la voie ferrée, ce train inattendu : autant de symptômes qu'il notera et comprendra. En secteur actif, il pourra, en cas de préparation d'une attaque française, indiquer à notre artillerie les points mal battus, les trous dans les barrages ; en cas de préparation d'une attaque allemande, renseigner sur les signaux de l'ennemi, sur l'allongement de son tir, etc.

Voilà les règles qui furent mises en lumière dès les premiers essais, sans grands tâtonnements, et elles n'ont guère varié depuis lors [1]. A distance, quand on interroge sur ces

1. Elles sont définies déjà avec une exactitude suffisante dans les instructions du 6 octobre 1914 et du 1er décembre 1914.

temps reculés nos premiers aérostiers, et ceux-là même qui ont le plus fait pour les découvrir ou les préciser, volontiers plusieurs d'entre eux disent que, très simples par elles-mêmes, elles étaient donc très simples à déterminer, et volontiers ils attribuent à la force des choses la renaissance de notre aérostation captive. Force des choses, logique des choses, pression des circonstances, ces termes reviennent souvent dans leurs propos. Faut-il les en croire tout à fait?

Certes les principes de l'aérostation captive sont simples : les principes d'un art quelconque sont toujours simples, — une fois découverts. Il en va autrement de leur mise en pratique. Si plusieurs aérostiers de ces temps lointains le méconnaissent aujourd'hui, c'est qu'ils ont oublié bien des traverses, bien des déboires, leurs propres efforts. Ils ne peuvent empêcher que pendant plusieurs mois l'histoire de l'aérostation dans l'armée française tienne toute dans l'histoire de sept ou huit ballons seulement, lesquels furent très inégalement actifs, ainsi qu'on peut voir aujourd'hui par leurs journaux de marches. Ils ne peuvent empêcher qu'ils n'aient été à l'origine qu'un très petit nombre d'officiers au travail, tous de grades subalternes et dont l'influence ne dépassait guère le cercle étroit de leur propre compagnie, ignorant chacun les efforts des autres, et qu'ils aient eu à briser maints obstacles : même en temps de guerre, hélas ! la force des choses, la logique des choses se heurtent parfois à d'autres puissances, qui s'appellent l'inertie des choses, l'hostilité des choses, ou, pour parler plus clair, l'inertie, voire l'hostilité des hommes.

Quels obstacles? Les premiers étaient en eux-mêmes, dans le nombre dérisoire des aérostiers exercés, dès le temps de paix, au travail en nacelle. Presque tous étrangers à l'art de l'observation, voici qu'il leur fallait soudain payer de leur personne, sous le regard d'indifférents ou de sceptiques prêts à triompher de l'inexpérience de la plupart, parfois sous les railleries déprimantes de l'« Esprit qui toujours nie ».

Novices comme observateurs, les aérostiers savaient du moins manœuvrer le ballon au ras du sol. Gonfler le ballon, l'arrimer, l'abriter du vent, le transporter gonflé au point

d'ascension par l'itinéraire le plus facile en suivant les vallées et en traversant les crêtes perpendiculairement à la ligne de faîte, franchir ou contourner en cours de marche, et tout en larguant progressivement du câble, les obstacles de la route, arbres, fils télégraphiques, villages, surveiller la tension du câble, contrôler les variations atmosphériques, c'était tout un art, ou un sport, complexe et malaisé, que nous n'aurions pas eu le temps d'inventer dans cette guerre, mais que nos aérostiers avaient depuis des années mis au point et qu'ils pratiquaient avec maîtrise. Pourtant, dès les premiers jours de la campagne, des nécessités nouvelles les avaient forcés à modifier les règles traditionnelles.

Il n'avait plus suffi, comme dans les anciennes guerres, de lutter contre les obstacles des routes et de s'abriter du vent : c'est contre les avions de l'ennemi et contre ses tirs à grande distance qu'il avait fallu apprendre à se protéger. Tandis qu'autrefois une compagnie d'aérostiers campait en plein air et que, semblable à une troupe de romanichels qui promène un cirque forain, elle formait de ses tentes et de ses voitures un cercle dont le ballon était le centre, il avait fallu s'ingénier à choisir des points différents pour le campement, pour le gonflement, pour l'ascension, à les dissimuler aux vues aériennes, à construire des abris pour le treuil, pour les voitures, pour les servants, à camoufler les abris, à constituer des équipes de vigies, tireurs et mitrailleurs.

Outre ce système de ruses, il avait fallu combiner aussi un système de liaisons entre le ballon et le sol. Le fil téléphonique qui, au début de la guerre, reliait la nacelle au treuil, mais s'arrêtait alors au treuil, n'avait plus suffi : pour que le treuil à son tour fût relié par des fils spéciaux avec chaque central des groupes d'artillerie et des états-majors intéressés, il avait fallu, et dès les premiers mois, arrêter les principes tout au moins des méthodes grâce auxquelles un ballon peut aujourd'hui, même au cours d'un vaste mouvement d'avance ou de repli de nos troupes, rester en liaison continue avec les divers éléments d'armée qui ont besoin de lui.

Mais, dans le même temps où nos premières compagnies d'aérostiers s'appliquaient ainsi par un travail intérieur à

se perfectionner elles-mêmes, il leur avait fallu aussi agir en dehors pour mériter peu à peu la bienveillance du haut commandement, sans quoi elles n'eussent pu rien faire, et surtout pour gagner la confiance des artilleurs.

Là, dans le scepticisme initial des artilleurs, fut la principale difficulté. Les artilleurs concédaient volontiers les principes les plus clairs : qu'une artillerie dépourvue d'observatoires serait telle qu'un sous-marin sans périscope ; que les observatoires terrestres ne suffisent pas toujours; que le ballon, dans les cas où il peut servir au même titre que l'avion, l'emporte sur l'avion par divers avantages, puisque seul il permet l'observation continue et prolongée et la transmission immédiate et directe des renseignements et puisqu'un renseignement d'avion ressemble à une photographie instantanée, un renseignement de ballon a une vue animée, cinématographique. Mais ces vérités générales une fois concédées, beaucoup d'artilleurs n'en avaient pas moins persisté, plus ou moins longtemps, à se méfier des aérostiers, ces nouveaux venus, qui, pour la plupart ignorants des choses de l'artillerie et ne parlant pas le même langage qu'eux, prétendaient leur apporter des procédés d'observation plus efficaces que les leurs. Combien de fois le même artilleur qui faisait taire ses batteries dès qu'un *Drachen* s'élevait sur l'horizon, rebuta, par une inconséquence étrange et pourtant bien humaine, l'aérostier français venu pour lui offrir son service ! C'est que les habitudes professionnelles empêchaient plus ou moins les artilleurs de reconnaître aussitôt la grande différence qui distingue l'observation terrestre de l'autre, à savoir qu'en ballon, où le relief du sol cesse d'être sensible, un observateur peut apprécier quantitativement les distances d'objets situés dans un même plan vertical passant par son rayon visuel, tandis que, d'un observatoire terrestre, il ne peut mesurer que des angles [1]. Il faudra bien des expériences pour que tous se pénètrent de ces vérités, et aussi pour que tous se persuadent que le ballon peut, non seulement dégrossir, mais contrôler de bout en

1. D'où la nécessité au cours d'un tir d'amener d'abord les éclatements en direction de l'objectif, de manière à pouvoir juger, par l'occultation de cet objectif, si le coup est court ou long, ce qui est inutile en ballon, où l'on peut indiquer tout de suite les corrections de direction ou de portée.

bout un tir de démolition, vu qu'il résulte des lois de la dispersion du tir et des écarts probables que le canon est moins précis comme outil de destruction que le regard de l'observateur comme outil de contrôle.

Telle est, en un raccourci rapide, la somme des problèmes que nos aérostiers avaient eu à envisager solidairement dès les jours de Domptail, qu'ils s'étaient efforcés de résoudre, au moins provisoirement, durant la « course à la mer », et qu'aujourd'hui, sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, ils agitaient encore. Mais déjà, non point par la force des choses et par la logique des choses, mais parce qu'ils avaient beaucoup peiné, ces bons ouvriers de la première heure avaient approché les divers problèmes de leur solution vraie, et il y parut quand ils furent appelés, en mai 1915, à la bataille d'Artois.

Le groupe des trois compagnies de base, des trois compagnies-mères (30e, 32e et 39e), s'était alors grossi, depuis février 1915, de la 41e compagnie (capitaine Renié), et depuis la fin d'avril, de deux autres encore : la 29e compagnie (capitaine Nivet) et la 43e (capitaine Bienvenue), qui utilisèrent comme observateurs l'adjudant Arondel, les sergents Forest et Delplanque. Ces six compagnies, durant les quarante-deux jours que dura la bataille (du 7 mai au 26 juin 1915), travaillèrent ensemble à plein rendement. Les observateurs, déployant une endurance magnifique, restèrent en moyenne huit heures par jour en nacelle, le « record » (comme on dit) étant détenu par l'enseigne de vaisseau Regnard, qui, le 15 juin, y resta seize heures vingt minutes, et qui, au bout des quarante-deux jours, avait fait trente-huit ascensions, au total quatre cent quarante-neuf heures de faction aérienne, plus de dix heures en moyenne par jour. Grâce à la confiance du général Besse, commandant de l'artillerie lourde, les aérostiers avaient rempli de très nombreuses missions de réglage de tir ; en outre, ils avaient contribué à la surveillance générale du champ de bataille, le jour surtout où l'adjudant Arondel signala le débarquement d'un corps d'armée allemand inattendu, ce qui permit de prévenir et de ruiner une forte contre-attaque. Aussi, à la fin de la bataille, le vainqueur de Carency, le général Pétain, demanda que le nombre

des compagnies d'aérostiers fût porté, aussi vite que possible, de vingt et une à soixante-quinze.

La cause est gagnée. L'âge qu'on peut dire vraiment héroïque est révolu : on entre désormais dans la période d'organisation. Elle remplira le second semestre de cette année 1915, qui fut à divers égards douloureuse pour nos armes et qui, pourtant, apparaîtra dans l'histoire comme l'année grande et vénérable entre toutes : cette année-là, tandis que nos fantassins, tassés dans la tranchée gelée ou boueuse, enduraient leur martyre, grâce à eux la France put réparer, par un magnifique déploiement d'énergie intelligente, ses erreurs d'avant la guerre, et reprit l'ascendant.

IV

LA PÉRIODE D'ORGANISATION

(De la bataille d'Artois à la bataille de Verdun Juin 1916-Mars 1916)

Décider la création de soixante-quinze compagnies d'aérostiers, c'était s'engager à résoudre dans le moindre délai maints problèmes : il faudrait doter les compagnies, anciennes ou nouvelles, d'un matériel meilleur; — il faudrait propager dans les unités neuves les méthodes en vigueur dans les compagnies-mères; — il faudrait enfin recruter et former un personnel nombreux de bons observateurs.

Le matériel.

Des problèmes de science mécanique, nous ne dirons rien ou presque rien. Il n'y a qu'une façon acceptable de décrire un ballon, un câble, un treuil : c'est de les décrire complètement, en technicien, si l'on est de la partie, et pour les techniciens. Qu'il s'agisse de mécanique ou de philologie, on n'a jamais le droit de simplifier un problème scientifique, sous le prétexte de le mettre « à la portée », comme on dit,

des non-initiés, et de leur en faire sentir la beauté. Toute simplification le dégrade, puisqu'il n'aura été beau de le résoudre que s'il était compliqué, et puisque « seul le savant a le droit d'admirer ».

Tout au plus, grâce au plus sûr des guides, un aérostier d'avant la guerre et de la guerre, M. le capitaine Arbelot, nous risquerons-nous à définir le principe seulement du ballon allemand, que nous fûmes réduits à copier, le principe seulement du nouveau ballon français, que les Allemands à leur tour furent réduits à copier : on ne saurait en effet se résigner à passer entièrement sous silence une série de faits si honorables pour la France, un exemple si expressif de ses misères initiales et de sa promptitude à les réparer.

A l'entrée en guerre nous n'avions en service qu'un ballon sphérique (de 750 mètres cubes) [1]. Même par vent faible, l'observation y était pénible à cause des oscillations de grande amplitude imprimées à la nacelle. Par vent fort, le ballonnet fonctionnant imparfaitement, la pression de l'air expulsait le gaz par l'orifice inférieur, toujours ouvert, des poches se creusaient dans l'enveloppe, l'action du vent s'accroissait de ce fait, et le ballon était soumis à de continuels mouvements de rabattement vers le sol : il est arrivé, avec une longueur de câble de 300 mètres, de cogner contre la terre, d'où le délestage renvoyait indéfiniment l'aérostat comme une balle. Le sphérique ne tenait l'air que jusqu'à 10 ou 11 mètres de vent. L'observation en nacelle y devenait impossible dès que le vent dépassait une vitesse de 7 à 8 mètres par seconde [2].

Ce sont ces défauts du sphérique qui avaient conduit les Allemands au principe du ballon allongé. Leur *Drachen* est constitué par un corps cylindrique de 800 mètres cubes. Pour éviter que le vent forme poche et rabatte l'appareil, l'air est introduit dans le ballonnet par un très large entonnoir, et le ballon est présenté au vent obliquement, de manière qu'il fonctionne comme un cerf-volant ; l'entonnoir assure une

1. Seules la 30e et la 39e compagnie avaient le ballon du type dit « normal » des anciennes compagnies de campagne (de 600 mètres cubes).

2. De plus, le sphérique était équipé avec un filet qui souvent se gorgeait d'humidité ou se chargeait de givre : il doublait alors le poids, et se traînait lamentablement à 2 ou 300 mètres d'altitude, le câble filant presque horizontalement au sortir du treuil.

pression intérieure d'autant plus forte que le vent est plus fort, et d'autre part une force ascensionnelle dynamique compense la perte de hauteur causée par la poussée horizontale du vent. La stabilité de la carène et sa position oblique sont assurées par un gouvernail en toile souple que la pression de l'air maintient rigide dans le lit du vent, par deux ailerons qui forment voile, et par une queue de godets orienteurs qui flottent du côté opposé au câble. De la sorte, dès que le ballon est assez haut, la force ascensionnelle restante devient négligeable par rapport à la force de sustentation dynamique, et si on largue du câble, le ballon continue à monter comme un cerf-volant, jusqu'au moment où le poids du câble enlevé fait équilibre à la force de sustentation due au vent. Ce ballon ne peut donc pas être couché par terre comme le sphérique : il tient dans le vent, contre le vent, grâce au vent, et d'autant mieux que le vent est plus fort.

Comme on voit, et parce que, pour le ballon captif, l'ennemi, c'est le vent, tout est conçu dans ce système pour l'asservir, pour se maintenir en l'air non seulement malgré lui, mais par lui, — ce qui correspond bien au brutal instinct de domination propre au génie germanique. On y parvient, mais à quel prix ! Tantôt l'esclave oppose sa paresse, la force de son inertie : par vent nul, le ballon s'oriente mal et pivote sans cesse. Tantôt l'esclave se révolte : dès que le vent dépasse 8 mètres à la seconde, il imprime à l'aérostat des trépidations violentes, qui gênent l'observation ; s'il dépasse 15 mètres, il exerce sur le câble des tractions si formidables (près de 800 kilogrammes) qu'elles menacent d'atteindre la limite de rupture.

Pourtant le *Drachen* se maintenait insolemment dans l'air par des temps où notre sphérique demeurait tapi au sol, ce qui produisait sur nos fantassins un effet moral pénible. Au début de 1915 fut donc mis en service dans notre armée, sous le nom de ballon du type H, un appareil qui n'était qu'une imitation presque servile du *Drachen* [1], en attendant mieux.

On n'attendit pas longtemps. Le commandant Caquot inventa un autre ballon, qui ne doit rien au *Drachen* : ce n'en

1. Ce fut la 32e compagnie qui reçut, en janvier, le premier ballon H.

est pas une variante ; il est fondé sur un tout autre principe.

Dans ce système nouveau, on n'a plus songé à se servir du vent, comme fait le *Drachen*, parce que son service s'achète trop cher, au prix d'une fatigue excessive du matériel, mais on a tout calculé pour diminuer les inconvénients de sa poussée. A cet effet, on a profilé la carène, comme celle du dirigeable et pour les mêmes raisons, en forme de moindre résistance, forme renflée à l'avant, effilée vers l'arrière ; on a établi un système d'attache combiné pour que le ballon fasse avec l'horizontale un angle aussi petit que possible (5° seulement par vent faible, au lieu des 45° du *Drachen*) ; on a supprimé tout ce qui peut « accrocher » le vent, la queue de godets d'orientation, les ailerons ; pour assurer la stabilité, on les a remplacés par un empennage cruciforme, comportant trois lobes en étoffe que le vent rend rigides, disposés comme les trois plumes qui guident une flèche dans sa course. Et tous les autres dispositifs sont pareillement conçus, au rebours du système allemand, selon le vieux principe de la science française qui dit qu'on ne vainc la nature qu'en lui obéissant. La solution française est élégante et sûre : la poussée d'un vent de 13 mètres sur le *Drachen* était de 400 kilogrammes ; sur le ballon Caquot, elle n'est plus que de 120 kilogrammes. Techniquement, le ballon Caquot est un engin très supérieur, puisqu'il faut que le vent atteigne la vitesse de 22 à 23 mètres pour que la tension sur le câble soit de 800 kilogrammes ; à 17 ou 18 mètres de vent, il est encore utilisable pour une observation à la jumelle. De plus, à la différence du *Drachen*, il peut enlever sans se cabrer deux passagers à la fois au-dessus de 1 000 mètres.

C'est en juin 1915 qu'eurent lieu les premiers essais (ballon L). Le ballon Caquot, définitivement mis au point, entra en service, sous le nom de ballon M, en 1916, aux offensives françaises de la Somme. Dès que les Allemands en eurent capturé un, ils le copièrent : à partir d'octobre 1916, leurs *Drachen* ont disparu un à un, le dernier vers février 1917 : depuis, ils n'emploient que notre ballon M, et ils en sont restés là, mais non pas nous. Nous en sommes aujourd'hui au ballon R, les lettres intermédiaires ayant toutes servi à dési-

gner des variantes perfectionnées du ballon Caquot, et cette usure rapide des lettres de l'alphabet est un signe de la continuité de nos progrès.

Nous avons hâte de quitter ce terrain des inventions mécaniques, où nous ne nous sommes que trop aventuré. Ne fallait-il pas pourtant indiquer tout au moins par cet exemple que la France, toujours digne de son grand passé scientifique, et grâce surtout à son vieil établissement d'aérostation de Chalais-Meudon, n'aura pas été en peine, ici non plus qu'ailleurs, d'égaler, puis de surpasser l'Allemagne?

C'est la France aujourd'hui qui fournit à presque toutes les armées de l'Entente leur matériel d'aérostation. Et c'est, à Chalais-Meudon, comme aux jours de 1915, un travail qui jamais ne se ralentit pour fournir à nos armées des ballons toujours plus stables, des treuils toujours plus puissants, des câbles toujours plus légers, etc. Pour s'en tenir ici à marquer d'un mot les termes extrêmes de chaque développement, au début le treuil de nos aérostiers était une poussive machine à vapeur qui ramenait le ballon à la vitesse de 1 m. 50 par seconde; aujourd'hui ils emploient des treuils automobiles beaucoup plus puissants, qui leur permettent de passer en tous terrains et de ramener le ballon à une vitesse très supérieure. — Au début, le câble, d'un diamètre de 9 millimètres, était équipé avec une âme téléphonique, qui souvent refusait de fonctionner et forçait à se munir d'un fil de secours encombrant et précaire. Aujourd'hui les câbles, véritables chefs-d'œuvre de l'art métallurgique, faits d'un acier dont la résistance est de 240 kilogrammes au millimètre carré, n'ont que 6,8 millimètres de diamètre, ne pèsent que 150 kilogrammes au kilomètre, exigent pour leur rupture un effort de 3 200 kilogrammes, et sont munis de trois âmes téléphoniques, en sorte que de la nacelle à la terre on peut établir deux circuits distincts, correspondant à deux observateurs chargés de missions différentes. — Au début, les appareils téléphoniques étaient de simples appareils de campagne empruntés aux artilleurs et que l'on posait au fond de la nacelle ; aujourd'hui, un casque bien ajusté et un parleur fixé à un plastron protégé du vent permettent à l'aérostier de converser sans interrompre l'obser-

vation. — Au début, on n'avait pas de parachutes. Aujourd'hui, on dispose non seulement du parachute dit « individuel », en étoffe ignifuge, qui descend presque toujours le passager sain et sauf, mais du parachute dit « de nacelle », qui se charge de porter doucement au sol la nacelle elle-même avec son passager.

Pour revenir, comme nous y aspirons, des problèmes de matériel aux problèmes d'art militaire, pour revenir du laboratoire aux armées, notre transition sera tirée d'un fait singulier, fait de détail en apparence, mais en apparence seulement : à savoir que le génial inventeur du nouveau ballon français, le commandant Caquot, longtemps affecté comme capitaine au groupe de Toul, est l'un de ces officiers qui peinèrent dans la troupe aux premiers temps de la guerre.

Cette remarque n'est pas indifférente et la transition n'est pas factice, car c'est là l'un des traits les plus beaux de cette belle histoire qu'il n'y eut jamais séparation, mais au contraire entente continue entre le front et l'arrière, entre l'action et la pensée, et le nom du commandant Caquot est l'un des symboles de cette liaison. Supposons qu'au front les exécutants se fussent confinés passivement dans la pratique de leur métier ; que, sans contact avec eux, en de paisibles cabinets d'étude, des savants, travaillant pour la guerre, mais ignorant la guerre, eussent indéfiniment poursuivi la solution dernière de problèmes de physique aérostatique ; et qu'ailleurs, en de lointains quartiers généraux, des administrateurs eussent légiféré de haut sur les choses de l'aérostation : ce n'eût été dans les corps de troupe que routine, dans les quartiers généraux que bureaucratie, dans les laboratoires que mandarinisme scientifique. Mais qui a inventé tel type de ballon? Le commandant Caquot. Qui a inventé tel treuil? Le commandant Saconney. Et cet autre treuil? Le commandant Caquot encore. Et qui fut l'un des principaux rédacteurs du règlement de manœuvre? Le commandant Saconney encore. Et qui dirige aujourd'hui le centre d'instruction des aérostiers, où viennent se concentrer tous les problèmes, sans fin renaissants, du matériel technique et de la manœuvre? Le commandant Mandin : tous trois des officiers qui, dès les jours de 1914, besognèrent durement comme

capitaines ou lieutenants, dans nos plus anciennes et alors si rares compagnies. Ainsi il y eut sans cesse collaboration entre les savants, les administrateurs, les exécutants : ce qui s'appelle d'un mot, lequel n'est ni routine, ni bureaucratie, ni mandarinisme, mais sens de l'organisation.

La formation des nouvelles compagnies.

Le sens de l'organisation ! Se rappelle-t-on, vers la fin de 1914, la parole orgueilleuse du chimiste Ostwald, quand, grisé par les premières victoires allemandes, il proclama que l'Allemagne triompherait et que son triomphe serait justice, parce que, entre toutes les nations du monde, par privilège d'élection divine, l'Allemagne avait reçu un don, l'esprit d'organisation? Combien de Français raillèrent alors à haute voix le chimiste Ostwald, et dans le secret de leur cœur, lui donnèrent presque raison ! Car nous sommes prompts à nous dénigrer nous-mêmes. Or, toute l'histoire de la présente guerre dément ce pédant d'Allemagne, et particulièrement l'histoire de notre aérostation le dément.

Si l'on regarde ce qui se passa chez les aérostiers en 1915, ce qu'on voit aussitôt et pour s'en tenir d'abord au contour extérieur des faits les plus apparents, c'est en premier lieu la rapidité avec laquelle se multiplièrent les compagnies : elles n'étaient qu'une vingtaine en février 1915 ; elles furent en août trente-cinq, qui, se dédoublant pour la plupart en formèrent soixante en décembre, toutes pourvues du matériel nouveau ; le nombre de soixante-quinze fut atteint en mars 1916, peu après le début de la bataille de Verdun.

Ce qu'on voit aussitôt, et comme du dehors, c'est aussi que, durant cette période, les compagnies, dispersées de la mer aux Vosges, deviennent de plus en plus agissantes dans leurs secteurs respectifs, sans préjudice de leur travail en commun quand plusieurs se concentrent au même lieu pour quelque grande action : ainsi en septembre 1915, quand les ballons, favorisés d'ailleurs par un temps splendide, prirent une si large part à la préparation d'artillerie de la bataille de Champagne : chaque corps d'armée engagé dans cette bataille disposa d'une escadrille et d'un ballon, une escadrille et un

ballon étant en outre affectés au groupement d'artillerie à action lointaine.

Ce qu'on voit aussitôt et comme du dehors, c'est encore que, à partir des derniers mois de 1915, pour resserrer les liens entre l'aérostation, l'aviation et l'artillerie, on affecta organiquement les compagnies d'aérostiers soit à des corps d'armée, soit à des divisions d'infanterie indépendantes, soit à des régiments d'artillerie lourde.

Ce qu'on voit d'emblée, c'est enfin que, au lendemain de la bataille de Champagne, furent constitués, dans les groupes d'armées, pour perfectionner les officiers de manœuvre et les observateurs, des cours d'instruction stables et réguliers, à Aubigny, notamment, grâce à l'appui fidèle du général Gouraud et sous la direction du commandant Saconney : là manœuvraient à la fois plusieurs compagnies [1].

Ce qu'il est plus malaisé d'apercevoir, c'est l'énergie de l'effort qu'il fallut accomplir pour atteindre de tels résultats, et d'abord pour former en un temps si court quarante ou cinquante compagnies nouvelles — finalement un corps de 12 000 à 13 000 hommes, — toutes également entraînées à la manœuvre.

Ce n'était rien de les créer sur le papier, ou même de les constituer en fait avec des effectifs de fortune. Mais où trouver de bons cadres, si l'on songe au nombre infime des officiers de manœuvre déjà au fait, et à la difficulté de leur tâche technique et tactique, et si l'on considère que le commandant de l'unité doit tenir auprès de ses observateurs, tous très jeunes, le rôle d'un guide expérimenté et sage? Où trouver un bon personnel en hommes de troupe, si l'on considère combien de spécialités diverses entrent désormais dans la composition d'une compagnie : ici les arrimeurs, cordiers et tailleurs ; là, les mécaniciens du treuil ; puis les téléphonistes, qui ont à installer et à entretenir un réseau d'au moins 50 kilomètres de fil ; puis les secrétaires, en écoute permanente sur la ligne téléphonique ; et les conducteurs d'automobiles, et

1. Le centre d'instruction d'Aubigny avait été institué pour fonctionner durant trois stages seulement, d'un mois chacun. La fin de ces stages coïncide sensiblement avec le déclenchement de la bataille de Verdun. A la fin de cette bataille, l'école d'Aubigny se reforma à V...

les vigies, et les mitrailleurs. Encore le difficile ne sera-t-il pas de recruter dans les diverses armes de tels spécialistes, mais de transformer cet assemblage de petites équipes étrangères les unes aux autres en une troupe cohérente, digne du nom d'« unité ».

Le désarroi fut grand au début, dans les compagnies neuves, et en voici, entre plusieurs autres, un témoignage (tel que je l'ai noté en respectant la familiarité du ton), celui d'un sous-officier qui fut versé dans l'une d'elles au printemps 1915 :

« Nous étions, dit-il, pourvus déjà du nouveau matériel automobile ; mais qu'en faire? Nous ne savions pas. Du moins, nous nous étions arrangés pour vivre assez paisiblement et nous avions jugé pratique de ne jamais monter le ballon qu'aux abords mêmes de notre cantonnement très confortable. On restait là occupés à de vagues corvées de cantonnement, ou, au mieux — c'étaient nos jours de grande activité — employés à lâcher de la nacelle des ballonnets porteurs de petits écrits de propagande que l'on offrait aux méditations de l'ennemi. On attendait le lieutenant d'artillerie un tel, qui devait faire une ascension. S'il ne venait pas, on mettait le ballon en l'air avec du lest, puis on le ramenait, puis on le remontait, pour faire comme le Boche, rien de plus, ou plutôt pour lui donner à croire que l'on faisait comme lui. »

Mais bientôt tout changea, et ce fut l'affaire de quelques semaines, ou de quelques jours, selon les compagnies. Comme si une volonté unique répandait partout sa loi impérieuse et harmonieuse, ces corps amorphes, inertes, s'éveillent, la vie circule. Envoi dans les compagnies nouvelles des soldats les mieux éprouvés que l'on puisse prélever sur l'effectif des meilleures compagnies anciennes, — ordre de manœuvrer tous les jours, de ne jamais monter le ballon au cantonnement même, mais de le transporter chaque fois, fût-ce sans nécessité apparente, à deux kilomètres au moins du cantonnement, — ordre de ne pas attendre, pour monter nos ballons, que les *Drachen* se soient élevés, et, au lieu de prendre modèle sur eux, de les devancer au contraire, dès le point du jour ; — ordre, en cas de brume épaisse, de mettre néanmoins le ballon

au treuil, prêt à faire ascension ; en cas de brume légère, de le maintenir en l'air à l'altitude de 500 mètres au moins, avec l'observateur dans la nacelle, pour profiter de la moindre éclaircie ; — ordre d'instituer des cours de perfectionnement pour chaque spécialité ; — ordre aux commandants de compagnie d'accompagner souvent leurs observateurs en nacelle, pour se mettre en mesure de les contrôler avec autorité ; — ordre donné aux aérostiers de visiter fréquemment les escadrilles et les batteries; — ordre donné aux aviateurs et aux artilleurs de visiter fréquemment les compagnies d'aérostiers, afin que les armes et services divers se compénètrent et collaborent, et qu'il ne dépende plus de l'arbitraire de chacun de favoriser ou de dédaigner le ballon, ni de préférer l'avion au ballon ou inversement, en sorte que chacun apprenne qu'il y a des règles et les observe : c'est tout un système fortement lié de mesures simultanées, énergiques, imposées comme par une main de fer, et qui rapidement façonnent les compagnies neuves à l'image et ressemblance de quelques compagnies modèles plus anciennes, les entraînent selon les mêmes méthodes, les imprègnent du même esprit.

Cet esprit, nous l'avons vu germer, pour ainsi dire, aux premières semaines de la guerre, dans le cœur de quelques hommes supérieurs : il ne vivait alors qu'en eux. Désormais il anime une troupe de plusieurs milliers de soldats. Sans doute ces quelques initiateurs fussent demeurés impuissants, s'ils n'avaient profité de l'infinie bonne volonté, des ressources profondes d'intelligence et de courage que leur offrirent spontanément, même dans des effectifs recrutés vite et vaille que vaille, les plus humbles soldats. Quelle fut, au cours de ce mouvement de renaissance, la part de tous et de chacun? C'est là le problème, toujours émouvant et toujours mystérieux, du rôle du génie individuel dans les œuvres d'une collectivité. Quoi qu'il en soit, il est facile de définir cet esprit, lorsqu'on en a suivi l'essor depuis les jours de Domptail et de la course à la mer. C'est une sorte d'audace à regarder au loin, à construire largement l'avenir avec les ressources précaires du présent. Au début, c'est une force d'initiative et de création immédiate, presque instantanée, l'art trop décrié de « se débrouiller », d'agir vite, comme on peut, du mieux

qu'on peut, parce qu'on est en guerre et que la France souffre et que l'ennemi n'attend pas ; mais en même temps, et dès le début, c'est la préoccupation des besoins futurs, la prescience des développements les plus lointains, une faculté, presque poétique, de voir, au lieu de ce qui est, ce qui devrait être, et le courage d'exiger de chacun, fût-ce avec dureté, que ce qui devrait être soit. Et c'est aussi le ferme propos de ne pas s'arrêter, satisfait, à mi-route. Qu'est-ce tout cela, sinon la vertu que la France, aux jours de son péril, n'a jamais réclamé en vain de ses fils, le sens de l'organisation? Et quel en est le ressort et le ferment, sinon un constant mécontentement des autres et d'abord de soi-même, une perpétuelle impatience du mieux, le désir du parfait?

La formation des observateurs.

Tous ces traits, on les retrouve, mais plus nets encore et plus beaux, si on regarde la plus difficile et la plus ingénieuse de ces initiatives, celle qui se proposa de recruter et de former des observateurs d'élite.

La pratique de la guerre n'avait pas tardé à révéler l'inégalité de rendement des ballons, selon leurs vedettes. Certaines vedettes renseignaient à propos et utilement, d'autres à contre-temps et à contre-sens, et le nombre des galons n'y faisait rien. De là l'idée que le ballon ne saurait être un observatoire à tout venant, et qu'il était périlleux de charger n'importe qui de voir pour le compte de celui qui exécute et qui garde la responsabilité. Idée qui semble toute simple, et n'est-ce pas le type même de celles dont certains attribuent volontiers l'invention à la « force des choses », à « la logique des choses »? Il faut bien pourtant qu'elle n'ait pas été si simple à découvrir, puisque les Allemands, au bout de quatre ans, ne l'ont pas encore découverte.

Cette vue, qu'il y aurait intérêt à « doter chaque compagnie d'aérostiers d'un observateur spécialisé » est exprimée déjà dans un rapport du 27 septembre 1914 ; mais les premières expériences systématiques pour en vérifier la justesse, furent tentées à Saint-Pol, au début de 1915 ; on les poursuivit ensuite à Aubigny. On imagina d'appeler à des

stages dans l'aérostation des volontaires en grand nombre, sous-officiers ou même simples soldats, de les faire monter aussitôt en nacelle, et de rejeter les moins aptes par des procédés d'élimination que l'expérience elle-même se chargerait de préciser.

On eut vite fait, il va sans dire, de reconnaître quelles étaient les qualités physiques et morales les plus immédiatement nécessaires : une grande vigueur de tempérament pour endurer la fatigue des longues factions aériennes, une acuité visuelle particulière, le sens de l'orientation et de l'appréciation des distances, du courage. De là une première série d'éliminations, qui furent opérées avec dureté : « Il est indispensable, lit-on dans les instructions, que le commandant de la compagnie soit *dur* pour le candidat ; un élève qui voit peu ou mal quand les ballons voisins voient, un élève qui demande à descendre parce qu'il est malade, ne donnera jamais que des déboires ; il est à rejeter sur le champ, *et c'est déjà trop d'avoir perdu une journée.* »

Mais quand on eut, d'entrée en jeu, rejeté ceux-là, un nouveau tri s'imposa. Parmi ceux que l'on avait retenus, tous vigoureux, tous courageux, les uns, malgré de longs et laborieux efforts, réussissaient mal le travail d'observation ; d'autres, moins nombreux de beaucoup, dès leurs premières ascensions, et comme par intuition, s'en tiraient parfois aussi bien que de vieux routiers.

Alors réapparut en pleine lumière cette antique vérité que tous les hommes ne voient pas le monde extérieur ; que les uns, les méditatifs, sont habiles à regarder seulement les âmes ; que d'autres, les imaginatifs, croient voir les choses qui sont sous le soleil parce qu'ils jouissent de leurs aspects, mais ne les voient pas réellement, car l'intensité même de leur jouissance les altère et les déforme ; que ceux-là sont rares, et reconnaissables dès l'enfance, qui ont des yeux pour voir *ce qui est*. En un mot, voir et observer est un « don », au sens propre du mot, très inégalement réparti entre les hommes, une aptitude innée, et qui tient de l'instinct. Un rapport officiel, émané de l'école d'Aubigny, sur le recrutement des observateurs, analyse avec une admirable finesse psychologique les caractères de cet instinct en ces termes :

« L'observateur qui est *doué* saisit inconsciemment les détails des objets placés devant ses yeux ; il les enregistre dans son esprit et est apte à les reproduire facilement et exactement, longtemps même après que ces objets ont disparu. Cette mémoire des yeux crée d'abord l'aptitude particulière à découvrir et à identifier immédiatement les objets qui l'intéressent au milieu d'une foule d'autres et à les voir en entier et dans leurs justes proportions, même s'ils sont partiellement masqués ou s'ils se présentent avec des déformations apparentes. Progressivement, par l'exercice instinctif et constant de cette aptitude spéciale, l'imagination de l'observateur se développe et se discipline ; l'esprit de déduction se crée ; l'observateur voit alors par son esprit au delà de ce que ses yeux lui permettent normalement d'apercevoir. »

Don d'enregistrer les images, joie à les reproduire, privilège de « voir au delà » par le jeu volontaire d'une imagination qui se crée à elle-même sa discipline, à quelle famille d'esprits avions-nous coutume jadis, aux temps de la paix, d'appliquer tous ces traits, sinon à la famille des artistes, et s'étonnera-t-on de lire ceci dans une note, datée du 13 septembre 1915, et signée du nom du général de Langle de Cary : « Les qualités intellectuelles d'un observateur sont d'un ordre spécial ; elles relèvent plus des aptitudes *artistiques* que des aptitudes militaires? »

Ce qui concorde avec un fait étrange à première vue, à savoir que, depuis trois ans, l'une des sources de recrutement les plus fécondes de notre corps d'observateurs, c'est notre École des Beaux-Arts, et particulièrement sa classe d'architecture. Non pas assurément que les différentes armes et les corps de métier les plus variés ne puissent fournir et ne fournissent en fait des observateurs excellents : sous le terme d'artiste, ce n'est pas un métier que l'on entend, c'est un tempérament. Mais le fait reste, et il est remarquable que ce ne fut pas une théorie préconçue, ni la systématisation hâtive de quelques cas isolés qui conduisit vers cette source : elle se révéla spontanément, comme le résultat des expériences de Saint-Pol et d'Aubigny, à la surprise des expérimentateurs eux-mêmes. Au bout des épreuves éliminatoires par eux imposées aux très nombreux apprentis observateurs

qu'ils avaient appelés, quand ils considérèrent le lot de ceux qu'ils avaient retenus, que trouvèrent-ils? Des artistes surtout, au sens le plus large du mot s'entend, mais aussi en son sens le plus spécial, et, entre les artistes, ceux-là particulièrement dont l'outil est le double décimètre.

Avertis par leurs premières recherches, nos expérimentateurs s'ingénièrent à perfectionner leur méthode de sélection. Ils s'arrêtèrent au parti de faire traverser aux apprentis-observateurs trois étapes : un stage d'essai d'un ou deux mois dans une compagnie d'aérostiers, puis un stage d'instruction de vingt-cinq jours dans une école, enfin un stage probatoire, de durée variable, dans une compagnie. C'est à la fin seulement de ce dernier stage qu'on décide si l'apprenti mérite ou non de recevoir son brevet d'observateur.

S'il le reçoit, c'est qu'en cette période, assez courte, de quatre ou cinq mois, il aura durement travaillé et manifesté bien d'autres qualités encore que les dons naturels ci-dessus spécifiés. Il faut, en effet, que d'abord il ait appris à « penser en perspective », puisque le terrain ressemble à la carte si on le voit de l'avion, mais non pas si on le voit du ballon, et puisque l'office constant de l'observateur en ballon sera de trouver, dans un faisceau de routes ou de tranchées, malgré les déformations de la vision oblique, la correspondance précise entre un point du sol et un point de la carte. Pour y parvenir, il faut que l'apprenti se soit plié à un enseignement assez complexe : outre qu'il aura multiplié en nacelle des exercices d'orientation, de réglage de tir, de recherche d'objectifs, il faut qu'il ait entendu quelques leçons théoriques de topographie et de perspective et surtout qu'il ait manié pratiquement ces deux sciences [1].

Il faut en outre que, dans le même laps de temps, il ait acquis une instruction militaire assez large : des notions de tactique, puisqu'il est appelé à suivre les phases successives

1. De là, des exercices d'interprétation des photographies aériennes, des travaux graphiques de topographie (amplification en courbes d'une carte en hachures, croquis des zones défilées aux vues du ballon), des travaux graphiques de perspective (perspective d'un terrain supposé horizontal, d'un terrain accidenté, etc.) ; et cela tant qu'il ait appris à lire un panorama aussi bien qu'une carte et à désigner presque automatiquement par ses coordonnées hectométriques un point marqué sur un panorama.

du combat d'infanterie; des notions d'artillerie (lois de la dispersion et procédés de tir, étude comparative des matériels français et allemands), puisque des missions d'artillerie lui seront journellement confiées.

S'il a acquis toutes ces connaissances, c'est qu'il a déjà consenti de grands efforts : ce n'aura été pourtant que la moindre part de son apprentissage, celle qui a occupé ses deux premiers stages seulement. S'il reçoit son brevet d'observateur, c'est qu'il aura aussi traversé avec honneur la troisième étape de son initiation, la plus redoutable, le stage probatoire dans une compagnie du front. Durant ce dernier stage, dès 1915 et surtout en 1915, on soumit les néophytes à des épreuves d'un autre ordre, où se manifesta le même esprit de sévérité, de dureté presque, le même esprit de guerre que nous regardions tout à l'heure se déployer pour l'entraînement des équipes de manœuvre. On leur imposa des fatigues, des souffrances qui semblent d'abord superflues, comme de faire ascension même par la brume, même par la pluie, comme de monter plusieurs jours consécutifs, comme de prolonger leur faction de l'aube au couchant ou du couchant à l'aube. A quoi bon? Leur métier n'était-il pas par lui-même assez rude? Avait-on à cœur de les décourager?

Certes, c'est bien ce que l'on voulait, et beaucoup en effet se découragèrent, demandèrent et obtinrent leur renvoi à leur arme d'origine. Mais ceux-là qui restèrent, ceux-là qui ne se baissèrent pas, comme les soldats de Gédéon, pour boire au torrent, comprirent. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ils comprirent le grand sens de ces épreuves que d'abord ils avaient pu prendre pour des brimades inutilement cruelles : on avait eu besoin, par-dessus tout, de recruter des « consciencieux ». Pour faire un observateur utile, ce n'est pas assez d'être doué par la nature de certaines aptitudes, ni de s'être instruit techniquement et militairement : ces dons naturels, ces mérites acquis ne serviront de rien, si l'observateur ne sait pas inspirer à ceux pour qui il observera la confiance. C'est que, là-haut dans sa nacelle, à la différence de l'observateur terrestre, il n'est directement contrôlé par personne; son seul dire doit faire foi. Comment pourra-t-il, en de certaines heures critiques, quand il s'agit de la vie ou de la mort

de nos soldats, obtenir qu'un chef s'en remette à son dire, s'il n'a pas su se créer un crédit personnel d'autorité morale, et, tout jeune comme il est, avec son unique galon sur la manche, inspirer à ce chef une sorte de respect? De là, pour trier des consciencieux entre les consciencieux, ces méthodes dures, dont l'effet fut tel qu'aujourd'hui, à qui regarde nos observateurs, la physionomie de presque tous apparaît marquée des mêmes traits de gravité précoce et d'énergique sérénité.

Il nous reste à considérer de quels grands résultats tant d'efforts furent payés.

(La fin prochainement.)

JOSEPH BÉDIER

LA FRANCE ET SES MORTS

LA FRANCE

La Victoire, pareille aux brusques hirondelles,
Abonde tout à coup sur mes soldats heureux,
Ils triomphent partout, et mes villes fidèles
Jettent, libres enfin, leur masque ténébreux.

Mais comme un arbre en fleurs, dans sa beauté suprême,
Et penché sur les eaux dont il orne les bords,
En ce miroir profond se préfère à lui-même,
Toute mon âme, ainsi, s'abîme dans mes morts.

Je leur dois tant ! D'eux tous il faut que je m'obsède.
J'ai peur qu'un seul d'entre eux, sur la terre étendu,
Au moment d'expirer, quand tout vacille et cède,
M'ait jeté son amour comme un éclair perdu !

LES MORTS

Bien-aimée ! Est-il vrai que nous vivions encore
Pour toi, quand chaque jour t'apporte tant d'amis?
Cependant, oublier ceux que l'ombre dévore
Est si facile, hélas, que c'est presque permis.
Ne te reste-t-il pas, quand nos voix se sont tues,
Nos frères mutilés, fiers comme des statues,
Et tes soldats vivants, que rien n'aura soumis?

Pourtant, ta voix est douce, il nous plaît de l'entendre ;
Jadis chez l'ennemi, quand nous le combattions,
Devant les régiments qu'on voit au loin s'étendre,
Des chefs apparaissaient, concentrant les rayons.
D'une voix haute et brève ils rappelaient l'histoire,
Et parlant au soldat éperdu de les croire,
Ils exaltaient sur eux l'orgueil des bataillons.

Mais toi, l'on aurait dit une reine éloignée,
Que représentent seuls des intendants obscurs.
De quel orgueil notre âme eût-elle été gagnée,
D'entendre ta voix claire aux moments les plus durs !
Puisque tu n'avais point, par un cruel dommage,
A tes soldats, o France, envoyé ton image,
Chacun la dessinait avec ses doigts peu sûrs.

L'un te gardait encor ton antique couronne,
Quand l'odeur de tes lys embaumait l'univers.
L'autre te voyait, franche et robuste luronne,
Sur le monde effrayé rire en brisant des fers.
Un autre, plein d'amour, te peignait sans rien dire,
Avec le front romain que t'a donné l'Empire.
Que de naïfs portraits que le sang a couverts !

Mais, gardant sur le cœur cette image secrète,
Tous, en mourant pour toi, n'auront dit que ton nom,
Et plus d'un ne t'aimait, épris comme un poète,
Que pour tes prés en fleurs où le jour est si bon !
Mais nous connaissions bien ton âme irrésistible,
Puisque pas un de nous n'a donné l'air terrible
A ces portraits de toi, faits au bruit du canon.

LA FRANCE

Mes fils, donnez-les moi ! Mieux qu'une altière image
Leur dessin maladroit m'enseigne mon visage.
J'ai donc ce grand sourire et cet air souverain?
Si meurtrie aujourd'hui, j'ai donc ce front serein,
Ces bleuets dans les mains, cette grâce et ces charmes,
Moi qui ne sentais plus que mon sang et mes larmes?

O soldats dont chacun est grand, sauveur, vainqueur,
Comment pourrai-je assez vous livrer tout mon cœur?
Approchez ! approchez pour que je vous connaisse !

Oh ! je te reconnais, dans ta pâle jeunesse,
Vengeur sublime, aux yeux pleins de fatalité,
Toi qui, t'offrant sans cesse et toujours écarté,
Trop chétif pour pouvoir faire un soldat vulgaire,
T'envolas, et devins l'archange de la guerre,
Passionné, farouche, ardent, silencieux,
Si beau qu'on a cru voir mon âme dans les cieux !
Cette pesante armée, enfouie, enterrée,
Jeune victorieux, que tu l'as délivrée !
En bas ils étaient tous confondus, généraux,
Tous, chefs, officiers, soldats, et toi, héros,
Toi seul, au-dessus d'eux et du lourd paysage,
Sur ces hommes sans nombre isolais ton visage.
Lorsque tu t'élevais, eux, las de tout subir,
Ils semblaient te porter dans leur vaste soupir.
Ton aventure était toute leur poésie.
Tandis qu'ils s'enfonçaient dans la boue épaissie,
Toi, fêté par le ciel qui dorait tes vingt ans,
Tu triomphais, noyé dans le haut du beau temps,
Et les seuls compagnons de ta grande entreprise,
C'étaient les premiers dieux, c'était la jeune brise,
Et, comme dans Homère, en ton combat vermeil,
L'Aurore aux doigts de rose et l'immortel Soleil.
Sur la guerre du sol, lourde et morne, la tienne
Était bien plus nouvelle et bien plus ancienne,
Toi qui, hors des épais bataillons, dans le ciel,
Champion des soldats, rétablissais le duel !
Ils te savaient discret, sérieux, volontaire,
De sorte qu'il semblait, quand tu quittais la terre,
Que ce n'était pas seul le moteur sans défaut,
Mais ton âme, elle aussi, qui t'emportait si haut !
Sans qu'en toi subsistât rien d'impur ni d'indigne,
Sur ces soldats épars tu brillais comme un signe.
Résolus, prêts sans doute à se sacrifier,
Mais perdus trop souvent dans l'ennui du métier,
Où tout, même la mort, n'est plus que du service,
Comme ils te contemplaient, astre de sacrifice,

Et ta vocation leur montrait leur devoir.
Et quand ils s'appelaient l'un l'autre pour te voir,
Eux, toujours menacés, mais l'âme encor charmée
Par quelque vieux logis noirci par la fumée
Où chacun, malgré tout, comptait bien revenir,
T'admiraient, toi qui, seul, te vouais à mourir.

L'AVIATEUR

France, parmi tes fils, d'autres sont aussi braves,
D'autres dans le péril ont des âmes plus graves,
D'autres autant que nous des cœurs insouciants :
Nous sommes seulement les plus impatients.
Sans attendre qu'on pût te rendre tes frontières,
Nous t'avons fait, déjà, des conquêtes altières,
Patrie, et pour pouvoir, nous, tes soldats ailés,
Te consoler un peu de tes pays brûlés,
Nous sommes allés prendre, aidés du vent sonore,
Leur rose la plus haute aux rosiers de l'aurore ;
Nous nous sommes jetés au ciel qui resplendit,
Et tu vois à présent cet espace interdit
T'appartenir, o Reine, et, soumise et paisible,
S'attacher à tes pieds la conquête impossible.
S'il doit être à quelqu'un, l'azur doit être à toi.
Oui, ce ciel qui commence aux rives d'un vieux toit,
Abîme où chaque esprit cherche sa délivrance,
A qui serait-il donc, l'océan d'espérance,
S'il ne revenait pas, si limpide et si grand,
A celle qui toujours croit, essaye, entreprend,
Invente, et que la soif de l'impossible altère?
Qu'ils ne soient forts qu'en bas, qu'ils restent sur la terre
Ceux qui n'ont jamais su dépasser le réel.
C'est la France qui doit s'agrandir dans le ciel.
Cet empire a toujours tenté son âme ardente.
C'est la grande croyante et la grande imprudente
Qui seule, sur la terre, a le front assez clair
Pour oser y placer la couronne de l'air.
France, qu'elle a d'éclat, sur ta tête posée,
Avec, pour diamants, ses gouttes de rosée !
Dans tes villes en feu l'ennemi t'outragea.
Sa victoire sur terre est sinistre déjà,

Mais sa victoire au ciel, dans l'éther, dans l'aurore,
Paraîtrait plus difforme et plus funeste encore !
Si ses noirs combattants avaient pu l'envahir,
L'irréprochable azur aurait l'air de trahir.
Non, dans le jour sincère, à ces hauteurs étranges
Où l'on ne s'était pas battu, depuis les anges,
C'est là, c'est là d'abord qu'il faut les voir frappés.
Le ciel redevient pur quand ils en sont tombés.
Que font-ils, ces menteurs, dans la lumière immense?
Esclaves arrogants d'une loi sans clemence,
Eux dont le cœur glacé ne semble plus vivant,
Que font-ils, dans les cris de liberté du vent?
Qu'ils tombent, châtiés, après des luttes brèves.
Un nuage ineffable a la forme des rêves.
Montons. Tout s'ouvre à nous. Comme de vains remparts,
Les horizons vaincus croulent de toutes parts.
L'hirondelle, oubliant son nid sous la gouttière,
Fauche de son vol creux les blés de la lumière ;
Tout n'est que joie, orgueil, fanfares, liberté.
Et nous seuls, dans l'azur, quand nous avons quitté
Ce fond de boue obscur, triste, où l'homme se traîne,
Dans l'immense raison, dans l'ivresse sereine,
Quand nous montons, épris des suprêmes combats,
O Patrie aux yeux bleus, nous ne te quittons pas !

LA FRANCE

Et toi, qu'es-tu, si droit et la mine hautaine?

LE CAPITAINE

Un vieux colonial, un jeune capitaine
Qui s'en était allé bien loin chercher des coups,
Avant qu'on en eût tant à recevoir chez vous.
Oui, nous avons lutté, vécu, fait nos bravades
Dans des pays lointains, énervants, chauds et fades,
Et sous des ciels de plomb, sans âme et sans soupirs,
Nous avons pris parfois des drôles de plaisirs ;
Et que de nuits aussi, dans la fièvre et la boue !
Bah ! puissant ou petit, fier du rôle qu'il joue,
Tout homme a son mérite et, sans rien de trompeur,
Le nôtre est simplement de ne pas avoir peur.

C'est plus facile, au fond, qu'on ne paraît le croire,
Car le danger ressemble à ces lions de foire
Qui, du fond de leur cage, effrayent les civils ;
Mais qu'on les lâche : ils sont alors pleutres et vils.
Aussi, le sol frappé peut s'ouvrir en cratère,
Les gros canons rugir et piocher la terre
Et décharger sur nous leurs tombereaux de fer;
Pour nous épouvanter, cela coûte plus cher,
Et ces gens-là devront augmenter leurs calibres,
S'ils rêvent d'ébranler des cœurs fermes et libres.
Cherchant la lutte, au lieu de subir les combats,
C'est par vocation que nous sommes soldats,
Et nous voulons qu'on voie un peu la différence :
Vous comprenez, l'armée est un nuage immense
D'où parfois sort la foudre, en traits subits et clairs :
Et bien, mon régiment est un de ces éclairs.
Oui, toujours prêts, on est le mâle infanterie.
Quand un petit hameau, soudain, dans la tuerie,
Un village en morceaux devient si précieux,
Qu'il semble tout à coup, noir, fumant, anxieux,
De la France envahie être la citadelle,
Alors, le cœur altier, l'âme forte et fidèle,
Nous paraissons, hardis, fiers de nous dévoiler,
Et l'ennemi finit toujours par s'en aller.
Avec notre air de tout narguer, tels que nous sommes,
Nous avons fait un vœu, celui d'être tes hommes,
O France, et de répondre à ton premier appel,
Où que ce soit, au fond d'un lointain archipel,
Là-bas, dans les typhons, sur de bouillantes plages,
Ou bien ici, parmi tes honnêtes villages;
Ce vœu dans notre cœur reste solide et pur.
Nous ne connaissons pas des duchesses, pour sûr,
Il s'en faut, mais c'est nous qui défendons la reine,
Et nous ne voulons pas qu'on marche sur sa traîne.
Nous tenons des propos assez licencieux
Sur les femmes, mais une est sacrée à nos yeux,
C'est toi, France, et, sans doute, aux moments de furie,
Tous tes hommes, debout, pensent à la patrie,
Mais ce qui vient alors devant leurs yeux briller,
C'est quelque étroit bonheur d'enfants et de foyer,
Une chambre, un berceau que surveille une aïeule.
Nous seuls, quand nous t'aimons, nous t'aimons pour toi seule.

Où sont, aventuriers, nos fortuites amours?
Nous avons trop pour toi dépensé tous nos jours
Pour garder un enfant, une femme en partage,
Et les mauvais sujets ont seuls cet avantage
Qu'en mourant, fier honneur dont nous sommes jaloux,
Nous n'avons rien à mettre entre la France et nous.

LA FRANCE

Mon chevalier ! Et vous, jeune homme au front austère,
Lieutenant qui n'avez pas l'air très militaire,
Parlez-moi, qu'étiez-vous?

LE LIEUTENANT

Un petit professeur.
Au fond d'un vieux logis dont j'aimais la douceur,
O mes nobles minuits exaltés par l'étude !
Quand mon esprit entrait dans cette solitude,
Alors je voulais tout oublier, même vous.
Le drame des devoirs est obscur et jaloux
Et ceux que l'on s'impose à des cimes si hautes
Pensent bien, vus d'en bas, ressembler à des fautes.
Mais quand survint la guerre, à son plus grand danger,
Moi qui la détestais, je devais m'obliger.
Officier, je crois avoir donné l'exemple.
Cependant, cette guerre à chaque jour plus ample,
Pour moi, pour mon esprit, parmi tant de combats,
C'était un point d'honneur qu'elle n'existât pas.
Parfois, quand nous allions cantonner à l'arrière,
La musique jouait une marche guerrière ;
Alors les yeux brillaient et malgré tant d'ennuis,
Et de déceptions, et de jours, et de nuits,
La naïve action, chantant par tous ces cuivres,
Reprenait aisément les vieux régiments ivres.
Moi seul, me raidissant, je ne sais pas pourquoi,
J'avais peur d'abdiquer dans ce commun émoi;
Je voulais me garder net, intact, sans mélange,
Mais je riais parfois de mon audace étrange,
En cette multitude où tout homme se perd,
Goutte d'eau, qui voulait persister dans la mer !
Mes soldats emportaient du vin dans une gourde,
Mais moi, ce qui rendait ma veste un peu plus lourde,

C'était un livre, ardent et limpide élixir,
Et, confident unique aux moments de loisir,
Un carnet ; j'y prenais quelques notes précises.
Il faut une âme forte, aux solides assises,
Pour combattre, braver les balles, s'exposer,
Mais, le plus grand courage, il le faut pour penser.
Plus d'une fois, malgré ma chair pesante et lasse,
La nuit, quand j'avais mis mes guetteurs à leur place,
Que mes pauvres soldats se soulaient de sommeil,
Je songeais, libre enfin, sans témoin, sans conseil.
Les astres scintillaient : dans leur noire prairie,
Je regardais briller ces pièges de la vie,
Et je me demandais, plein d'un amer souci,
Si le monde est partout absurde, comme ici.
Puis l'aube apparaissait, avec tout son malaise.
Les hommes accroupis s'ébauchaient dans la glaise,
Et moi je revenais, exact, à mon devoir.
Pourtant, j'aurais voulu vivre encor, pour savoir,
Et parmi tant de morts, pères, fils, amants ivres,
Je regrette âprement une chambre et des livres.

LA FRANCE

Mon fils, il a fallu leur rage et leur affront,
Pour qu'en armant tes mains, j'aie exposé ton front !
Car ma gloire n'a pas de plus hautes merveilles
Que ces esprits, perdus dans leurs austères veilles,
Si libres qu'on dirait qu'ils me sont étrangers.
Je sais ce qu'ont souffert, à l'heure des dangers,
Tous ceux qui, hors des bras d'une femme adorée,
Ne me sont arrivés que l'âme déchirée,
Comme s'ils s'arrachaient à d'immenses rosiers.
Mais je sais mieux encor quels liens vous brisiez,
Vous qui n'avez laissé, dans l'instant redoutable,
Qu'un livre et des cahiers sur le coin d'une table.
Vous portiez dans vos cœurs des regrets aussi lourds.
Les études ne sont que de hautes amours,
Et la vierge la plus éperdument pressée,
Dans l'extase, à minuit, c'est la chaste Pensée !
Mes fils trop séparés, mes fils tous sérieux,
Demeurez différents, mais connaissez-vous mieux.

J'ai besoin de vous tous pour mes œuvres splendides.
N'êtes-vous point pareils à ces cariatides,
Dont l'une voit le nord et l'autre le midi,
L'autre l'ample couchant de gloires alourdi,
Et l'autre dévouée au soleil qui la dore
N'aime de chaque jour que sa céleste aurore,
Chacune de sa sœur ignorant l'horizon,
Mais qui, du même effort, supportent la maison?

LE COLONEL

Moi, vieillard, ou jeune homme au sang vif et rapide,
Madame, sans jamais le trouver moins limpide,
J'ai toujours contemplé mon horizon d'honneur.
Ma famille servait déjà sous l'Empereur,
Officiers obscurs, perdus dans la victoire,
Ignorés, qui du moins nous laissaient cette gloire
De pouvoir, au foyer orné de leur valeur,
Raconter votre histoire en redisant la leur.
Leurs portraits rembrunis veillaient sur mon enfance.
Après soixante-dix et son horrible offense,
Je ne me crus armé qu'afin de vous venger,
Et je ne regardais ni le beau temps léger,
Ni les dames en groupe autour de la musique ;
Jeune sous-lieutenant, dans ma fièvre mystique,
Tous mes jours me semblaient la veille d'un grand jour.
Puis le métier devint moins splendide et plus lourd.
Tout ce qu'on célébrait nous était peu propice,
Et nous qui demeurions fidèles au service
Et tâchions de garder notre honneur bien luisant,
Nous ne paraissions plus des hommes du présent.
Nous avions cependant, en dépit des reproches,
Plus d'or sur nos galons que d'argent dans nos poches,
Mais nos simples vertus, qu'on trouvait sans attraits,
Déplaisaient, je le crois, parmi les intérêts.
Peut-être eût-il fallu mieux expliquer nos rôles.
Mais quand on en venait aux tournois de paroles,
Et, sans qu'on pût savoir au fond pour quels dégoûts,
Les gens intelligents n'étaient jamais pour nous.
Qu'il était dur, alors, de croire à notre ouvrage !
Pourtant, on entendait assez gronder l'orage,

Et soudain, quand on vit la tempête arriver,
On fut, pour une fois, content de nous trouver,
Et nous, graves, heureux d'être enfin nécessaires,
Nous partîmes, alors, vers des dangers sincères.
Mais quelle infâme guerre ! Il fallait, se cachant,
Être rusé, sournois, moins brave que méchant.
Tout s'apprend cependant, et bientôt nous la sûmes,
Cette guerre de boue aux sinistres coutumes.
Moi, j'aimais mes soldats, j'en étais soucieux,
Et tous, jusqu'au plus humble, existaient à mes yeux.
Bien des fois leur fatigue inquiéta mes sommes.
Il le faut. Être un chef, c'est abriter des hommes.
Ils le sentent d'ailleurs, et cherchent gauchement
A nouer avec nous un grand engagement.
Ce pacte inavoué veut des âmes fidèles,
Et le vrai chef, réglé sur de justes modèles,
Est celui qui, viril, sans phrases, sans atour,
Donne un accent sévère au mutuel amour.
De mes hommes à moi, l'alliance était sûre.
Quand je revins, après ma deuxième blessure,
Je leur dis quelques mots, tout simples et très francs.
Mais voilà mes gaillards qui s'échappent des rangs,
Qui m'entourent, et tous, sans vouloir en démordre,
Ils m'acclamaient ! Ce fut un moment de désordre
Comme il ne faudrait pas en voir souvent, s'entend,
Mais j'étais bien ému, Madame, et bien content.
Ce n'est pas, cependant, qu'aux faiblesses j'incline ;
Je crois dans une mâle et saine discipline.
C'est elle, chaque jour préparant des vainqueurs,
Qui protège avec soin la propreté des cœurs,
Et, des chefs aux soldats, répond, sans réticence,
Au fier commandement la fière obéissance.
Oui, le plus pur orgueil, il le faut pour servir.
Plus d'un, s'il se soumet, a peur de s'amoindrir,
Mais ne défend au fond que de vils avantages ;
Car renoncer à soi, dans de pareils partages,
Où l'égoïsme cède, où l'âme s'agrandit,
Ce n'est que renier ce qu'on a de petit.
Et quand, dans les soldats, tout devient ostensible,
Lorsque la Race, afin de se rendre visible,
Au front des bataillons, mur correct et vivant,
Atteste ses vertus et les met en avant,

Rien n'étant plus en eux trouble, impur ou maussade,
De tout un peuple, alors, l'Armée est la façade.
Mais je me laisse aller, Madame, excusez-moi.
Ce sujet m'est trop cher et j'en ai trop d'émoi.
Mon cœur trouble ma tête et mes mots sont peu justes.
J'ai tort de bredouiller sur ces choses augustes,
J'agirais mieux, sans doute, et plus modestement,
Si je ne vous parlais que de mon régiment.
Attaquant s'il fallait attaquer ou, tenace,
Résistant, s'il fallait briser une menace,
Avec lui, le sentant toujours mieux affermi,
Je l'affirme, partout j'ai battu l'ennemi.
Dans la boue, ou parmi les premières verdures,
On luttait ; ce sont là de ces besognes dures,
Que des gens éloquents, plus tard, dans leurs bureaux,
Arrangent en exploits, et vous passez héros.
Maintenant, tout est dit, et la vieille lignée
Dont l'amour vous avait sans cesse accompagnée,
Devant les temps douteux qui pour vous vont s'ouvrir,
Souffre de n'avoir plus personne à vous offrir.
Mais notre tâche est faite, et c'est pourquoi, sans honte,
Je puis, vous saluant du sabre, rendre compte,
Afin que vous daigniez agréer nos efforts,
Madame : je suis mort et mes trois fils sont morts.

LA FRANCE

Non, ne me le dis pas, que ta race est finie,
Parfait miroir d'honneur, âme que n'ont ternie
Ni les impurs désirs, ni les vœux inquiets,
Mon sûr et grand ami, sur qui je m'appuyais !
Oh ! quand l'Expérience, aux mains pleines de cendre,
Flétrit, ravale, éteint, celui qui croit apprendre,
Loin de sa ruse indigne et de son art chétif,
Qu'il est beau d'être vieux et de rester naïf !
Où sont tes fils? Il faut que la mort les délivre.
S'ils ne survivent pas, je ne me sens plus vivre ;
Si je ne les vois pas, confiants et joyeux,
Dans mon présent vermeil rajeunir leurs aïeux,
Je ne suis plus, au lieu de régner sur des hommes,
Qu'une ombre en pleurs, sublime au milieu des fantômes.

Du côté de mes morts je veux me retirer.
Avec eux seuls...

L'ASPIRANT

Madame, il ne faut pas pleurer.

LA FRANCE

Qu'es-tu, toi, tête blonde et figure si neuve?

L'ASPIRANT

Aspirant, fils unique et ma mère était veuve.
Quand la guerre éclata, j'en paraissais très loin,
Et maman comptait bien que je n'en serais point,
Mais je faisais déjà des vœux plus téméraires,
Et je sentais lutter nos deux efforts contraires.
Au lieu d'être un élève et d'emplir mon cerveau,
Me battre pour la France, oh ! c'était bien plus beau,
Et je trouvais aussi que c'était plus facile.
Ma mère à mes projets semblait presque docile,
Mais je vois, à présent que tout m'est plus réel,
Que ce qu'on fait de mieux peut être bien cruel.
Enfin je m'engageai. D'abord, malgré mon zèle,
Ça n'alla pas très bien, j'étais trop demoiselle,
Mais bientôt je partis, je vis ce sol crevé,
Lourd, livide, inhumain, dont j'avais tant rêvé,
Et la tranchée, aussi gluante qu'une ornière.
Mais quelle joie aussi, lorsque, pour ma première
Permission, je vins, ayant, sur l'habit bleu,
Mon galon d'aspirant, mince comme un cheveu,
Et le ruban rayé qui portait deux étoiles ;
C'était au mois de mai, par de beaux jours sans voiles.
Que maman était fière, en ces soirs transparents,
Quand nous allions, tous deux, dîner chez des parents !
Les vieux messieurs, alors, admiraient ma prestance,
Mais je crois qu'à plus d'un ma nouvelle importance
Était un peu fâcheuse ; ils se disaient : eh bien,
Est-ce affreux à ce point? Cet enfant en revient.
Puis ils m'interrogeaient ; je leur disais nos peines.
Alors, là, sous la lampe, en ces maisons sereines,
Leur visage attentif changeait avec lenteur,
Et tous me regardaient comme un grand protecteur

Qui couvrait de la main leur campagne, leurs villes,
Et leur disait : Nous sommes là, vivez tranquilles.
Mais moi, dans ces dîners, tous les plats que j'aimais
Je me les faisais faire, avec des entremets.
Ma croix et mon galon fascinaient ma cousine
Et ce fut, au jardin, sous la grande glycine,
Grâce à cette tenue et grâce à cette croix
Que j'osais l'embrasser des quantités de fois.
Quels moments ! Palpitants, tous deux, sous les feuillages,
Nous faisions des projets beaux comme des nuages,
Mais déjà ces huit jours de joie allaient finir,
Et, la dernière nuit, je ne pus m'endormir.
J'étais dans mon grand lit pur, parfumé, sans tâche.
Je m'y sentais si bien que j'y devenais lâche,
Indécis, inquiet, plein de regrets confus,
Et ma mère, à côté, ne dormait pas non plus.
Tout à coup, sans que j'eusse entendu sa venue,
Tandis que je sentais glisser sur ma chair nue
Ses deux bras, à mon cou fermant leur cercle étroit,
Elle m'a dit tout bas : O mon fils, reste-moi !
Alors, troublé, j'eus peur de n'être plus, sans armes,
Qu'un enfant éperdu qui soudain fond en larmes.
Mais je ne voulus pas céder, je me raidis,
J'allumai la bougie en hâte et je me dis
Que je me donnais l'ordre absolu d'être un homme,
Et je ris, et j'eus l'air de sortir d'un grand somme,
Je rassurai ma mère et fis le fanfaron,
Et, tout en lui parlant, je voyais le vieux front
S'éclaircir, les bons yeux finissaient par sourire ;
Le lendemain, on n'eut pas le temps de rien dire
Car, par bonheur, il fallait faire mon paquet,
Puis, à la gare même et jusque sur le quai,
Tout alla bien encor, sans larmes, sans grimace,
Sauf que nous n'osions pas nous regarder en face.
Soudain, ce fut affreux et, pendant un moment,
Je crus ne pas pouvoir m'arracher de maman,
Puis je partis. Le train était empli de monde,
Mais moi, comme aspirant, j'avais place en seconde,
Et je causai bientôt avec un adjudant.
Elle s'en revenait pas à pas, cependant,
Retrouvait la maison vide, étrangère, obscure,
Et j'oubliais déjà cette douce figure.

Et ces bras impuissants qui m'avaient retenu ;
Pauvre maman ! Jamais je ne suis revenu.

LA FRANCE

Et maintenant, il faut pleurer vos heures brèves
Vous qui seuls n'aurez pas commencé par des rêves
Et qui, surpris soudain par le sort orageux,
Aurez fait pour de bon les gestes de vos jeux,
Enfants qui dans un acte épuisant votre somme,
Avant d'être virils, avez dépassé l'homme !
Petits prédestinés, j'admire avec ferveur
Votre destin, rempli d'une sombre faveur,
Car vous seuls, pour agir, n'aurez pas dû descendre.
Mais, cœurs éblouissants qui n'avez pas de cendre,
J'ai honte, malgré tout, en ces sinistres jours,
D'avoir dû, mes petits, vous demander secours.
Je vois l'immense part que je vous ai ravie :
Aux autres combattants on n'a pris que leur vie,
Mais vous, c'est dans mon cœur saignant et désolé,
Le bonheur que j'ai l'air de vous avoir volé.
Regardez : dans leur pose inerte et léthargique,
Qu'ils restent doux, malgré leur blessure tragique !
Eux qui dans la tempête ont combattu debout,
Ils ont l'air d'être encore à la veille de tout ;
Ils rêvent, n'est-ce pas? Sur leur tête inclinée,
Leur couronne d'espoirs n'est pas encor fanée.
Leur sommeil délicat semble un piège à l'amour,
Qui va venir, charmé, les éveiller au jour,
Et comme un papillon, sur une fleur coupée,
Tant elle reste fraîche et d'aurore trempée,
Tourne et s'attarde encor dans son désir douteux,
L'avenir indécis vole encore autour d'eux,
O douleur !
Mais approche aussi, toi qui soupires
Et si timidement, dans l'ombre te retires,
Parle-moi, comme eux tous. Qu'étais-tu?

LE SOLDAT

— Menuisier,
Là-bas, dans mon village : ah ! c'est un beau métier !

Il faut étudier les bois et les connaître
Et bien les travailler comme chacun veut l'être.
Lorsque j'avais peiné sur l'un d'eux, bien souvent,
Je sortais, je voyais dehors l'arbre vivant
Et sur mon front humide il versait son ombrage ;
J'ai toujours eu le goût de soigner mon ouvrage,
Et souvent, sans profit, aux heures de loisir,
J'y travaillais encor : c'était pour mon plaisir.
J'avais ma femme, avec deux enfants, pour famille ;
J'étais plus fier du fils, mais j'aimais mieux la fille.
Et je dus les quitter pourtant : il le fallait.
Et l'on partit en guerre ; on chantait, on allait,
Et sous le pantalon d'un gros rouge qui saigne,
D'abord, on nous voyait partout, comme une enseigne,
Mais, comme c'était trop commode à l'ennemi,
Aussitôt qu'on s'en fut aperçu, l'on nous mit
Un autre habit, et puis on nous donna des casques,
Et puis on nous pendit des boîtes et des masques ;
Enfin, trois ans après, nous ne manquions de rien.
Moi, je ne changeais guère en me conduisant bien,
Car ce qu'il faut, afin d'accomplir son ouvrage,
En guerre comme en paix, c'est toujours du courage,
Et ça ne m'a jamais fait honte d'obéir.
Ceux qui grognent, pourtant, il faut y compatir.
Quand on est fatigués, fourbus, presque imbéciles,
On lâche de gros mots, ce sont les plus faciles,
Et comme on n'en peut plus, qu'on souffre à chaque pas,
En dire de plus beaux, ça ne conviendrait pas.
Puis, comment les trouver? A force de misère,
On ne sait plus toujours ce qu'on a de sincère ;
Il faudrait qu'un grand chef vînt vous le révéler,
Pour qu'on s'en aperçût en l'écoutant parler.
En attendant, on dit les mots qu'on entend dire
Et parfois ça soulage, et parfois ça fait rire,
Et qu'importent, d'ailleurs, ces mots dits en passant,
Puisque, dès qu'il le faut, on parle avec son sang?
Au lieu de causer, moi, j'écrivais à ma femme,
Et c'est là que, vraiment, je répandais mon âme.
Je parlais des enfants, du pays, des vergers.
Nous suivions notre vie à travers ces dangers,
O ma chère Julie, et je lui parlais d'elle ;
Mais tout en lui jurant que je restais fidèle,

Pour ne pas l'attendrir trop, avant mon retour,
Je ne mettais jamais qu'un petit mot d'amour.
Ainsi le temps passait, et chaque heure était lente,
Sur la plaine glacée, ou boueuse, ou brûlante.
Et l'ennemi ! Parfois, au repos, j'y pensais.
Haïr ne convient guère à l'âme des Français,
Mais quand je me disais que, dans tous leurs ravages,
C'est exprès qu'ils se font plus durs et plus sauvages,
Dans ma mémoire, aussi, lorsque j'y remontais,
C'est en réfléchissant que je les détestais.
Menteur qui prétendra qu'ils sont ce que nous sommes.
L'homme n'est pas bien beau, mais, pires que les hommes,
Voilà ce qu'ils sont, eux, faits pour tout envahir :
Il faut ne rien aimer pour ne pas les haïr.
Parfois tous nos canons tiraient, et leur voix forte,
Sans réplique, avait l'air de les mettre à la porte ;
On se voyait vainqueurs, on chantait, on riait ;
Mais quand c'étaient les leurs ! Ça nous contrariait !
C'est alors qu'on cherchait une petite place,
Le moindre morceau d'air, où, dans tout cet espace
Qu'on entendait hurler, siffler, glapir, hennir,
On eût modestement le droit de se tenir !
La guerre autour de vous est comme une folie.
Quels moments ! Dès qu'ils sont passés, on les oublie,
Et l'on croit presque, lorsqu'on ne craint plus les coups,
Que ceux qui sont tués sont moins adroits que vous.
Alors, quoique certains prétendent qu'on s'ennuie,
On est bien. On n'a plus qu'à dormir sous la pluie,
Attendre la relève, et, parfois, il fait beau.
L'herbe est chaude ; on entend une chanson d'oiseau,
Et ce chant, quand on reste engourdi sur les planches,
Semble un peu de liqueur qu'il vous verse des branches.
Il faisait ce temps-là lorsque je fus blessé.
Partout des fleurs des champs, jusqu'au bord du fossé,
Et je croyais revoir celles de mon village
Qui, pour me visiter, avaient fait le voyage.
La brise, ce soir-là, me passait sur la peau ;
Le croissant était fin comme un petit copeau,
Et brillait en suspens, tout seul, dans les cieux pâles.
On partit en patrouille, et je reçus trois balles,
Mais, comme j'étais seul atteint, il suffisait,
De m'emporter, tandis que mon sang s'épuisait,

Pour que ce fût encor, pour tous, le soir tranquille,
Le printemps, et l'espoir du retour dans leur ville.
Moi, comme je souffrais ! Mais ce mal de la chair
Ne faisait qu'en gêner un autre, bien plus cher,
Car je pensais aux miens, c'était là mon martyre.
Enfin, le lendemain, je pus encore écrire
A ma pauvre Julie — oh ! j'en avais pitié ! —
Que je mourais avec toute son amitié,
Pour la patrie, ayant en paix ma conscience,
Et que je comptais bien qu'elle aurait patience,
Pour soigner les enfants avant qu'ils fussent grands,
Et je n'oubliais pas un mot pour ses parents,
Car je voulais surtout qu'on n'eût pas de bisbilles,
Et qu'on fût bien d'accord entre les deux familles ;
Et puis j'ai mis : Vive la France ! et je suis mort.

LA FRANCE

Debout ! Rangez-vous tous et qu'il passe d'abord,
En triomphe ! Mais non. Dans ce cœur simple et juste,
La louange viole une pénombre auguste.
Les fêtes, les clairons, le triomphe romain,
Cela doit s'appuyer sur un orgueil humain.
C'est dans ce qu'un héros, gonflé de sa victoire,
Conserve de moins pur, qu'on l'enivre de gloire.
Tant qu'on le voit encore aux autres ressembler,
On le flatte, on le vante, on ose lui parler !
S'il est vraiment sublime, il obtient le silence.
J'aurais peur d'effrayer ton obscure excellence,
O toi qui, dans ta vie, avançais pas à pas,
Et qui montais pourtant, et ne t'aperçus pas
Que tu mourais debout aux sommets qu'on vénère,
Rien qu'en ayant suivi ton sentier ordinaire !
Les grands mots ne sont pas assez simples pour toi.
O colonne d'amour, de courage et de foi,
Mon protecteur, je veux te parler ton langage.
O toi qui défendais seulement ton village,
Sache qu'il restera, dans ses arbres épais,
L'asile inviolable où rayonne la paix.
O toi qui défendais seulement ton église,
Ils ne brûleront pas l'église vieille et grise,

Mais l'Enfant-Dieu qui rit sur son naïf autel,
C'est le libre Avenir, l'Avenir immortel.
Tu défendais ta source au fond de la vallée :
La source d'Idéal ne sera pas troublée.
Tu défendais tes fruits que juin vient ombrager :
Ils ne couperont pas les arbres du verger,
Mais ces pommiers, chéris par toi pour quelques pommes,
Mon fils, ils sont en fleurs de tout l'espoir des hommes !
O mes petits hameaux négligés, dédaignés,
D'un espace si vaste infiniment baignés,
De mes grandes vertus capitales obscures !
C'est là que, loin du bruit, à côté des eaux pures,
A l'ombre d'un calvaire ou d'une vieille tour,
Tout mon passé durait pour me sauver un jour.
Et lorsque, tout à coup, les trompettes sonnèrent,
Debout, prêts à partir, mes hommes n'emmenèrent,
Vers les nouveaux hasards de leurs jours belliqueux,
Que les sûrs compagnons qui vivaient avec eux.
Ils ont dit au Bon Sens assis aux pieds des vieilles :
Suis-nous ; et, depuis lors, dans les pénibles veilles,
Quand il faut s'expliquer tant d'immenses débats,
C'est lui, modestement, quand on cause tout bas,
Qui hausse, pour que tous aient de justes lumières,
Sa lanterne, allumée au foyer des chaumières !
Mais c'est toi qui toujours marches, c'est toi qui vas
En robe de poussière, à côté des soldats,
Avec tes cheveux gris et ton beau front d'ivoire,
O Patience, ô sœur humble de la victoire,
Toi que le sort incline et ne peut pas dompter,
Et qui sais tout subir pour ne rien accepter !
Ils ont ainsi vécu dans la guerre ennemie,
Sans trouble et sans effroi, gardant leur bonhomie
Comme en leurs vieux logis qu'ombrageait le tilleul,
Et nul peuple, jamais, ne fut si grand tout seul.
Mes fils, sans le savoir, sortent de tant d'histoire !
Sûrs de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut croire,
Ils sont vifs, obligeants, prompts à tous les secours,
Et dans la trame grosse et rude de leurs jours,
Malgré l'épuisement, les dangers, la tristesse,
Court encor ton fil d'or, ô fine Politesse !
L'énorme événement ne les ébranle point.
Tout ce dont cette guerre est pleine, le besoin,

La peine, la douleur, les secrètes misères,
Ils connaissaient déjà ces mauvais adversaires ;
Le plus humble est toujours plus près des grandes lois.
De leurs anciens travaux à leurs nouveaux exploits,
Leur destin continue, âpre, ignoré, précaire,
Et, soldats de la vie, ils sont ceux de la guerre ;
C'est la même bataille, avec plus de danger,
Et, pour la soutenir, ils n'ont pas à changer.
Ils avaient toujours fait leur besogne : ils l'ont faite.
Le maçon, qui poussait les maisons jusqu'au faîte,
Lui-même, est devenu solide comme un mur ;
Le forgeron s'est dit : je saurai taper dur ;
Et vous qui, tant de fois, pour des moissons sereines,
Dans le sol, paysans, aviez jeté les graines,
Au fond de la tranchée, à votre tour, lavés,
Mouillés, trempés, afin qu'un jour des temps rêvés
Pussent mûrir, plus beaux que les temps où nous sommes,
Vous vous êtes semés dans le grand sillon d'hommes !

Oh ! j'aime tous mes fils, de tous je me souviens,
Mais eux, mes paysans, ce sont mes anciens.
Esprits que la lenteur prépare à la sagesse
Eux que le riche été, dans toute sa largesse,
Ne rend pas moins prudents et dont l'orage noir
Saccage les moissons sans abattre l'espoir,
Ils font, mettant leur âme à des efforts qui durent,
Leurs travaux solennels que les astres mesurent.
Dans les villes, loin d'eux, les hommes inconstants,
Troublés, semblent les fils inquiets des instants.
Eux seuls, persévérants, sans hâte, sans colère,
Gardent dans leurs vertus un aspect séculaire.
De la chaîne vivante ils ne s'échappent pas.
Pareils à leurs aïeux dont ils suivent les pas,
Selon l'âge marqué sur leurs faces sincères,
On voit qu'ils sont des fils, on voit qu'ils sont des pères ;
La dynastie humaine a l'air d'avoir pour rois
Ces laboureurs pensifs, aux cœurs simples et droits.
Bûcherons dans les bois, bergers dans les cytises,
C'est à de plus instruits qu'ils laissent les sottises.
Ils n'aiment pas les mots vainement épanchés,
Mais leur grave ignorance a des trésors cachés.

Rien ne peut abuser leur sagesse profonde.
Qui prétendrait savoir les lois de ce vieux monde,
Mieux qu'eux qui, tant de fois, auront vu le printemps
Délirer sur leur tête en serments éclatants
Et n'obtiennent jamais, sans que leur cœur s'étonne,
Qu'un modique trésor, mesuré par l'automne.
Gardiens de la race, ô fermes paysans,
Dans tout ce que j'ai fait je les revois présents ;
Humbles, ils n'ont jamais que des tâches superbes :
Défendre les moissons, ou ramasser les gerbes,
Sans égarer leur force en des travaux moins purs,
Et tous mes laboureurs sont des nobles obscurs.

Qu'il est beau d'être un chef ! Quand fuient comme du sable
L'occasion, l'instant, se vouloir responsable ;
S'emparer des hasards courant de tous côtés
Et les faire servir, ces ouvriers domptés,
Malgré leur tête folle et leur âme rebelle,
A l'œuvre qu'on rêva, juste, solide et belle ;
Calme et pourtant ardent, ferme et non pas cruel,
Être l'artiste altier qui s'impose au réel ;
Dans une chambre nue, étroitement bornée,
S'enfermer en champ clos avec la destinée,
Seul, mais peut-être aidé par un éclair divin ;
Être celui qui fait qu'on ne meurt pas en vain
Et parmi les bureaux, les cartes, les offices,
Le constructeur pensif de tant de sacrifices ;
Avoir un front si grand qu'y naisse l'avenir,
Oui, c'est le rôle insigne et splendide à tenir !
Mais, comme une émeraude envierait un brin d'herbe,
Le génie, au milieu de son éclat superbe,
Dans sa pompe et sa gloire aussi lourdes qu'un deuil,
Envie intimement, ô soldats sans orgueil,
Votre auréole, lui qui n'a qu'une couronne.
Cette lueur qui tremble et qui vous environne,
Vous ne la voyez pas, vous qui, pleins de pudeur,
Sans rêver d'être grands dépassez la grandeur,
Hommes, âmes, soldats, héros sans nom, sans nombre,
Sublimes inconnus qui m'éblouissez d'ombre !
Vous qui m'avez donné votre sang précieux,
Parlez-moi, parlez-moi, mes grands silencieux !
Toi, pourquoi m'aimais-tu?

— Je ne sais pas le dire.
Toi, réponds-moi, pourquoi?
— C'est pour votre sourire.
Toi?
— Pour votre passé.
Toi?
— Pour votre avenir.
Toi?
— Pour votre douceur, qui ne doit pas finir.
Toi?
— Pour que vous sauviez l'étude et la pensée,
Nation des esprits.
— Toi?
— Pour ma fiancée,
Qui n'est, avec son air si plaisant et si doux,
Qu'un portrait plus menu de ce qu'on aime en vous,
Et semble, en sa beauté, votre miniature.
— Et moi, j'étais poète, et lors de ma blessure,
Quand j'ai senti mon sang couler sur le sol nu,
Je vous sacrifiai mon génie inconnu !

LES MORTS

Tout au regard des morts se livre et se dévoile,
Rien ne les gênant plus de cupide ou de bas,
Et tes premiers sauveurs, Patrie, ô grande étoile,
France, ce n'est pas nous, tes honnêtes soldats.

Ce ne sont même pas ces régiments superbes
Qui, d'une âme plus haute et d'un plus dur métal,
Ont gagné tant de gloire en leurs luttes acerbes,
Que l'armée, au-dessous, n'est que leur piédestal.

Ce ne sont même pas ces combattants insignes
Qui, malades, meurtris, frappés en dix endroits,
Sont pour toi si souvent revenus dans nos lignes
Qu'ils ont réussi presque à mourir plusieurs fois.

La couronne suprême, elle revient aux mères ;
Pâles, elles ont l'air de vivre loin des coups,
Mais, dans leur sommeil trouble ou leurs veilles amères,
La guerre, en vérité, les étreint plus que nous.

Dans leurs jours ennuyeux tout traîne et se répète,
Elles sont au logis plein d'un calme banal,
Où seul, comme un oiseau qui vient de la tempête,
Entre chaque matin un humide journal.

Mais en tous nos efforts leurs âmes sont présentes.
France, va les trouver dans leurs pauvres maisons,
Et couronne d'abord ces grandes impuissantes,
Car c'est d'elles que vient tout ce que nous faisons.

LES MÈRES

O nos enfants chéris, que venez-vous nous dire?
Pourquoi nous désigner, pourquoi nous célébrer,
Nous qui nous couvrons d'ombre, et, dans notre martyre,
Pauvres femmes, n'avons que nos yeux pour pleurer?

Nous qu'à la fin révolte et lasse ce dur monde,
Qui, plein de désespoir, de sang et de combats,
Dans son histoire affreuse et toujours inféconde,
Ne dure que par nous et ne nous connaît pas,

Ne suffisait-il pas de la vie ordinaire,
N'était-ce pas assez, pour déchirer le cœur,
De ses malheurs trop sûrs dont nul ne s'exonère,
Que l'homme, à son sort triste, ajoute tant d'horreur?

Nous acceptions pourtant notre part sans nous plaindre ;
Perdant nos fils sans cesse et depuis le berceau,
Nous acceptions qu'un jour, nous laissant nous éteindre,
Ils partissent, au loin, comme sur un vaisseau !

Mais pas si loin ! Distraits, oublieux, ingrats même,
Aux bras d'une étrangère où leur rêve s'endort,
A jamais détournés du vieux cœur qui les aime,
Perdus dans le bonheur, mais non pas dans la mort !

Nous leur avions appris, — comment ne pas le faire? —
Qu'il faut, au doux plaisir dont on est amoureux,
Préférer le devoir, même le plus sévère,
Mais nous aurions voulu qu'ils ne fussent qu'heureux !

Nous leur avions donné, tendres et complaisantes,
Le goût du droit chemin obstinément suivi ;
Les plus fières vertus étaient en eux présentes,
Mais il est trop affreux qu'elles leur aient servi !

Nous n'avons qu'à pleurer sur nos pauvres chimères,
Faibles, les doigts unis, près de l'âtre ancien.
Le nid de la douleur est dans l'âme des mères ;
Ils sont morts. Nous pleurons. On trouve cela bien.

Il faut, dans chaque chambre, éviter comme un piège
Tout objet familier qui nous parlerait d'eux,
Car, qu'on touche une lampe ou qu'on remue un siège,
Tous les doux souvenirs sont des poignards affreux.

Il faut, à chaque instant, craindre notre mémoire,
Et toujours recevoir, sans nous habituer,
En poussant une porte, en ouvrant une armoire,
Le coup brusque et brutal qui devrait nous tuer.

Il nous faut cependant faire les mêmes tâches,
Et comme on y veillait si bien quand il revint,
Avec la tête vide, avec les membres lâches,
Garder dans la maison un ordre absurde et vain !

L'obscure gravité des travaux domestiques,
Et, de l'âtre au jardin, ces soins doux et nombreux,
Qui, tout humbles qu'ils sont, veulent des cœurs mystiques,
Cela nous suffisait, lorsque c'était pour eux.

Maintenant, nous cherchons seulement à nous nuire,
Lasses de notre vie, en détestant le cours,
Et comme un vil chiffon qu'on ne peut pas détruire,
Nous essayons d'user notre reste de jours.

Nous devons épuiser des minutes sans nombre,
Des matins, des midis, pour enfin, chaque soir,
Avidement, ainsi qu'une source dans l'ombre,
Retrouver la fraîcheur de notre désespoir.

Il faut nous endormir en redoutant qu'un songe
Nous les rende, et qu'après, dans un sinistre effort,
Lorsque dans notre deuil le réveil nous replonge,
Nous devions de nouveau nous apprendre leur mort !

Il faut sortir enfin, frôler avec envie
Des hommes dans la foule, et te voir de nouveau
Briller sur des fronts vils, cercle d'or de la vie,
Qui sur leurs fronts élus resplendissais si beau !

Il faut même risquer de devenir mauvaises
Et sentir avec honte, à force de rancœur,
De regrets, de détresse et d'horribles malaises,
On ne sait quels serpents rentrer dans nos vieux cœurs.

Il faut pouvoir répondre aux phrases convenues
Et malgré notre deuil et notre front terni,
Admettre un avenir aux formes inconnues...
— Mais non ! Vous savez bien que le monde est fini !

Dites, où mourut-il? Répondez-nous, de grâce !
Nous savions que ses jours étaient bien exposés,
Mais où fut-il atteint? C'était donc une place
Que ne défendaient pas nos anciens baisers?

Appelait-il sa mère, à travers son délire?
Nous aurions au moins dû pouvoir le secourir,
Et nous aurions trouvé la force de sourire,
S'il lui fallait cela pour l'aider à mourir !

Dieu ! Nous nous révoltons, âmes trop offensées,
Contre ce monde affreux qui manque à ce qu'il doit,
Mais, toi qui vois d'en haut la source des pensées,
S'indigner contre lui, c'est vraiment croire en toi !

Tu nous connais, Seigneur, car d'un faible murmure,
Nous te parlions sans cesse. Amers ou triomphants,
Les hommes, loin de toi, poussent leur aventure,
Mais comment t'oublier, dès qu'on a des enfants?

Les sages pour t'atteindre ouvrent de larges routes,
Mais ton gouffre est profond, mais âpre est ta paroi,
O Seigneur, et tandis qu'elles s'égarent toutes,
Notre sentier furtif monte seul jusqu'à toi !

Toi qui sais qu'être un fils, une femme, une mère,
C'est un drame réel, que nos tourments sont vrais,
Pour dévoiler le sens de cette lutte amère,
Descends, juge, décide, interviens, apparais !

Ce n'est pas vrai, Seigneur, que des mères pareilles
Là-bas, chez l'ennemi, t'implorent ; tu le sais :
Elles peuvent gémir, à présent, dans leurs veilles,
Mais acceptaient le crime en croyant au succès.

Nous ne te disons pas, comme dans leur blasphème,
Sois de notre parti ! Viens pour tout saccager !
Nous te crions, Justice, Amour, d'être toi-même,
Et t'implorer ainsi, c'est presque t'obliger.

C'est presque t'obliger et te faire descendre,
O tout-puissant captif d'un vœu digne de toi,
Dans ce monde de boue, et de sang, et de cendre,
Ou, pour t'y réclamer, subsiste notre foi.

Viens nous donner raison, Maître des destinées,
Marque où sont à jamais les crimes et les torts,
Et rassasie enfin nos âmes obstinées,
Dans la vie immortelle, avec nos enfants morts!

LES MORTS

Femmes, ne pleurez plus. Nous gisons sous les haies,
Couchés dans notre terre après avoir lutté.
Mais c'est nous offenser de ne voir que nos plaies ;
Qu'on regarde plutôt notre âpre volonté.
On a trop vu ton sang, on a trop vu tes larmes,
France, reprends enfin ton sourire et tes charmes,
Et monte sur le trône où fleurit ta beauté !

Faut-il te rappeler ton histoire à toi-même?
O toi qui fis un art du plus humble métier,
Qui, toujours dévouée à quelque but suprême,
Mêles la douce vie à l'héroïsme altier,
Reine, retourne-toi vers ton passé sans crimes :
Comme un seul cri jeté sous des voûtes sublimes,
Il suffit d'un appel, il chante tout entier !

O France, toi qui n'es pas toujours la plus forte,
Mais qui sais au plus fort imposer ta leçon !
Un rêve te suscite, une fièvre t'emporte,
Et ton drapeau superbe a le plus grand frisson.
Dans ta paix et ta guerre aussi pleine d'exemples,
Tu bâtis des châteaux sereins comme des temples,
Et puis une victoire, et puis une chanson !

Tu ne contraignais pas, toi qui savais séduire;
Ton pouvoir délicat ne donnait qu'un conseil,
Et le fruste étranger, qui te voyait sourire,
T'imitait de son mieux dans son gauche appareil.
Toi cependant, de peur que ta splendeur le blesse,
Tu tempérais ta gloire avec ta politesse,
Attentive toi-même à voiler ton soleil !

Regarde, maintenant, tes villes écrasées.
Déjà, pour résister à l'Atlantique amer,
Ta Bretagne entassait des roches aiguisées
Que le flot violent heurte comme du fer.
Ta frontière à présent, — vois, regarde, compare ! —
Est plus sauvage encor du côté du Barbare,
France, qu'elle ne l'est du côté de la mer!

Car le grave Océan prend les rocs et les creuse,
Et, d'un effort tenace achevant leur contour,
Verse à chaque marée une âme ténébreuse
Dans l'écueil ruisselant où s'ébauche une tour.
Le Barbare sans âme a pris tes cathédrales,
Pierres pleines d'esprit, merveilles magistrales,
Et laisse d'affreux blocs, aveugles dans le jour.

Qu'est-il donc, lui qui veut la couronne du monde,
Et sur ton front, ô Reine, est venu la chercher?
Malgré son arrogance et son orgueil qui gronde,
Il se masque, il se terre, on ne peut l'approcher.
Tout est pour lui tranchée, asile, casemate.
Ennemi souterrain, quel est donc son stigmate,
A lui, qui n'a jamais fini de se cacher?

Toi, l'on te voit ! Debout, claire et naïve France,
De quelque rêve encor te laissant éblouir !
Pourtant, qui mieux que toi supporte la souffrance?
Tu subis tous tes maux, mais sans leur obéir,
Et, de tes doigts sanglants serrant toujours ta rose,
Parmi tous les travaux que l'ennemi t'impose,
Ton joug le plus pénible est de devoir haïr !

En leur enfer sinistre ils t'ont fait redescendre,
Espérant bien qu'au moins, dans l'abîme effrayant,
Tu devras renier, Reine superbe et tendre,

Cet amour dont ton cœur était le grand croyant.
Mais toi, fière, offensée et de ton sang baignée,
Pâle, abaissant sur eux ton épée indignée,
Tu crois toujours en l'homme, et même en les voyant !

Tu serais moins divine avec plus de folie,
Car tu perdrais alors les peuples sous ta loi.
Sans cette ardeur d'espoir dont ton âme est remplie,
Plus sage, tu n'aurais su vivre que pour toi.
Il te faut ta sagesse afin de tout connaître ;
Il faut, pour provoquer l'avenir qui doit naître,
Cette folie auguste où rayonne ta foi.

Éprise des plus beaux horizons du possible,
Tu dores d'un rayon l'arme de ton soldat.
Sans cœur et sans cerveau, fière d'être insensible,
Partout la Violence ose son attentat.
La Force croit régner ; mais, grâce à ton histoire,
Au lieu d'être lointain, douteux, vague, illusoire,
Dans le sein du réel l'idéal se débat.

Tu prodigues ton âme aux nations pesantes
Et pour elles tu veux agir, lutter, semer ;
Dans le même bonheur tu veux les voir présentes,
Et naïve, tu crois toujours qu'on va t'aimer ;
Et l'on t'aime, et vers toi, souveraine adorée,
Toute l'humanité vient comme une marée !
L'amour est ton guerrier, qui pour toi veut s'armer.

Tu n'avais donc pas tort, pour vraiment le connaître,
De croire l'homme fier, brave, juste, civil !
Ce n'est donc pas savoir le secret de son être,
Que de toujours compter sur ce qu'il a de vil.
Quoi ! le hideux calcul, plein de honte et de crime,
Peut donc être trompé, plus que l'espoir sublime?
Que ton triomphe est beau, dans ton plus grand péril !

Rien n'a pu te vieillir dans tes œuvres immenses ;
Tu portes en riant la couronne des temps
Et pour d'autres labeurs que déjà tu commences,
Tu sembles oublier tes travaux éclatants,
Jeune fille, et tandis que tu laisses l'histoire
Entasser à tes pieds des automnes de gloire,
Ton sourire adorable est toujours un printemps !

Laisse-nous te chanter et te chanter encore,
O grande Fée, à qui l'Espoir vient s'appuyer !
O pure France, ô sœur terrestre de l'aurore,
Dont le génie exquis ne sait pas ennuyer ;
Toi qui pousses si loin, parfois, tes fils volages,
Et qui sais les garder si bien dans tes villages,
France de l'aventure et France du foyer !

Laisse-nous te chanter, pays de l'alouette !
C'est l'oiseau sans dédain qui vit près des grillons ;
L'amour la jette au ciel, éperdue et fluette,
Folle d'enthousiasme, au milieu des rayons ;
Mais dès qu'elle s'est tue, elle retombe à terre,
Et n'est plus, revenue à son nid solitaire,
Que le plus humble cœur dans le creux des sillons.

Oh ! laisse-nous chanter l'heure noble et légère
Qu'on passe dans tes parcs sous leurs calmes arceaux,
Tes jardins où jamais la saison n'exagère,
Et les nappes d'azur qu'emportent tes ruisseaux ;
Ton horizon, si bien dessiné qu'il rend sage,
Et ta fine lumière et ton grand paysage,
Qui se suspend au ciel par mille chants d'oiseaux !

Chez toi, rien n'est grossier. Tes fruits, quand on les presse,
Apportent jusqu'au cœur le goût de la saison.
Ton vin sublime, au lieu d'avilir la sagesse,
Semble, d'un libre effort, abattre sa prison,
Et, chassant les humeurs chagrines ou maussades,
Comme un cordon de feu courant sur des façades,
Allume dans l'esprit des fêtes de raison.

France dont les auteurs, les sages, les poètes,
Plus même que les siens, plaisent à l'étranger :
Non pas que l'on n'emporte, en leurs œuvres parfaites,
Un moins riche trésor pour qui veut s'en charger ;
Mais un art souverain les règle et les achève
Et toujours, pour l'esprit humain qui le soulève,
Le vase le plus beau sera le plus léger !

Pays où la grandeur devient de la mesure,
Où même le génie accepte un joug charmant,
Où le goût délicat, de sa fine censure,
Comme d'un stylet d'or, menace ce qui ment ;

Où les grandes vertus, discrètes et ferventes,
Voulant dans la maison ne vivre qu'en servantes,
Cachent à leur beau doigt leur royal diamant !

Terre où déjà l'esprit entretenait ses flammes,
Temple de l'homme, où tout l'annonce en traits constants,
Désormais, plus encor, tu déborderas d'âmes,
Paysage de France où nous restons flottants.
Sous tes arbres légers frémit notre murmure ;
Il passe, puis expire, et seule une voix pure
Monte, regret suave, et dit : J'avais vingt ans !

Tu voulais de nos noms une liste certaine,
Mais ils sont trop communs ; laisse aux morts leur secret.
Comment s'appellent-ils?
— Dubois, Dupré, Fontaine,
Et toi?
— Duchène.
Et toi?
— Lalande.
Et toi?
— Forest.
O France, tu le vois, c'est tout ton paysage ;
Tandis que dans leurs noms tu cherchais leur visage,
C'est, comme en un miroir, le tien qui reparaît.

— Ami, d'où nous viens-tu?
— Je viens de la Provence,
Dont les frontons pierreux sont d'azur éblouis.
Et toi?
— De la Bourgogne où le soleil s'avance,
Tout couronné de pampre et de raisins bleuis.
— Rivières au pas lent sous vos robes traînantes !
— O villes des chansons, ô Saint-Nazaire, ô Nantes !
— O tours de Notre-Dame et clocher d'mon pays !

— On ne peut pas savoir comme, au bord de la route,
Ma maison était douce, à côté du verger.
La glycine, en juillet, embaume et fleurit toute,
Et dans son bain suave elle aime à nous plonger;
Le soir, quand pour dîner nous entrons dans la salle,
Un tel festin d'odeurs est offert dans l'air pâle,
Qu'il semble, tout à coup, presque impur de manger !

— Chez nous, c'est une pente avec quelques prairies ;
Un nuage est au loin plus beau que le pays ;
Mais on est fou d'amour quand elles sont fleuries
Et que les papillons oppressent le taillis.
— Frères, ne parlons plus de ces choses trop douces :
Ne parlons plus des bois, des fontaines, des mousses,
Ni des coquelicots que nous avons cueillis !

Mais nous n'envierons pas ceux qui vivent encore ;
Leur fragile bonheur ne nous fait point d'affront.
Que les gais artisans s'éveillent à l'aurore,
Et travaillent, avec tout le ciel sur le front !
Qu'ils boivent goulûment à la petite source
De leurs jours, dont si peu de temps tarit la course !
Qu'ils vivent, ces humains ! Après tout, ils mourront !

Ils mourront, et non pas au sommet de la vie,
Altiers, impérieux, debout comme un rempart ;
Mais, au bout d'une route obscurément suivie,
Chétifs, plaintifs, contraints, sans force et sans regard ;
Ayant vu brusquement ces royaumes de cendre,
Nous sommes morts là-haut pour n'y pas redescendre :
Ne nous plaignez donc point de notre sombre part.

Pourtant nous regrettons les limpides automnes,
Palais de verre et d'or, si légers ! Vivre est doux.
O charme clandestin des travaux monotones
Quand à leur piège étroit se prennent tous nos goûts !
O minute qui fuis, petite Nymphe blonde !
O libéral soleil qui luis pour tout le monde,
Lampe de la maison qui ne luis que pour nous !

Ce qu'on a fait est fait, n'est-ce pas, camarades?
Ne nous obsédons point des souvenirs du jour.
Le sort et le hasard font de piètres parades
Dans leur triste théâtre où tant de peuple accourt.
Notre repos aussi, c'est une bonne chose.
Cependant, vivre est doux. O parfum d'une rose
Qui deviens dans le cœur tout un rêve d'amour !

Si l'on ne nous voit plus, qu'on pense à notre ouvrage.
Amis, qu'aux soirs d'hiver réunit un bon feu,
Vous ne saurez jamais par combien de courage,
On sauva le travail, le loisir et le jeu ;

Savants, vous nous devez vos sereines veillées ;
Amants, vous nous devez vos têtes appuyées ;
O poète ébloui, tu nous dois le ciel bleu !

Oui, les grands donateurs de la vie et du monde,
C'est ce soldat, qui fut couvreur ou charpentier,
Et qui, dans son hameau, sur sa colline ronde,
N'avait pas d'autre honneur que d'aimer son métier ;
C'est ce jeune aspirant, si leste et si rapide,
C'est ce vieil adjudant, combattant intrépide,
Qu'on trouvait si grondeur dans la cour du quartier.

Ils portent gravement leur blessure fleurie :
Leur sourire est superbe et dit que tout est bien ;
Les plus vieux ont l'air jeune en ta gloire, ô patrie,
Et le plus jeune a l'air grave et comme ancien.
Crois-tu que de tels morts, artisans d'un prodige,
France, soient seulement des ombres qu'on néglige,
Et qu'ils ne sont si beaux que pour n'être plus rien?

— Il est vrai, nous errons, ombres exténuées,
Mais prêtez-nous vos mains et nous serons si forts,
Et nos tâches par vous seront continuées
Car nous avons tant d'âme à verser dans vos corps !
Quand tant de vie encor nous comble et nous pénètre,
O France, il serait mal, pour ne plus nous connaître,
D'abuser contre nous de notre nom de morts !

Vis avec tes vivants et cultive ta terre,
Mais nous, comme une mer, nous sommes tout autour ;
Contemple, en tes moments de songe et de mystère,
Cette étendue immense au-delà du labour,
Reine adorée, et si tu veux t'y reconnaître,
Gardant sur ton beau front ta couronne champêtre,
Penche-toi, pour t'y voir, sur ces gouffres d'amour.

Mais si moins de beauté, d'ordre et d'intelligence,
France, marquait en toi l'oubli de ton devoir,
O toi que nous aimons avec tant d'exigence,
Ne cherche plus alors notre profond miroir.
Car les flots soulevés briseraient ton image,
Et quel fracas ferait, sur l'indigne rivage,
La tempête des morts, pleine de désespoir !

Ton ennemi difforme ose parler de l'ordre,
Mais cet ordre au front bas est faux et ténébreux;
Impuissant à convaincre, il doit briser ou tordre :
A peine le chaos serait-il plus affreux.
Pour que dans l'harmonie un vrai règne se fonde,
Grande Muse, c'est toi qui dois apprendre au monde
Un ordre si réel que tout y soit heureux !

Tu crois en l'homme, et tu le refais pour y croire !
Il t'arrive d'en bas, triste, lourd et boudeur,
Mais traitant sans dédain l'ébauche ingrate et noire,
Ton regard lumineux lui donne une pudeur.
Tu le formes, suivant la musique et le nombre,
Et, délivré d'un poids qui tombe dans son ombre,
Il frissonne et se sent distinct de sa laideur.

Ton ennemi pervers, au cœur plein de couleuvres,
Offre aux instincts secrets de sinistres appâts,
Et dans l'homme, attentif, pour ses occultes œuvres,
Il dompte l'animal, mais ne l'affaiblit pas.
C'est toi, Reine du chaste et lumineux domaine,
Qui dois dans l'être humain user la brute humaine.
O France, achève l'homme, éperdu dans tes bras !

Quels travaux ! Pour t'aider on voudrait vivre encore !
On enchaîne à ton sort toute l'humanité;
L'avenir redoutable ouvre sa grande aurore ;
Oh ! comme ta beauté t'oblige à la beauté !
Notre impuissante ardeur gronde comme un orage ;
Ressemble-toi toujours ! Dépasse-toi ! Courage !
Monte ! Tu n'as qu'en haut toute ta liberté !

Tu peux nous oublier, tu nous seras fidèle,
Si ta grandeur suprême achève nos efforts.
Alors, quand l'ample azur enivre l'hirondelle,
Nous laisserons monter les moissons de nos corps ;
Pour qu'heureux, apaisés, sous ta blonde ramée,
Nous puissions reposer sans fièvre, o bien-aimée,
Sois aussi belle, enfin, que le rêve des morts !

ABEL BONNARD

DEUX VOYAGES OFFICIELS A CONSTANTINOPLE

Il m'a été donné, au cours des années 1896 et 1910, de prendre part, dans l'ombre d'un souverain étranger, à deux voyages officiels qu'il fit à Constantinople. Ces deux voyages, le premier sous le règne d'Abd-ul-Hamid, le second sous celui de Mehmed, n'eurent rien de la précipitation avec laquelle de semblables cérémonies s'expédient, d'ordinaire, en des capitales moins nonchalantes. Leur durée se prolongea même au delà des limites prévues. J'eus ainsi, tout ensemble, l'occasion de m'approcher de figures et de choses singulières, et le loisir de les étudier. Il m'a paru de quelque intérêt, aujourd'hui, d'évoquer au sujet des unes et des autres mes impressions de naguère.

Petits tableaux sans prétention que j'esquisse au hasard de ma mémoire et dont je laisse à la lumière actuelle la tâche finale de dégager le sens et la moralité...

I

... Faire dans la suite d'un souverain mon premier voyage à Stamboul !

J'éprouve quelque peine à me persuader que cette exclamation me concerne et correspond à une réalité. Je m'assure

que je suis dans un train spécial et qui roule. Je relis tout haut, sur la feuille du calendrier, cette date, 10 mars 1896, que je n'hésite pas, la rapportant d'abord, et sans aucune modestie, à mes annales personnelles, à trouver éminemment historique. Je m'efforce de distinguer, à travers les glaces du wagon, le déroulement d'un paysage enténébré auquel succéderont demain, dorées et roses, les magnificences attendues de Constantinople.

Finalement convaincu, mais fatigué, je m'endors d'un sommeil approprié aux circonstances et cousu de rêves poncifs.

... Dès le réveil, on nous prévient que les *mihmandars*, escorte militaire attachée par le Sultan à la personne de son hôte, sont montés au petit jour, à Andrinople. Ce nom de *mihmandars*, au goût préalable de *Mille et une Nuits*, s'applique, en l'espèce, à quatre désillusionnants officiers dont la turquerie de naissance et les manières ont été, comme leurs uniformes, depuis longtemps passés au bleu de Prusse. La teinture, cependant, n'en est point assez parfaite pour aller au delà du maquillage. Elle ne dupe que sur du raide, et craque au premier oubli.

Voici le général Ahmed-Ali, surnommé Sucre pacha, de qui les aiguillettes, le sabre relevant à l'allemande un pan de la tunique, jurent avec la bonhomie de l'œil et le laisser-aller des moustaches ; le major Timour bey, sorte de Kurde étique et silencieux ; le capitaine Méhémet-Ali, bellâtre blond, aux traits cruels et suaves ; le lieutenant Réfik bey, enfin, alliant en sa physionomie les caractéristiques d'un gardien du sérail et la congestion alcoolique d'un étudiant d'Heidelberg.

On nous présente.

Huit talons de bottes se rejoignent, en faisant sonner huit éperons, quatre torses bombent, quatre têtes s'inclinent autant que les cols abrupts peuvent le permettre... toute cette mise en scène pour se résumer en un *salam* inattendu, qui sauve la couleur, locale et dont la vertu pittoresque remet finalement chaque chose à sa place.

... Les fenêtres du wagon se teintent d'un brouillard bleu. C'est, à droite, la première apparition de la douce Marmara.

Elle forme une toile de fond aux maisons de bois multicolores qui commencent à border la ligne et à la foule qui, dès San-Stéfano, donne au train ralenti qu'elle contemple une apparence de cortège.

Cette foule orientale, bien que foule, n'est point vulgaire. Elle a de la tenue et de la mesure. De temps à autre, avec des airs d'avoir peine à la contenir, passe sur son front un gendarme à figure féroce, grimpant un petit cheval au galop exaspéré. Zèle inutile. Sous les fez écarlates qui la font ressembler à une plantation de pivoines, la foule turque sait garder ses distances. Pour honorer ce train qui arrive, elle ne s'avise pas de gestes frénétiques. Elle applaudit discrètement et pousse un « Aaah ! » prolongé, dans lequel on nous avertit d'entendre l'indice de la plus vive satisfaction intérieure. Il se mêle au bruit des roues et nous entoure d'une solennité que n'auraient pas les cris.

C'est à la musique de cet « Aaah » et au rythme de ces applaudissements que nous approchons de la grande ville encore dissimulée, mais dont on sent la présence de plus en plus voisine.

Les maisons multicolores se serrent davantage les unes contre les autres. Les voici dominées par les ruines énormes et blanches de la muraille byzantine, aux échancrures ourlées de lierre et bouchées, dirait-on, avec de l'azur.

Le train contourne la pointe du Sérail, s'engage dans un boyau sombre, frôle les laideurs métalliques d'un commencement de gare.

Soudain, il s'arrête en pleine lumière. Des tapis se déploient, des uniformes rutilent, une fanfare cuivrée fait éclater un hymne.

Et tout cela, pour quoi nous sommes venus, paraît de suite mesquin et minuscule, écrasé par un autre déploiement, scintillement et éclatement formidables : le décor dépasse ici toute pièce et l'annihile, car c'est celui de la Corne d'Or, aperçue tout entière, d'un seul coup, dans le soleil.

... Je m'essaye vainement à remettre un peu d'ordre parmi mes premières impressions qui se bousculent. La rapidité du déplacement moderne, creusant un espace de cent lieues

entre aujourd'hui et la veille, déconcerte l'esprit et le trouve en retard sur le corps arrivé trop vite. Assailli en sursaut par une cohue de formes, de couleurs violentes et neuves, celles-ci n'affectent pour ainsi dire que les yeux, sans que la mémoire en garde autre chose qu'un éblouissement de passage. Que conservera la mienne de ce trajet triomphal à travers les paysages brusques et les miroitements successifs de Constantinople? Je me suis senti dès l'abord, vis-à-vis d'eux, le regard mal éveillé d'un enfant qui ne fait point de différence, parce que l'un et l'autre brillent, entre le hochet qu'il tient et le vaste monde qui l'entoure. Je me remémore pêle-mêle le chatoiement des broderies du cocher et celui, là-haut, d'un minaret à pointe verte ; les saccades de la voiture de gala sur des pavés impossibles, les battements de mains partis de la rue, des fenêtres et des toits, le turban d'un *hodja*, la façade de la Suleïmanié, le pont de Galata, vétuste et magnifique, des mâts en forêt, la côte d'Asie en fusion et le déguenillement, perché sur une borne, d'un tzigane aux joues de pain d'épice ; des quais à n'en plus finir, des terrains vagues, des chevauchements subits de bâtisses, des voisinages nullement gênés de cafés ignobles et d'exquis cimetières, des monceaux polychromes de fruits, d'ordures et de marbres ; des parfums en caresse, des pestes en gifle, de la beauté en rafales, de la crasse en nappes ; de la boue, des décombres, des lèpres, de l'or, du ciel et des jardins. Puis le déroulement calmé d'un chemin de verdure, le long de l'eau, entre des bicoques charmantes qui descendent y tremper leurs escaliers, ou escaladent, de l'autre côté, des miniatures de collines. Voyage kaléidoscopique d'une heure à travers des facettes, qui aboutit enfin, après un dernier papillotement, à ce palais et à ce nom, doux à l'imagination et aux lèvres comme celui d'une odalisque : Kourou-Tchesmé, — sur le Bosphore...

... Arriver dans un palais, et qui s'appelle Kourou-Tchesmé, est une chose admirable. Y habiter en est une autre, qui, à plusieurs égards, l'est moins.

J'y prends contact avec un Orient dont la pureté m'inspire des doutes et le pittoresque, une déception. Ce pitto-

resque existe, pourtant. Seulement ce n'est pas celui qu'imbu de clichés préalables je me suis complu à modeler d'après eux.

Je suis nanti d'une chambre dont les proportions solennelles, l'acoustique indiscrète et les dorures prêtent au fatal abandon de certains gestes une valeur théâtrale et inopportune. D'immenses fenêtres à guillotine, des flambeaux d'argent aux innombrables bougies, en font une lanterne ; deux portes imposantes, aux battants surchargés de moulures, en font une pièce d'apparat.

Je m'étonne de rencontrer, perdus à travers cet espace et ces splendeurs, un lit de fer, une toilette pour rire, et le déshonneur d'un poêle en fonte avec son tuyau.

Une armoire à glace, classique mais d'équilibre suspect, un guéridon également boiteux, quelques chaises de paille complètent ce mobilier minable et inattendu, dont l'examen me réserve cependant d'autres surprises... Une peau de brocart habille le lit squelette. Sur le guéridon exigu et bancal, dont les aptitudes au rôle de bureau me semblent relatives, une boîte de fondants voisine avec une première coupe, pleine de cigarettes et une seconde, pleine de cigares. J'aperçois sur la toilette deux flacons d'essences d'Atkinson, des savons de prix et un long tube ciselé d'huile de rose. J'y découvre en même temps une cuvette fendue; le pot à eau est vide.

Dans l'instant que je m'en préoccupe, une maladresse fortuite me fait renverser un objet quelconque, qui roule sur le tapis. Ce bruit a pour effet immédiat de déclencher une des portes qui s'ouvre à deux battants. Un grand diable couvert de passementeries se précipite dans la chambre, ramasse l'objet, me le rend avec un *salam*. Les passementeries m'intimident, mais l'obséquiosité du *salam* m'encourage à désigner d'un geste le pot à eau. Le grand diable s'en empare et, cette fois, ne paraît plus devoir revenir.

Cinq minutes se passent. Il revient enfin avec l'ustensile, et l'air de porter la Sainte Ampoule.

La porte refermée, je perds cinq autres minutes à me former une opinion sur les constatations précédentes. Les bonbons, les parfums, la cuvette fendue, cette recherche du superflu et ce dédain de l'indispensable, ce valet du quinzième siècle,

tout ensemble aux aguets, cérémonieux et indolent, me déconcertent un peu.

J'allume une cigarette. Elle me rappelle que je suis en Turquie.

Je regarde, là-bas, le soir descendre sur la rive d'Asie et s'endormir le palais de Beylerbey, blanc, rose, et déjà mélancolique... comme un mirage...

... Kourou-Tchesmé sert habituellement, paraît-il, de résidence d'été à une princesse, sœur du Sultan. On nous explique que, pour faire honneur à son hôte, le palais a été remis à neuf et complètement aménagé sur la cassette particulière de « Sa Majesté ».

Les résultats de cette dépense honorifique m'inspirent à la fois de la considération, du regret et de l'horreur.

Nous parcourons, nous rendant au dîner, un labyrinthe de corridors et de salles interminable, sous la conduite d'un jeune officier ébloui. Pour lui faire plaisir je m'étudie à le paraître à mon tour, de toute ma politesse.

— « Tchok guzel! » très joli! — lui dis-je, — m'étant approvisionné d'avance de quelques mots turcs, du genre admiratif.

Il sourit flatté.

— N'est-ce pas ! — me répond-il en français.

Et il daigne m'apprendre, de crainte sans doute que je ne la distingue suffisamment, la provenance « exclusivement européenne, monsieur », d'une décoration mobilière dont les contours flambants neufs et les coloris inconciliables accrochent la vue comme avec des griffes. Tous les produits boursouflés ou mièvres d'industriels en styles de mauvais aloi semblent avoir été chargés sur des bateaux et débarqués ici, où, plus que nulle part, ils hurlent. De gigantesques paravents en glaces biseautées à six feuilles, zigzaguent, sans rime ni raison, le long d'un mur où il n'y a pas de portes. D'énormes sièges dorés font le tour d'un boudoir dont la sellette d'un petit pouf occupe étrangement le centre. D'autres pièces s'encombrent de pianos, chiffonniers, jardinières, vitrines sans bibelots, bibliothèques sans livres qui s'accrochent, pullulent, se répètent entre des tentures agressives, sous des lustres disproportionnés. C'est le règne du bois vrillé, de la

boule de verre et de la peluche ; une promenade à travers une exposition de fin de saison, à laquelle ne manquent vraiment que les étiquettes sur les meubles... « Tchok guzel ! »

L'arrivée subite dans une salle pleine de monde change le cours de mes réflexions. Je me vois assis, l'instant d'après, à une table d'une cinquantaine de couverts, entre deux personnages silencieux, en stambouline, et devant un menu aux lettres dorées dont m'inquiète, plus turc à présent que je ne le souhaiterais, l'énigmatique sommaire...

... Ce premier dîner — qui n'en finit pas — me fait l'effet d'une odyssée buccale à travers toutes les variétés de sucres, de graisses et d'épices. Sous les noms d'ailleurs charmants de « Dolmas, Beureks, Gueuzlémés, Kadaïf », se succèdent des mets onctueux, filants, sournoisement aromatiques, que mes deux voisins muets, les adoucissant, renforçant encore d'un surplus de crème aigre ou de poivre rouge, avalent d'un appétit extraordinaire.

Des chanteurs qu'on entrevoit dans une galerie attenante, hiératiquement assis et les mains figées sur les genoux, accompagnent cette agape de leurs mélopées rauques, et, — sans aucune utilité! — lascives. Le tam-tam acharné d'une manière de tambour ronfle derrière leurs arabesques, évoque le rythme d'invisibles danses du ventre. Tous ces gens, autour de moi, n'en paraissent nullement émoustillés. Ils mangent de l'air le plus naturel leurs étranges nourritures au son de cette musique sauvage, ahurissante à entendre dans ce mobilier bien sage, à côté des bruits d'une vaisselle qui vient de la rue Drouot et du zézaiement d'une valetaille moustachue, en fez et redingote, vous offrant tour à tour le « Çâteau-Yquem » et le « Çâteau-Laffitte » avec les grâces et l'accent pérotes.

Tout cela s'achève par des glaces en forme de croissant sur lesquelles je me rattrape, une nouvelle promenade entre des paravents biseautés et un séjour de deux heures au fond d'un fumoir où du café à répétition et des cigarettes aident à se tenir debout vis-à-vis de conversations sans intérêt, quoique délicates.

... J'ai été réveillé ce matin à la turque.

Le grand diable est entré dans ma chambre comme un

souffle et a frappé ses paumes l'une contre l'autre, d'abord très doucement, puis plus fort, jusqu'à ce que j'ouvrisse les yeux. Il m'a expliqué cette façon de faire en charabia des Échelles, le buste incliné et une main sur l'estomac, ce qu'il faut prendre ici pour un témoignage de respect.

A cela s'est borné le service de cet homme brodé, mais inutile, et qui m'agace. Malaisé à congédier, je le sens toujours là, embusqué derrière les portes sans serrures et prêt à se précipiter, obséquieux, au moindre bruit. Je ne me suis débarrassé de sa présence que pour voir apparaître presque aussitôt, en cortège, trois autres de ses confrères en passementeries et salamalecs. Ce trio de luxe portait dans des boîtes et des coupes, des cigares et des cigarettes, des fondants et des bougies. Il les a gravement substitués aux cigares, cigarettes, fondants et bougies à peine entamés ou diminués de la veille. Ensuite, il s'est retiré, me laissant en tête à tête avec la cuvette fendue, celle-là estimée, sans doute, irremplaçable.

... Les fenêtres me consolent des portes. Leurs larges montants de bois doré encadrent, suivant les heures, la tendre, éclatante ou mourante aquarelle du paysage des paysages. C'est par elles que je regarde la douceur du ciel épouser sans secousse les moindres formes de la terre et la palpitation verte de l'eau.

Quels hommes, quelles architectures sont dignes de meubler ce paysage? On devrait avoir peur d'y construire quoi que ce soit, de déranger les habitudes de cette lumière qui ne descend avec affection que sur les choses très vieilles : si vieilles que les angles où elle pourrait s'écorcher ont disparu depuis des siècles et que des couleurs il ne reste plus que des reflets.

Je me penche et j'hésite entre l'horizon qui n'est qu'une immobilité heureuse, le Bosphore un mouvement de soie liquide, la berge un prétexte à verdure. Réfugié dans le fond de ma chambre, le paysage m'y suit encore. Il prend l'aspect maritime, à cause des mâts qui passent, dont je n'aperçois désormais que la pointe. Et je continue à le deviner la nuit, à cause des parfums.

... Les échanges ordinaires de décorations viennent d'avoir lieu. Non sans les difficultés, erreurs et réclamations inhérentes à ce genre de politesses.

Un chassé-croisé de différents « Mérites », « Osmaniés », « Médjidiés » s'est établi entre personnages dont l'intransigeance à l'égard du degré de ferblanterie qui leur est dévolu s'affirme d'autant plus considérable qu'ils sont mieux pourvus de ferblanteries antérieures. Il y faut de notre part une étude très poussée des divisions et subdivisions d'une hiérarchie d'Effendis, de Beys et de Pachas dont l'obscure variété de rangs et la similitude de noms imposent des problèmes qui, mal résolus, rendent immédiatement un son de gaffe. Des conférences se tiennent, qui sont comme le pesage des personnalités. Et, sur des tables pareilles à des comptoirs, s'entassent pêle-mêle des écrins de toutes tailles, en monceaux indécents, propres à éblouir ou dégoûter à jamais, selon la qualité de leur intelligence, les dévots des « distinctions honorifiques ».

... Dîner de gala, hier soir, à Yldiz.

Le long cortège des voitures brillantes a repris à se dérouler entre les yeux d'une foule qui, là comme ailleurs, a pour le spectacle d'uniformes bardés de grands cordons, les instincts des phalènes vis-à-vis d'une lanterne. De se voir ainsi le point de mire de ces milliers de regards, contribue fatalement à vous donner une idée immodérée de votre importance. Ce sentiment flatteur comporte, en revanche, une forte dose d'empois. Il inspire aux gens des voitures, soit qu'ils parlent ou qu'ils se taisent, des attitudes exemptes de naturel. Mais les gens qui font la haie doivent, de leur côté, aimer cela. La candeur de leurs manifestations n'atteste point qu'ils aient le sens du comique, ce qui serait, au surplus, regrettable.

Méhémet-Ali, l'un des *mihmandars*, plastronne assis en face de moi, quoique d'un petit air excédé qu'il estime probablement de bon goût, en habitué revenu de ces cérémonies. Il respire de temps à autre un mouchoir parfumé, comme pour combattre les émanations populacières. Il dit : « Sa Majesssté » par-ci, « Sa Majesssté » par-là, à propos de rien, avec un accent prétentieux. Il vise à l'Européen, ayant

bu de l'eau de la Sprée et épousé une Allemande. Il n'atteint qu'au coiffeur.

Nous commençons à gravir la sacro-sainte colline. Les maisons se raréfient. La foule devient clairsemée, sans doute pour des raisons de police. Yldiz à ses abords crée le vide. La route — mauvaise — grimpe entre des gazons mi-urbains, mi-campagnards, pelés et souillés de détritus. La vue heureusement, s'élève en même temps que la route et embrasse d'un seul coup, dans le lointain, toute la magnificence déployée du soir sur Constantinople et sur l'eau. Nous contournons la mosquée Hamidié, papier mâché que l'indulgence du soleil couchant vernit de rose. Puis, soudain côtoyé, un mur de forteresse érige son rempart de nuit, au bout duquel la porte géante du Palais s'ouvre avec une bienveillance de gueule qui engloutit, l'un après l'autre, chaque attelage. Un second rempart, à l'intérieur, se corrige de verdure. Quelques menues habitations lui font suite, et voici la surprise de jardins insoupçonnés, que leur claustration rendrait irréels sans la médiocrité décourageante de l'asile impérial qu'ils enchâssent. Méhémet-Ali me guette.

— « Tchok guzel ! » — lui dis-je.

Et nous pénétrons sous les lambris bourgeois d'Yldiz-Kiosk — qui signifie pourtant le kiosque de l'Étoile — aux sons d'un orchestre qui éprouve le besoin singulier de jouer *le Barbier de Séville.*

Il faut me résigner, une fois encore, à constater un Orient officiel dont le prestige ne réside plus guère qu'en un vêtement de mots somptueux, accroché à du déjà vu.

L'étiquette abuse sur la qualité de la marchandise.

Ainsi que bien d'autres avant moi, je me sens un peu, vis-à vis de l'Orient, l'état d'esprit des simples vis-à-vis des puissants de la terre. Ils ne veulent pas qu'ils soient « faits comme tout le monde ». J'avoue ingénument que je garde une rancune obscure à ce gros homme d'Halil Rifaat, là-bas, de s'intituler grand-vizir plutôt que chancelier, à ces ministres, de se draper des noms pompeux d'Abdourrhaman, Hassan et Memdouh plutôt que de ceux de Durand, Duval ou Denis qui leur conviendraient mieux, dès lors qu'ils ne peuvent m'offrir que l'aspect de leurs uniformes copiés et de leurs

faces quelconques. Ils n'ont de positivement original qu'une servilité unanime, grâce à quoi la figure de celui qui en est l'objet acquiert, par là même, un relief qu'elle n'aurait peut-être pas sans ce contraste.

Je regarde — en surveillant la tenue de mes yeux — le maître d'Yldiz...

Les sultans de l'histoire ne craignirent point, par tradition, d'exposer leur majesté au contact de leurs peuples. Abd-ul-Hamid, ayant moins de majesté que de goût pour sa sécurité personnelle, a pensé grandir l'une et satisfaire l'autre en s'isolant de ses sujets, en se murant, inaccessible, au sommet d'une colline. Ne l'approchent, parmi ces derniers, qu'un fort petit nombre, et de l'espèce plate. La fortune de l'apercevoir, sans se vêtir en laquais, n'est donc point indifférente.

L'homme qui concentre en sa personne les appellations énormes de Sultan, Empereur des Ottomans, Commandeur des Croyants, Calife et d'autres encore, est assis à quelques mètres de moi. Je ne puis m'empêcher de mettre ma curiosité au-dessus de l'honneur de ce voisinage. Je m'efforce de m'expliquer ce que je sais d'Abd-ul-Hamid, en regardant sa physionomie jaune, son profil de perroquet triste, ses yeux morts. Il s'entretient avec son hôte. Indirectement, car sa dignité ne lui permet l'usage officiel que de la langue turque, bien qu'il en connaisse, assure-t-on, plusieurs autres. Munir pacha, grand-maître des cérémonies, drogman du Conseil impérial, penche sa tête sur le dos voûté de son auguste maître, recueille ses phrases qu'il interprète ensuite avec onction, comme si elles lui embaumaient la bouche. Il recueille et transmet de même les réponses. Abd-ul-Hamid les comprend visiblement sans cet office. Toutefois, le temps employé à les traduire augmente pour lui le loisir de la réflexion. Il sourit, d'aventure, mais d'un sourire étrangement retourné, qui s'adresse plutôt à lui-même. Il mange du pilaf à petits coups de bec méfiants. Ses gestes sont rares et inachevés. Il émane de lui comme du froid. Je renonce à lui découvrir une attitude véritablement souveraine. Il a l'air d'un changeur neurasthénique. Je n'oublie pas, cependant, qu'appliquées aux Orientaux, nos méthodes psychologiques demeurent assez vaines. Nous arrivons vite, avec eux, devant une porte dont

nous ne posséderons jamais la clef, et au delà de laquelle tout n'est qu'hypothèse.

Ceux qui, néanmoins, se vantent de connaître Abd-ul-Hamid, lui prêtent un vaste cerveau et de magistrales capacités politiques. Il se peut qu'ils aient raison. Il se peut aussi que ces capacités soient singulièrement rehaussées par l'universelle incapacité d'action qui se révèle à son égard, hormis de la part de l'Allemagne, tout comme sa majesté fictive l'est grâce à son entourage immédiat de peurs et de platitudes.

Abd-ul-Hamid, porté au trône sur la foi de ses promesses libérales, a fait, depuis longtemps, machine arrière. Il s'est avéré hostile à tout progrès et volontairement rétrograde. Il n'apparaît point que ce fut chez lui l'effet d'un raisonnement délicat sur les moyens susceptibles de mieux assurer le bonheur de ses peuples ; tout au plus le résultat d'un calcul égoïste où n'entra en jeu que son unique convoitise d'un pouvoir absolu. Son administration seule est avancée, mais dans le sens de la pourriture. C'est du haut de ce piédestal putréfié, qui ne fait point honneur à son odorat, qu'il règne sur des rognures d'empire : ombrageux de son autorité, et ouvrant, par besoin d'argent, la porte à toutes les compétitions étrangères ; cherchant ensuite à pallier, neutraliser ces intrusions en les dressant les unes contre les autres ; mettant une virtuosité sinistre à équilibrer le présent et une obstination bornée à s'aveugler sur l'avenir ; mélange trouble de suspicion, de crédulité, de superstitions puériles ; de connaissance des hommes et de méconnaissance de l'humanité ; d'intelligence incontestable, prise en elle-même, douteuse eu égard aux buts précaires qu'elle vise ; mentalité qui, finalement, nous échappe.

Ce potentat qui s'interprète sans rire « l'ombre de Dieu sur la terre », étend en effet sur son fief les ailes d'un pouvoir de nuit. Il redoute ce qui éclaire ou rapproche et déteste toutes manifestations de l'électricité. Il exige d'une police aussi tatillonne que bête une défiance poussée jusqu'aux confins de l'absurde. Un journal, pour être toléré, doit puer l'encens. Des livres inoffensifs, guides Joanne entre autres, sont saisis à la frontière par des sbires que leur qualité d'illettrés rend

particulièrement aptes à cette censure. Les pièces de théâtre, au cours de tournées étrangères, subissent en des officines soupçonneuses des remaniements dont le récit ne s'invente pas. « Le Grand-Turc en a davantage » devient « Mon grand-père en a davantage », dans la chanson de Mimi Pinson. Reichemberg, qui l'a raconté, s'en accommodait en riant. Mais le Sultan n'a point le sens du ridicule. Il va jusqu'à l'extrême de toutes ses méthodes, qui sont discutables. Et le vaisseau vermoulu de l'empire de Mahmoud, sous la direction de cet inquiétant pilote, vogue ainsi, vaille que vaille, vers des destinées vraiment incompréhensibles.

Le grand salon où a lieu le « cercle », offre un spectacle de politesses avec des idées de derrière la tête. Il embaume le café, servi par une domesticité muette, mais non sourde, à en juger aux silences qui s'établissent à ses entours. Les ambassadeurs, dont quelques-uns, fatigués, ne gagnent point à être aperçus de près, promènent à travers la fumée des cigarettes leur prestige de dieux considérables. Ce sont, appuyé sur sa canne, monocle spirituel incrusté sous un auvent de poils, Paul Cambon, que le hasard rapproche de Saurma-Jeltsch, l'ambassadeur d'Allemagne, au physique de bureaucrate dangereux et sournois ; Sir Philipp Currie, d'une maigreur avenante et cordiale ; le baron Calice, fossile guetté par l'attaque et suçotant sa lèvre inférieure ; M. de Nélidow, barré de dorures transversales au-dessous d'une tête intelligente et ferme, le commandeur Pansa, ambassadeur d'Italie : tous collègues de surface, aux responsabilités divergentes, recouvertes d'une fragile pellicule de courtoisie, et qui, à leur besogne turque, ajoutent celle, internationale, de se surveiller les uns les autres. Il est entendu qu'ils représentent « les Puissances ». Dans aucun pays du monde, nul mot n'est plus doré sur tranches, n'a de valeur plus sonore. Plus creuse aussi, bien souvent. La diplomatie y tire de bons billets sur son crédit. Ils s'y résolvent aisément en assignats. Cependant les déceptions n'y grincent pas trop, ointes qu'elles sont d'un perpétuel espoir de revanche. C'est la persévérante course au lendemain, toujours fuyant, à laquelle personne ne renoncerait, l'œil sur le voisin et par peur de manquer le possible. Supérieure école, en définitive, et qui coûte seulement un peu cher.

Une heure encore de figuration, et nous quittons l'étonnante demeure. Voici là-bas l'ombre de Constantinople que le clair de lune découpe sur l'eau. Sur cette eau, les stationnaires, qui forment une escadre. La nuit, ils ont tous les mêmes feux. Mais le jour se charge de montrer qu'ils ont des pavillons de couleurs fort différentes.

... Le manège automatique des trois remplaceurs de cigares et cigarettes, fondants et bougies continue chaque matin avec ponctualité. N'étaient les broderies de ces personnages et mon ignorance de la langue dont ils se servent, s'il leur arrive d'ouvrir la bouche, je les prierais de ne point se déranger. Je constate, au surplus, qu'ils remplissent leur office chez tout le monde et qu'ils pourvoient obstinément de cigarettes mon voisin qui ne fume pas.

... Aujourd'hui vendredi, *Sélamlik*.

Juchés comme dans une loge sur une terrasse officielle et fleurie, surplombant la côte qui descend des portes d'Yldiz a la mosquée Hamidié, nous attendons, inondés de soleil, l'heure de la prière hypocrite. Des chambellans dont le fez puérilise la face bouffie ou écrase le masque osseux, aux oreilles décollées en anses, circulent, laudatifs, donnant des explications préalables. Ils sentent à quinze pas la claque de ce théâtre en plein air, et me dégoûtent. Les palabres de ces réclamiers me gâteraient un décor dans lequel ils ne sont pour rien, et que je n'ai nul besoin d'eux pour voir. Ce décor, toile de fond démesurée où s'étagent une cité, des verdures, de la mer et des îles, rayonne d'une beauté exclusive. Abd-ul-Hamid l'a choisi pour comparse. Je crains qu'en ce faisant, le sens des proportions ne lui ait manqué et que, comme l'autre jour, le cadre ne rapetisse la pièce, quelle qu'elle puisse être.

En voici justement devant nous, au premier plan, la préface militaire. Deux haies de cavaliers aux fanions écarlates, de fantassins de bois articulé s'alignent du haut en bas de la côte. Le dessus du panier des casernes, ainsi qu'il sied pour une représentation. Et aussi le dessus du panier des races, comme il convient à une parade de loyalisme. Un dosage judicieux de la garde albanaise, de lazes de la marine, de zouaves

syriens, de Tcherkesses, Zeibeks, Kurdes, Yourouks, compose un ensemble rutilant, bien équipé et bien nourri, dont la santé est une garantie de dévouement, de protection éventuelle contre une ombre, également dosée, de foule. Telle quelle, cette mise en scène, en admettant même qu'elle ne fasse pas illusion, ne manque point de coloris et de panache. Elle constitue un avant-propos pittoresque qui flatte les yeux, provoque les compliments d'usage, accueillis comme miel par les chambellans adipeux ou maigres.

Et le rideau, je veux dire la porte d'Yldiz, s'écarte. Chacun se tait.

Une procession de dignitaires surgit, variée, pénétrée de cette importance que s'attribuent les légumes autour d'un plat de choix. Le dos des chambellans, sur la terrasse, prend à l'avance la forme courbe. Les dignitaires se rapprochent, se précisent, passent devant nous, de plus en plus dorés et décorés à mesure qu'ils se succèdent. Cette richesse va ici jusqu'à l'outrance. On compte le nombre des galons sur les premiers uniformes. On y renonce aux derniers, qui n'offrent plus de place vide. Les figures en perdent leur caractère, submergées par cette marée jaune que les corps dandinent.

Mais ce n'est point à ce faste vestimentaire que s'adresse le cri soudain jailli des troupes et qui se mêle au fracas des musiques éclatées.

— « Padichahim tchok yacha ! » Longues années au Padichah !

L'homme attendu s'avance, tapi, pour renforcer la valeur du souhait, au fond d'une victoria dont la capote baissée dissimule des plaques de blindage. Deux admirables chevaux blancs la traînent, tenus en bride par deux nègres géants, d'ébène, d'or et de pourpre. Leurs manches pointues, qui recouvrent des muscles du Fezzan, s'abaissent, se relèvent aux mouvements des bêtes. Et cette voiture est elle-même entourée d'un suprême et farouche resplendissement de gardes, ainsi qu'une châsse en péril. Elle roule avec lenteur, ne décelant au regard qu'un furtif visage de cire, des mains pâles sur un vêtement sombre. Elle passe, immédiatement suivie des coupés vernis et calfeutrés des princesses impériales.

Elle est passée.

— « Padichahim tchok yacha ! »

Le cri cesse, les musiques s'arrêtent comme tranchées au couteau. Du tonnerre de tout à l'heure, il ne reste que la voix sans sexe du muezzin, perché au haut de sa tour, et, dévidé dans le bleu, le fil sonore d'une prière...

Entr'acte. Les chambellans offrent des cigarettes.

Je considère la mosquée de carton-pâte où Abd-ul-Hamid a disparu, et si bien faite pour sa dévotion frelatée. Annexe d'Yldiz, je me représente à son image l'envers des murs de cet oratoire de la Peur. Beauté totale ou pauvreté absolue, il ne doit rien avoir de l'une ou l'autre de ces deux seules conditions idéales. Je me le figure à la fois laid et somptueux, d'une somptuosité incandescente que des années ne pourraient éteindre. Les invocations, si invocations il y a, ne franchissent point cette boîte sans écho. Elle est confectionnée à la mesure du triste commandeur des croyants qui en a le monopole, et de sa ferveur étriquée. Une voix peut chanter là-haut, sur son minaret de stéarine. Ceux de la Suleïmanié, de Bayazid et d'Eyoub montent plus haut vers le ciel d'Allah. Ils plongent leurs racines dans le vieux sol musulman auquel celui-ci ne tient qu'en surface. Ils écrasent ce tard-venu de leur poids d'histoire, et sa singerie, de leur vérité. Abd-ul-Hamid comprend-il ce métrage qu'à ses dépens ils suggèrent ? Et son règne de plâtre lui donne-t-il l'hallucination du granit? La Hamidié porte son nom et sa marque. On ne fait pas mieux comme symbole.

Le voici qui revient. La pieuse halte fut courte. Un remue-ménage colorié se produit, d'où repart la voiture impériale, tandis que reprennent acclamations et musiques. Abd-ul-Hamid, cette fois, conduit lui-même. Délivrées des nègres du Fezzan, les deux bêtes arrivent au bas de la côte, d'une allure plus vive que l'entourage copie à grand'peine. Là, comme prises de l'inquiétude qui enfièvre leur auguste cocher, elles bondissent. Chevaux, Sultan, tout repasse en fuite, ceux-là vers l'écurie, celui-ci vers le refuge. Ce dernier épisode, traditionnel paraît-il, mais dont le protocole suspect s'adapte trop clairement à une frousse définitive, termine, sans majesté, la cérémonie. Le troupeau servile des chamarrés en parachève le comique. Il s'évertue, s'essouffle à suivre la voiture. Dans

des brinqueballements de décorations, des impétuosités de ventres, des tangages de postérieurs, des gigotements et des asthmes, la cohue des échassiers et des obèses officiels court derrière les roues, fait craquer ses uniformes, grimpe jusqu'à la mort. Si l'on réfléchit que ce train est mené par le conseil des ministres, par des généraux, des amiraux, tout le gratin des pachas, si l'on observe, sur la terrasse, la courbe imperturbable du dos des chambellans, ce spectacle, cependant, outrepasse la drôlerie. Il devient tragique à force de bassesse. Et l'on ne sait vraiment, de ces deux choses, laquelle confond davantage : de la tyrannie de ce maître ou du dressage de sa domesticité.

Solennité dont la bonhomie, le manque d'apparat faisaient naguère la grandeur. Jour de contact, voulu par Mahomet, entre le souverain et son peuple, chevauchées familières d'Osman et de Mahmoud à travers les rues de Stamboul, entretiens du Calife avec les humbles qui avaient le droit de se plaindre à lui-même de son administration, qu'est devenu tout cela? Abd-ul-Hamid, malgré le désir qu'il en eût, n'a point osé s'affranchir brutalement de la tradition. Il a fait pire en la profanant, en l'instituant la complice de sa fausse puissance, en en parodiant dans son rôle d'automédon et la modestie trompeuse de sa mise, l'antique simplicité. Comédie de surface, destinée, en somme, à agir sur l'esprit du spectateur étranger, et dont il faut être intéressé ou béatement bénévole pour accepter l'illusion. Mais, cela une fois admis, cérémonie curieuse en tant que mascarade, jouée, en clinquant et musique, sur fond d'or et plancher pourri...

... Nous faisons, comme en rêve, les fatales tournées d'excursionnistes, par Stamboul. Nous voyons, ou sommes censés avoir vu, tout ce qu'il est possible de voir, selon la formule des catalogues, et sous la conduite des éternels *mihmandars*.

La même mouche à vapeur, bijou à cheminée de cuivre, nous transporte à travers la Corne d'Or, jusqu'à l'autre rive. Nous croisons des caïques, qui probablement nous envient, mais dont je jalouse la lenteur balancée. Débarqués, une théorie de voitures stationne, au fond desquelles on s'engouffre entre les regards de porteurs de fez qui applaudissent,

mais ne livrent pas leur âme. Et en route sur les pavés cruels, dans un vacarme de cortège qui s'annonce de loin, bat le rappel des têtes aux moucharabis, viole le silence des ruelles mystérieuses et douces qu'on aimerait parcourir chaussé de feutre.

De temps en temps, la première voiture fait halte, bloquant la longue file des autres. Puis elle repart et la file avec elle, celle-ci dans l'ignorance du détail d'architecture ou de paysage qui a provoqué cet arrêt, ou, si elle le sait d'aventure, impuissante à s'arrêter pour en jouir à son tour. Circulation mécanique, qui sent le service commandé, discipline la curiosité et ne la satisfait que par bribes. Combien de *turbés*, de fontaines délicates, de petites places que des maisons penchées recouvrent d'ombre, passent ainsi devant les yeux, à la grosse, sans qu'on en puisse cueillir le charme ! Promenades tissées d'un déroulement d'impressions fugitives, d'une succession de menus regrets qui font soupirer après le mot turc *yavach*, lentement, et déplorer de le voir oublié dans la seule circonstance où il serait précisément de mise.

Les buts de ces défilés ne permettent eux-mêmes qu'un examen à peine moins superficiel que celui de la rue. La hâte des jambes y remplace celle des chevaux. Les points d'admiration y sont marqués par de semblables arrêts de la tête de colonne, autour de laquelle s'agite Sucre pacha en pensant à sa montre. Il faut suivre coûte que coûte, se résigner à empiffrer vaille que vaille, congestionné et vorace, ce qui exigerait, hélas, de respectueuses dégustations. Feuilleter avec de vagues airs de profanateurs, aujourd'hui, l'immense in-folio d'or et de pierre de Sainte-Sophie ; demain, le précieux livre d'heures de la Karieh, aux enluminures de mosaïques ; après-demain, le tome imposant et ravagé du palais des Blaquernes. Aller, sans transition, de l'épopée byzantine à l'adaptation musulmane, de l'hippodrome de Justinien au Séraskiérat, en passant par les pigeons d'Eyoub et le dépôt d'armes qu'abrite à présent la coupole rose de Sainte-Irène. Avoir des éblouissements express devant le Trésor du Vieux-Sérail, le trône persan cloué de perles, la monstrueuse émeraude qui balance au bout d'un fil sa perfection dédaigneuse de monture, les turbans féeriquement gemmés des califes, les poignards qui

ne sont qu'un rubis, les vases qui ne sont qu'une escarboucle, les salles où n'existe d'autre lumière qu'une lueur, mais qui s'évade, en veilleuse, de millions assoupis... Millions gardés par de douteux compères, gras bien que mal payés, et dont la haie de salamalecs en redingote doit être notée pour un ultérieur et copieux bakchich... Courir enfin, dans le musée impérial, à travers les glanes méritoires d'Hamdi bey, en ne devant qu'à un instant de fatigue générale le loisir d'étudier le tombeau de granit jaune et violet d'Alexandre, et d'aimer la vieille petite chambre turque, d'un style malheureusement oublié, si jolie avec ses tapis éteints, sa lampe de jade, ses caprices de bois et de nacre, et, aux murs, ses revêtements alternés de faïences bleues et noires.

... Je sors, cet après-midi de liberté, en compagnie de Réfik et de Méhémet-Ali. Ce dernier nous emmène chez lui, prendre, dit-il, une tasse de thé. Il appuie sur ces mots, pensant m'impressionner de son savoir-vivre.

Nous mettons pied à terre devant une de ces maisons basses du vieux Stamboul, dont les décrépitudes d'aïeules s'étayent les unes les autres, mais qui n'ont besoin, pour demeurer charmantes, que d'un peu de silence et de laurier-rose. Les grillages de leurs fenêtres ont l'air d'un filigrane de bois, derrière lequel il y a de la malice, et leurs portes, tout étroites, de défendre du mystère. Celle-ci, que j'eusse aimée entrebâillée, s'ouvre d'un coup comme la première venue, sans y mettre de façons ni même de grincements, sur le plus vestibule des vestibules où se soit jamais accroché un pardessus ou prélassé un parapluie.

éhémet-Ali nous précède dans un salon qui me glace de suite des pieds à la tête, et, avançant deux chaises effrayantes, nous invite à nous asseoir. Je regarde autour de moi, plein de rancune, tandis qu'il parle.

Suis-je vraiment à Stamboul, derrière les moucharabis d'une maison turque, à quatre mille kilomètres de la place Clichy? Je fais effort pour m'en persuader. Kourou-Tchesmé devrait pourtant m'avoir accoutumé à ces désillusions. Mais de trouver ici une lampe-colonne, un piano couvert de photographies, des bronzes et des carpettes, me navre à l'égal d'un stupre.

Pour comble, voici la maîtresse de ce lieu, qui entre avec le sourire. Elle représente un échantillon de Gretchen empâtée par l'abus des sucreries et la contagieuse apathie orientale. Elle est vêtue d'une robe démodée et fastueuse, au corsage plaqué de bijoux, et dont le bas de la jupe baigne des pieds épais chaussés de babouches. Cette personne, qui réalise un type amphibie, mi-européen, mi-levantin, mi-musulman, produit un effet étrange. Elle manque d'ailleurs de conversation, et se borne à servir le thé, à se bourrer de *halva* et de *loukoums* et à affirmer, par sa présence, les goûts catégoriques de son époux.

Lui, suit mon regard et prend, sans doute, pour de l'admiration, mon ahurissement. Il semble sur le point de s'écrier : « Vous ne vous attendiez pas à cela ! » et se rengorge. J'ai envie de m'en aller, de fuir cet intérieur qui vient, une fois de plus, de saboter mon attente. Réfik bey me sauve, si l'on peut dire, en proposant de terminer la journée chez Yanni, à Péra. Nous laissons madame Méhémet-Ali au milieu de ses carpettes, et partons.

« Yanni » est une brasserie à l'allemande. Son apparence, du moins, ne trompe pas. Elle a des vitraux, des solives enfumées, des chopes pour soiffards germaniques. Méhémet-Ali, le bellâtre, et Réfik y mettent soudain à l'aise une seconde nature. Ils sont chez eux, commandent de la bière, trinquent sans vains préjugés. Quoi encore? Une choucroute n'est point pour effrayer, à n'importe quelle heure, l'estomac de ces officiers du Prophète. Ils la réclament, en redemandent, et cette victuaille septentrionale, de l'air dont ils l'accueillent, de le dévotion avec laquelle ils la mangent, se hausse, ici, au grade d'un emblème.

... Le porteur matinal de cigares et cigarettes a cessé de se joindre à ses deux collègues en fondants et bougies. Cédant à la tentation, ce dont je ne m'honore point, de me constituer un fond d'approvisionnement grâce à la générosité renouvelée de « Sa Majesté », j'avais vidé dans ma malle, avant-hier, le contenu blond et doré de la boîte quotidienne. Hier, en la trouvant vide, le porteur a paru surpris, puis désappointé. Or ce matin il n'est pas revenu, ayant fait, je suppose, ce

raisonnement paradoxal en apparence, que si je me mettais à fumer toutes les cigarettes, il devenait évidemment inutile et sans intérêt de m'en apporter d'autres...

... J'ai pu disposer de quelques instants pour une visite au bazar, à Stamboul. On m'avait recommandé de m'y rendre de bonne heure et d'assister à l'ouverture des *souks*. Au moment où j'arrivais, un groupe de marchands formant un cercle, marmonnait quelque chose en levant les bras et exécutant, avec ensemble, force courbettes.

— Ils sont en train de faire leur prière, — a expliqué mon guide.

— Et que disent-ils?

— Voici. Ils demandent à Allah de bénir leur commerce, de leur procurer, au cours de la journée qui va suivre, de fructueux bénéfices qui les comblent de joie, sans leurrer leurs clients. Et ils ajoutent : « Amin ! » ce qui signifie : Amen !

— Admirable ! — ai-je répondu en me sentant plein de considération pour ces probes négociants.

Et j'ai songé, à part moi, que je ne voyais pas du tout cette petite cérémonie se passant rue de la Paix. Elle ne m'a pas empêché, il est vrai, une fois quitté ce forum des couleurs, des cris et de la poussière, de concevoir des doutes sur l'authenticité du tapis qu'un de ces pieux trafiquants m'a juré être du pur *Meshed*, et sur la légitimité du prix qu'il m'en a soutiré.

... La réputation d'honnêteté du « bon Turc », m'a dit quelqu'un d'informé, n'est point absolument une légende. Elle repose sur le fait qu'il n'a qu'une parole. Il ne contestera jamais avoir reçu de vous une somme d'argent, bien que n'ayant donné, en retour, aucune signature. Sa poignée de main suffit. Mais ceci n'est qu'un trompe-l'œil à l'abri duquel son ingéniosité se rattrape.

Achetez, pour en faire l'expérience, un de ces magnifiques poulets qui arrivent, tout plumés, de la campagne. Soyez en extase devant ses contours bombés de graisse et payez-le en conséquence. Vous serez édifié, par la suite, sur le compte de cette graisse illusoire. Votre volaille fut simplement gon-

flée ou, si vous préférez, soufflée, à l'aide d'une pompe. Vous n'aurez acheté que du vent. Il en va ainsi pour les poulets et pour le reste. Cela s'appelle en français indélicatesse, en turc habileté, *oustalik*. A vous de conclure.

Ces réflexions n'ont guère contribué à me rassurer au sujet de mon tapis.

... A propos de tapis, voici l'excursion obligatoire et en troupe, à la manufacture impériale d'Héréké.

La mouche fuit sur la Corne d'Or. Je revois à droite Sainte-Sophie, le dôme rosé de Sainte-Irène. Tout là-bas, Haïdar-Pacha et sa gare. Plus près, l'immense caserne Sélimié, puis à gauche, Scutari, Couscoundjouk d'où la vache Io se jeta à la mer pour venir aborder à la pointe du Sérail.

Nous allons vers Haïdar-Pacha.

Sa bâtisse utilitaire n'a, elle, rien de mythologique. Plus insolente et plus laide à mesure que nous approchons, elle finit par mettre un écran de brique entre nos yeux et l'horizon de nobles collines. Grâce à elle, le premier pas sur le sol magnétique et sacré de l'Asie se bute au mur d'une gare. Le premier cri vient d'une locomotive, et d'elle le premier parfum. Est-ce donc là le progrès, cette démolition perpétuelle du recueillement et des tabernacles du rêve ! Ne saura-t-on jamais faire voisiner avec une brusquerie moins choquante l'acier et les derniers jardins de la terre? Ce train qui nous emporte, vise Bagdad de son souffle. Bagdad tête de ligne, comme Jérusalem terminus. L'horaire à côté de l'Évangile, la plaque tournante auprès de Shéhérazade. Et l'ingénieur se frottera les mains, ayant triomphé des montagnes émouvantes qui, pour lui, ne sont que des cotes...

Un couloir resserré entre d'archaïques bicoques dérangées dans leur sommeil et qui semblent s'écarter de mauvaise grâce; quelques visages penchés, où l'hostilité mijote sous l'indifférence ; un roulis plus rapide, l'élancement à travers la campagne. Le golfe d'Ismid se recourbe, pareil à une grande coquille bleue. Des vagues mortes arrivent jusqu'au seuil de la voie que protège une barrière de verdure. Un air d'une douceur tiède et fruitée pénètre, laissant sur la langue un goût de vanille. Les étendues pelées de la côte d'Europe ont cédé

la place aux mille couleurs des cultures, à la féerie des arbres qui ne sont en ce moment que des bouquets. Le bienfait d'une glèbe généreuse persiste ici le long des âges, par une sorte de vitesse acquise et en dépit, semble-t-il, du moindre effort des hommes. C'est le miracle de l'Anatolie, grenier antique des moissons, atelier à ciel ouvert où la nature sculpta, velouta les premières formes des fruits. Elle y continue tendrement, avec une prédilection entêtée, le geste du paradis terrestre. Nous franchissons un pont romain dont les pierres s'étonnent mais résistent, assemblées pour l'éternité. Les routes demeurent les mêmes, qui s'en vont vers l'Abondance. Erenkeuy, Bostandjik, Maltépé. De petites gares, moins rébarbatives, celles-là, se succèdent. Elles sont blanches et fleuries. L'on y entrevoit des aiguilles qu'excuse une torsade d'églantines. Pendik est dépassée. Nous ne nous arrêtons qu'à Héréké, où il faut descendre.

Quelques soldats, auxquels cet honneur eût dû être épargné, font une haie d'uniformes sales. Ils ont des aspects de famine, des bottes de fortune et présentent, au commandement, des fusils qui sont rouillés. On a envie de leur glisser, en sourdine, une piastre. Je songe aux troupes grasses et bien payées des Sélamliks, à la représentation du vendredi. Celles-ci, vraisemblablement, se résignent à se nourrir du seul mot *Inchallah*. L'on s'en aperçoit et aussi que la vaste comédie a des trous.

Des guimbardes galopantes et poudreuses nous amènent à pied d'œuvre. Héréké se compose de bâtiments réguliers, de salles numérotées, éclairées de verrières crues. Un peuple d'Arméniennes, de l'enfant à la femme, y grouille autour de longues tables, de métiers compliqués, d'entassements de soie et de laines. Un bruit taquin et fourmilier y règne, en même temps qu'une odeur de renfermé, de mercerie et de jupon chaud. Une Compétence du lieu, qu'aguiche l'appât d'une décoration, pilote notre cortège officiel, se multiplie, la bouche pleine de démonstrations et de statistiques. Nous suivons de salle en salle, vingt visages se penchant tour à tour, tantôt sur une trame, tantôt sur la pièce qu'étale une ouvrière à l'air déconcerté ou abruti. La scène de la femme qui présente une pétition se reproduit plusieurs fois, comme de juste. A chaque

coup, la Compétence se précipite, avec un œil personnellement lésé. A chaque coup, l'auguste visiteur interpose le même signe de bienveillance. Un *mihmandar* prend le papier, et, protecteur, congédie la femme qui regagne sa place parmi des compagnes envieuses et émerveillées de son toupet. Nous avons la tête bourrée de sparteries, de dessins, de chaînes, de points, de franges. Une collation est la bienvenue, achetée par deux heures de cette atmosphère. La Compétence a préparé en outre, pour chacun de nous, un petit souvenir. Je suis gratifié, quant à moi, d'un mouchoir de soie verte.

Finalement, nous partons, tandis que des centaines de nez se busquent aux fenêtres et que, m'accotant avec un « ouf » ! aux coussins de la voiture, je rumine désormais cette visite à Héréké, institut prétentieux qui dans ce pays des couleurs n'a pas su en garder une, et dans ce pays des tapis, à deux pas de Smyrne, d'Ouchak et de Brousse, n'a point su, en somme, créer un tapis.

... L'ambassade de France est un accueillant asile au sortir des coudoiements de la rue de Péra, mais avec une entrée bien désagréable. Un chemin en pente sévère vous y dépose, ayant risqué maintes fois la chute. Et vous êtes étonné, à l'issue de ce boyau sans gloire, de rencontrer une demeure seigneuriale et la perspective du Bosphore.

Peut-être, après tout, l'a-t-on voulu ainsi, et que cette maison importante entre les autres fût grandiose sans cesser d'être familière. Construite sous le règne du roi Louis-Philippe, arborant à ses façades l'effigie du coq gaulois, elle porte dans ses murs l'histoire d'une influence que nous fûmes longtemps les seuls à exercer ici. Prestige sentimental sur le renom duquel, aussi, nous avons trop longtemps pris l'habitude de vivre.

Nos représentants connaissent le péril et le signalent. Ils savent que nous ne sommes plus seuls à regarder du côté de l'Orient et que des pèlerins nouveaux s'y installent, qui n'ont point notre désintéressement. Le palais de briques de l'ambassade d'Allemagne, dressé à l'écart, celui-là, érige en haut de Péra sa masse neuve et dominatrice, digne pendant de la gare germanique de la côte d'Asie. Tous les deux semblent une

énorme paire de pieds teutons pesamment posés sur les deux rives. Naguère, cinquante Allemands, au plus, débarquaient par mois à Constantinople. Il en arrive aujourd'hui cinq cents. Demain, ils seront mille. Insinuants, en attendant d'être insolents, leur activité sape la nôtre. L'armée, par leurs instructeurs, nous échappe. Leurs commis voyageurs profitent de nos fautes, de notre apathie, de la routine de nos méthodes. Le sultan reste énigmatique. Nous, cependant, nous écoutons la langue franque bercer doucement nos oreilles. Ce murmure nous cache tous les bruits. Puissions-nous ne pas avoir à le regretter !

Ces réflexions mélancoliques, suggérées moitié par des compatriotes avertis, moitié par l'aspect des choses, assombrissent une heure de bonne grâce. La chapelle de Saint-Louis épaule l'ambassade. Un Père y témoigne des magnifiques efforts qu'accomplirent, depuis toujours, nos missionnaires, nos écoles. Il est réconfortant parce qu'il sait l'obstacle et qu'il aime la lutte ; parce que l'ambassade, de son côté, n'ignore pas non plus qu'il faut, ici, épauler la chapelle. Mais, plus ou moins soutenue de loin, dans ce geste, est-elle en mesure d'y mettre, d'elle-même, toute la puissance désirable !

Quelques instants après, de la fenêtre d'un de ces loyaux salons français que baigna si longtemps, en amie, la lumière orientale, je regarde, au delà des charmilles du parc, l'heure blonde et bleue de midi animer ce coin magique de la terre. Je m'explique, devant lui, toutes les adorations et toutes les convoitises... J'ai peur pour lui qu'il ne connaisse guère, désormais, que les secondes. J'ai peur pour nous, aussi, qui n'avons su que l'aimer, chercher en lui des échos plutôt que des échanges. Et faisant nôtre ce grand jour qui entre par les baies largement ouvertes, se pose encore, ainsi que chez lui, sur les meubles et les visages de France, je le contemple, malgré moi, avec l'anxiété du crépuscule...

... Journée d'audiences, où notre rôle accoutumé d'introducteurs, de figurants fourbus et coagulés à l'entrée d'un vestibule, s'avantage, en la circonstance, de quelques compensations.

Les personnages dont nous sommes appelés à saluer aujour-

d'hui le passage onctueux et les révérendes barbes, valent que soient déployées, pour eux, les plus subtiles formes protocolaires. Ils viennent de Byzance, du Phanar, des multiples recoins sacrés de Constantinople. Des carrosses attelés de chevaux prudents les déposent au bas des marches. Et nous avons grâce à eux, durant plusieurs heures, la vision en raccourci de tous les rites qui pavent le vieil Orient de leur mosaïque spirituelle.

Le Cheikh-ul-Islam ouvre cette série de pontifes. Il est le plus simple, se sentant, après tout, le plus chez lui. On le prendrait pour un « imam » quelconque, si la porte, écarquillée à deux battants, ne notifiait au préalable sa dignité. Il coudoie en redescendant, et cela paraît ici la chose du monde la plus admissible, un robuste archevêque latin que cette rencontre du Croissant n'émeut d'aucune manière et qui doit en avoir vu d'autres. Une procession s'établit, au cours de laquelle se suivent, entrent, ressortent, profils ascétiques ou badins sous des coiffures de fresque, robes noires illuminées d'antiques et pieuses pendeloques, telle Sainteté de Synode, telle Béatitude dissidente qui continuent à entretenir, sur ce sol engraissé de controverse, la rivalité politico-religieuse de schismes têtus et de credos mitigés. Ces papes opposés se rejoignent exceptionnellement, à cette minute, dans un identique effort de courtisanerie que décèle leurs figures lénifiées à l'avance. C'est bien la seule fois qu'ils consentent à se servir du même fauteuil. Tout cela est intéressant. Je n'en vois pas moins le terme avec satisfaction, heureux d'échapper à l'espèce d'écœurement que l'on éprouve, à la longue, au spectacle des couleurs les plus pittoresques, lorsqu'elles sont appliquées à des confitures.

... Notre séjour approche de sa fin. Un photographe chargé d'en fixer, pour chacun de nous, le souvenir, est apparu ce matin à Kourou-Tchesmé. Nous avons formé, à sa prière, ce que l'on est convenu d'appeler un groupe sympathique, se détachant sur fond d'escalier, de soi-disant couleur locale. Les *mihmandars* que n'importunent point, au sujet de la reproduction de leur visage, les préjugés coraniques, ont mis en évidence des attitudes convaincues, comme si ce photographe eût incarné devant eux Clio en personne. Ils n'ont pas été les

seuls. Tous ont raison, d'ailleurs. Je réfléchis, de mon côté, que nos faits et gestes ont dans le bromure l'historien qu'ils méritent et que, de se passer à Constantinople, ne suffit véritablement pas pour aller, à leur endroit, déranger du marbre.

... Promenade de veille de départ, à travers les jardins fous d'Yldiz.

La faveur d'en pénétrer le mystère, bien que nous fussions quarante à la partager et que Bulbul dût s'effaroucher de tant de monde, a fait tressauter d'aise mon cœur de giaour.

Franchie la porte dorée et le mur de crainte derrière lequel ce parc s'isole, il a fallu constater, d'abord, qu'il n'était pas fou tout de suite, qu'il était même, pour commencer, très sage. Personne n'eût pu dire le contraire, en roulant — car nous étions en voiture, — sur des graviers ratissés, autour de massifs du plus paisible mauvais goût et de pelouses anglaises.

Il y avait bien, çà et là, de petits kiosques de bazar qui bouchaient une allée sans raison valable et vous regardaient, sous leurs chapeaux obliques, avec des prunelles de verre jaune. Mais l'ébriété de ces petits kiosques, quoique remarquable, ne signifiait rien encore. La chose ne débuta réellement qu'au bout d'une allée bordée de buis, remplie d'un vacarme de tourterelles.

Son premier prodrome affecta l'allure géométrique et se présenta sous la forme d'un polygone de tir, d'une étendue d'un kilomètre environ et fignolé comme un jouet neuf. Une pause des voitures l'honora. Nous y entrâmes et vîmes de nos yeux deux stands, à longue et courte portée, dans lesquels, à l'abri de vitrines d'acajou, était rangé tout ce que les cervelles occupées de ce genre de choses ont pu imaginer, depuis vingt ans, en fait de fusils, revolvers, carabines, viseurs perfectionnés et cibles automatiques.

Le gardien de cet arsenal inopiné nous attendait de pied ferme, avec l'intention bien arrêtée de nous en détailler les charmes. Nous le quittâmes, vite rassasiés et lui préférant les tourterelles. La halte qui suivit fut consacrée à une sorte de basse-cour incompréhensible, en ce sens que des chats sauvages y habitaient la même cage que des perdrix. On nous fit aussitôt remarquer que les premiers ne mangeaient pas les

secondes, ce qui s'apercevait plus clairement que la nécessité de les faire vivre ensemble, et qu'on nous laissa regrettablement ignorer.

Après cela, nous dûmes trouver logique qu'une immense cuisine installée près de cette ménagerie portât le titre de « cuisine des animaux », et les chevaux repartirent au milieu des kiosques, nous emmenant sans autre transition vers le « harem-baghtché » — qui veut dire le jardin défendu, — et ses roses.

Je m'autorisai, à part moi, à penser que ce parc renfermait beaucoup de cages, et que celle que nous venions de voir n'était peut-être pas la plus extraordinaire. On ne me permit pas, bien entendu, de vérifier ce rapprochement et de constater si les eunuques et leurs captives vivaient, à l'instar des chats et des perdrix, en bonne intelligence. Il y a des limites aux gracieusetés, même officielles. Nous eûmes cependant le loisir de risquer un coup d'œil, que chacun, par politesse, rendit aussi détaché que possible, du côté du domaine confidentiel et fleuri. Et nous nous déclarâmes privilégiés d'avoir aperçu des haies derrière lesquelles il y avait des murs, et un lac artificiel sur lequel dormaient des bateaux vides.

L'idée que ces bateaux et ce lac s'animeraient lorsque nous ne les regarderions plus, me causa un certain attendrissement. Il me fut impossible de ne pas cueillir, à la dérobée, une petite fleur de la berge qui en savait plus long que moi sur ce chapitre. Est-ce à cause d'elle, qu'à partir de ce moment j'ai cru marcher dans un songe? Nous nous sommes enfoncés, loin du *harem-baghtché*, sous des verdures désormais permises. Elles étaient folles comme le reste. Mais leur incohérence était devenue celle de la forêt enchantée où chaque pas semble éveiller une légende, chaque frémissement un désordre de murmures. Les kiosques avaient disparu. Il n'y avait plus que des taillis hantés d'ombres merveilleuses; des sentiers si doux d'être isolés, et comme oubliés de la terre, que l'adorable vision du Bosphore, par moments, en rompait presque le charme.

Il fallut pourtant revenir, se rappeler l'existence des voitures qui nous attendaient dans une clairière. Ce fut à cet instant que j'entendis quelqu'un flagorner le maître de ces

sites incomparables. La pensée de ce propriétaire m'était sortie de la mémoire.

— Il y a des années que Sa Majesté n'est venue ici ! — fut la réponse.

Ce renseignement ne me sembla d'aucun intérêt. Il ne me surprit d'ailleurs pas davantage — ayant connu le polygone.

... Des chambellans viennent d'arriver, la bouche en cœur, précédés d'un attirail d'écrins et de paquets de toutes sortes. Ce sont les souvenirs que la libéralité de « Sa Majesté » destine à la suite de son hôte.

On nous appelle, l'un après l'autre, comme dans les distributions de prix. Cela donne lieu, pendant une heure, devant la même porte, à un encombrement de figures qui se pourlèchent dans l'expectative et épient, sur celles qui reparaissent, l'expression d'une satisfaction puérile ou d'un vague désappointement.

Je suis admis, mon tour venu, auprès des répartiteurs de cadeaux. Je salue. Ils sont là une demi-douzaine qui jacassent, courent le long d'une table surchargée d'objets, défont des nœuds, pointent une liste. Il y a des papiers par terre.

L'ambiance de ce remue-ménage enlève toute solennité au geste et à la phrase du chambellan chargé de faire mon bonheur et qui me remet, avec l'air de s'en débarrasser, quelque chose d'indistinct enveloppé de soie verte. Deuxième édition d'Héréké.

Je remercie, me demandant in petto de quoi, et m'en vais, à reculons, m'en rendre compte de l'autre côté de la porte. Je m'y découvre alors possesseur d'une paire de boutons de manchettes dont l'aspect redoutable — *toughra* ou signature impériale étalée en brillants sur deux disques d'or — m'inspire, comme c'était à prévoir, plus d'estime pour la largesse que pour le goût de « Sa Majesté ».

Étoffe de soie verte dissimulant une parure berlinoise, suprême et fragile voile d'Orient autour d'une métempsycose suspecte, serait-ce décidément, aujourd'hui, toute la Turquie...

... Nous sommes à bord du *Sultanié*, vénérable et gigantesque bâtiment à roues qui, yacht impérial du temps d'Abd-

ul-Aziz, pourrissait depuis lors, ponton démodé, au fond d'un bassin de Constantinople. Quelqu'un s'est souvenu, récemment, qu'il flottait encore. Radoubé, repeint, rafistolé par on ne sait quel miracle, réintégré enfin dans sa dignité première, c'est lui qu'Abd-ul-Hamid vient de mettre à la disposition de son hôte que l'on attend en Russie. A l'ancre dès ce matin devant Kourou-Tchesmé, avec un amiral sur sa passerelle, il encombrait le Bosphore de son importance et de ses énormes aubes. Il y détermine, maintenant que nous sommes en route, une tempête de vagues qui font fuir de loin les caïques et se convulser les petits vapeurs, surchargés de monde, de la Compagnie Chirket. Une musique militaire, postée quelque part, à l'avant, mêle des bouffées de trombone au bruissement majestueux de sa traîne de remous. Il passe entre les rives illustres, déjà roses dans le soleil du soir. Arnaoutkeuy, les Eaux-Douces d'Asie, Bébek et ses vallons, Rouméli-Hissar et ses tours, Emirghian, Canlidja y déroulent, l'un après l'autre, leurs jardins de formes harmonieuses qui vivent, ondulent et s'effacent.

Thérapia, Buyukdéré, Kavak. Le Bosphore s'élargit. Les défenses de la côte d'Asie apparaissent, créneaux verts sur lesquels se tient, debout, tout un jeu de soldats de plomb. Des canons nous envoient leurs politesses assourdissantes. Un dernier tournant nous amène enfin devant un horizon brusque, de ciel et d'eau désormais, dont l'infini s'encadre entre deux roches. Le navire, en face de lui, perd de sa taille. Un coup de fouet de vent froid cingle les visages. C'est la mer Noire.

... Le *Sultanié* a stoppé un instant. Deux mouches qui attendaient, se bousculent au bas de l'échelle. Elles recueillent, la première, les divers personnages officiels dont la mission a pris fin, la seconde, une partie de la suite dont se borne ici le voyage.

Je m'embarque dans la seconde. Quelques tours d'hélice nous écartent, chétifs et circonspects, des grandes aubes qui recommencent à geindre. Et le *Sultanié* s'ébranle, s'éloigne entre ses roues de moulin vers les soubresauts, déjà perceptibles, de la mer taciturne.

Nous mettons le cap en sens inverse. Les mouches courent

au ras de l'eau qui devient mauve. Les jardins, les ruines, les cohues soudaines de maisons, les ports en miniature étranglés au fond des criques, repassent, de plus en plus imprécis, délavés dans la lumière presque morte, désormais fusains au lieu d'aquarelles. Quelques lampes s'allument, étoiles sur la rive, feux follets à la proue des barques dansantes. Il ne reste bientôt du Bosphore qu'un chemin blême entre des formes d'ombre. La nuit est complètement tombée lorsque nous arrivons à Kourou-Tchesmé pour y prendre nos bagages.

... Il est regrettable qu'il faille attendre au lendemain pour apprécier la force comique de certaines situations. Leur drôlerie ne se mange, si l'on peut dire, que froide.

Nous sommes, en conformité de ce principe, les cinq héros lugubres d'un débarquement de nuit, aux allures de complot ou de naufrage, sur un quai que dénonce une lanterne. Adieu décorum, adieu prestige...

Nous voilà seuls. Nous tenons, sous une pluie fine qui commence naturellement à tomber, un conciliabule d'inquiétudes. Quelque chose de blanchâtre se distingue, là-bas, qui d'abord nous rassure.

— Kourou-Tchesmé ! — dit une voix.

Est-ce donc Kourou-Tchesmé au nom clair, ce palais hier lumineux et vivant, maintenant éteint et silencieux, dont nous atteignons le seuil à travers les ténèbres? La tristesse de ce contraste évoqué sous la pluie suffirait à elle seule, suivant l'expression arabe, à rétrécir la poitrine... Le cas imprévu d'une porte qui devrait s'ouvrir et qui ne s'ouvre pas, y ajoute, par surcroît, de la consternation.

Combien de temps avons-nous frappé à cette porte, avant de réussir à mettre en mouvement celui qui, sans daigner même l'entre-bâiller, nous a crié de « faire le tour » et d'entrer par une autre? Nous sommes enfin dans la place. Ce quelqu'un, une façon de domestique grec, se manifeste alors derrière un lumignon. Il prétend qu'il nous attendait. Nous l'en remercions, n'ayant plus l'autorité de le confondre. Groupe docile, nous suivons cet homme et sa lueur par des corridors et des salles que soudain nous hésitons à reconnaître...

Encore une fois, est-ce là Kourou-Tchesmé, ce palais vide

que nous avons quitté, il y a à peine quatre heures, encombré à ne pas y ajouter une chaise? Nous ne rêvons point, cependant. Ce vide est un vide frais qui garde la mémoire des choses. Nous révélera-t-il quel typhon a raflé d'ici les pianos, les tapis, les canapés, les guéridons, les paravents à glaces, les rideaux et jusqu'aux dernières bougies des lustres?... Le vide ne répondant rien, nous interrogeons le domestique grec. Il pose son lumignon sur le plancher afin de pouvoir faire des gestes. Et il sourit, comme sait sourire un larbin du Levant en présence d'une question saugrenue.

— Mais, messieurs... ce sont les « Paças »... comme d'habitude !... Ils viennent tout çerçer pour eux, ils prennent et ceci et cela... ils ont tout pris... comme d'habitude !... Ce sont les Paças... ce sont les Paças !...

Ayant dit, il ramasse son lumignon.

La célérité de ce déménagement extraordinaire et surtout ses mobiles ne sont pas sans nous inspirer quelques craintes au sujet de nos propres bagages. Le Grec les a heureusement partagées, lui aussi.

— Z'ai tout enfermé, — dit-il.

Nous rentrons, soulagés, en possession de nos malles. Une heure après, empilés dans des voitures qui, cette fois, ne sont point de gala, nous quittons définitivement Kourou-Tchesmé. La pluie tombe toujours, mélancolique. Et sur la route de nuit qui nous mène vers un départ sans éclat, notre cortège sans luxe, qui n'a plus de spectateurs, doit ressembler, piteux, à une fuite de tziganes...

Ainsi se termine, — en queue de poisson, — mon premier voyage officiel à Constantinople.

(La fin prochainement.)

PAUL DE CHÈVREMONT

LE PAYS DE LEURS PÈRES[1]

VI

Après une journée passée dans le train, Jim arriva enfin à Sidney éreinté, affamé et crevant la soif. Il courut le lendemain d'un bureau à l'autre, passa entre les mains des docteurs et se trouva après trois jours une partie moléculaire de l'armée de l'Empire sous la rubrique d'un numéro de quatre chiffres.

Au camp, l'exercice commença sérieusement. Camper sous la tente n'était rien pour ces hommes du bush mais ils furent beaucoup moins enthousiastes lorsqu'on voulut leur apprendre la première chose que leur mère leur avait enseignée : marcher. L'Australien des grandes plaines est un cavalier, il cherche toujours le moyen de faire le minimum de chemin à pied ; il n'hésitera pas à seller un cheval pour en aller chercher un autre qu'il voit à 500 yards de lui. Dans certaines petites villes, l'allumeur de réverbères est monté, ainsi que le crieur public ou l'employé qui porte les télégrammes.

La discipline est un mot qui sonne désagréablement à l'oreille de l'Australien, c'est une chose à lui à peu près inconnue. Un pays dans lequel le nécessaire est aisément procurable, et où le superflu n'est pas une chose rare, un pays de cocagne pour l'ouvrier, fait que l'homme a plutôt des idées d'indépendance. Dans une contrée qui tient le record des

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1918.

grèves, soit 695 en deux ans (dont 507 en N. S. W.), la discipline est une plante qui ne fleurit pas vite.

Une fois en kaki, l'Australien dut se mettre en tête qu'il avait un supérieur, et qu'il devait saluer ce supérieur chaque fois qu'il le passait dans le rue. Jusqu'ici, son patron n'avait même pas été considéré comme un supérieur ; et chaque fois que le patron avait cessé de plaire on lui donnait son congé et on allait ailleurs ; c'était bien simple. L'idée fut nouvelle pour certains, de ne pas pouvoir conseiller au capitaine de chercher un autre homme pour faire le travail ; mais on s'y habitua, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Quelques-uns cependant, mécontents de leurs supérieurs, quittèrent le camp de Sydney et allèrent, sous un autre nom, offrir leurs services dans une autre colonie, en Victoria ou en Tasmanie. Ils n'avaient pas déserté, ils avaient changé de régiment. En Angleterre, on salue moins qu'en France ; autrement on s'enrhumerait trop ; en Australie, on salue moins qu'en Angleterre, les coups de soleil sont trop dangereux. De plus, le salut est un signe de respect et l'Australien qui a maintes qualités, ne possède pas très développé le sentiment du respect. Ce n'est pas sa faute probablement : il n'y a pas dans son pays neuf un seul monument dont l'âge ou la beauté puisse commander cette admiration qui est le respect.

Malgré tout cela, après quelques semaines de vie militaire au camp, les hommes acquirent une allure de troupiers, leur jugulaire toujours au menton. Leur démarche avait un peu changé, ils ne marchaient plus comme s'ils venaient de descendre de cheval ; car ils avaient fait beaucoup de marches et d'exercices à pied.

Au bout de deux mois de camp, le moment vint de s'embarquer ; ils firent par la ville un défilé triomphal, entre les deux haies d'une foule qui agitait des mouchoirs et qui leur lançait des fleurs. Le grand bateau quitta le « pier » au milieu d'une émotion pleine d'enthousiasme.

Jim appuyé sur le haubord, regarda longtemps le quai noir de monde : lorsque le clairon sonna pour annoncer qu'on allait partir, il surveilla le flanc du bateau quittant la charpente goudronnée du « pier ». L'intervalle de quelques pouces maintenu par les tampons d'abordage s'élargit tout à coup. Jim

calcula pendant une demi-minute qu'il aurait pu encore sauter sur le quai : au delà de quelques pieds, c'était déjà l'abîme, et bientôt la foule rapetissée montra encore des mouchoirs agités qui ressemblaient à un vol de mouettes.

Il sentit à ce moment comme la douleur d'une lame tranchante et froide ; ses deux mains s'étaient crispées de toute leur force sur la grosse rampe de teak, et deux larmes coulèrent, petites comme celles d'un homme qui pleure rarement.

Ils étaient 2 500 hommes entassés à bord de ce transport ; ils s'habituèrent vite à la vie du bord après qu'on eût passé le Bight : les malades de la mer remontèrent sur le pont. Ils eurent chaque matin des exercices d'assouplissement, des théories et des conférences techniques ; le reste du temps ils purent jouir d'une oisiveté relative qui fut variée par des sports de toutes sortes.

Le temps était beau, la flotte, composée de 38 transports gardés par 5 convoyeurs, s'avançait par rangs de quatre. Ils étaient 30 000 hommes environ, Australiens, Tasmaniens et Néo-Zélandais ; cette Armada qui venait des Antipodes était d'une étrange grandeur. C'était une expédition comme on n'en avait jamais vu, une armée de gens paisibles qui n'avaient jamais senti la main lourde de l'envahisseur ; une armée sans haine qui venait se mêler volontairement à la guerre la plus sanglante de l'Histoire.

Ils étaient là un mélange de toutes les classes, depuis l'employé de banque de Brisbane ou de Townsville jusqu'au « stockman » des grandes stations de l'intérieur. Le mineur de Cloncurry et de Nouvelle-Guinée, le pêcheur de perles de l'Australie de l'Ouest ; le planteur des Nouvelles-Hébrides, le tondeur de Riverina ; le coupeur de canne à sucre du Burdekin, le chercheur d'opales de Lightning Ridge, de saphirs d'Emmaville, tous avaient répondu à l'appel. Casse-cou enthousiastes et généreux, ils étaient bien les petits-fils des pionniers aventureux qui plus d'un demi-siècle auparavant avaient fait le chemin inverse pour tenter la fortune dans les grandes îles du Pacifique.

On traversa la Ligne avec les mêmes cérémonies grotesques et immuables ; peu après, ils aperçurent pour la première fois

la Grande Ourse, sans avoir encore perdu de vue leur chère Croix du Sud, la constellation qu'ils ont prise comme emblème de leur drapeau.

— C'est ça, leur Grande Ourse — avait dit Pat Malloy qui, de son métier, était tueur de dingoes; — vraiment, il faut de l'imagination pour y voir un ours ou tout autre animal mâle ou femelle ! Non, elle n'a pas le chic de notre Croix du Sud, eh, Gus?

Gus, la pipe aux dents, ouvrit à peine les lèvres pour dire :

— Pas à moitié.

Mais à part cette expression soudaine d'une opinion bien déterminée, l'astronomie sembla peu l'intéresser.

Lorsqu'ils furent en vue de Suez, ils reconnurent le sable jaune et le ciel de cuivre qu'ils avaient souvent vus en images, mais qu'ils avaient toujours crus l'œuvre d'artistes peu consciencieux.

En vue de Port-Saïd, l'ordre arriva que personne ne devait débarquer ; il faut croire que certains membres de l'expédition avaient hâte de sentir la terre ferme sous leurs semelles, car une centaine d'hommes plongèrent par-dessus bord et gagnèrent le rivage à la nage. On en arrêta une partie, les autres rejoignirent leurs bataillons au Caire.

Arrivés sur le sol de l'Égypte, Jim et ses compagnons se trouvèrent campés au pied des Pyramides, sur l'emplacement qui fut occupé par les troupes de Bonaparte. Ces enfants du monde civilisé le plus jeune regardèrent d'abord avec une admiration qui ne comprenait pas ces monuments monstrueux au milieu du désert.

L'Australien est en général d'un esprit essentiellement utilitaire, il sait admirer ce qui est beau; mais il compte mentalement la valeur pratique de ce qu'il voit. Un roi fait élever une montagne de pierre pour rappeler son nom à l'histoire, c'est une réclame pré-américaine dont il ne saisit pas bien la portée. Il comprend mieux le barrage d'Assouan dans ce pays de sécheresse ; il voudrait en avoir beaucoup comme celui-là en Australie. Cependant il admire ces Pyramides, justement parce qu'il se figure vaguement le travail gigantesque qu'elles représentent, la force déployée par une armée d'ouvriers ; la difficulté vaincue avec des moyens de transport

lents et pénibles, avec des systèmes primitifs de traction et de leviers.

A quelque cent yards de la grande Pyramide, le sergent Ted Burton est en train de vider le sable qui s'est introduit dans sa chaussure gauche, une opération qu'il ne peut achever sans traiter de « pays pourri » la vénérable terre des Pharaons.

Burton était un des champions les plus acharnés du parti ouvrier en Australie ; il avait été un des membres les plus militants de la O. W. L. (Organized Workmen League), un syndicat dont l'idéal était la journée de trois heures, jamais de travail à la tâche ni à la pièce, et la paye d'une livre sterling par jour.

Ted n'était jamais satisfait, il grognait éternellement ; si jamais il va au Paradis, il est probable qu'il y grognera parce que saint Pierre lui demandera sa passe. Malgré cela, malgré ses opinions politiques, Ted Burton s'était engagé dès le premier appel, sans demander si c'était du travail à l'heure ou à la pièce : loin des salles de meetings, il était citoyen-soldat modèle, et doux comme un agneau.

On l'avait nommé sergent, et il avait sous ses ordres Private Mac Intyre dont il avait tondu les moutons pendant deux saisons de suite. Le père de Mac, comme on l'appelait, possédait six stations un peu partout en Nouvelles-Galles du Sud, et faisait le maquignonnage du mouton sur une grande échelle. Tout le monde savait qu'il avait, un matin, après son breakfast, à l'hôtel Australia, à Sydney, acheté 35 000 moutons qu'il n'avait jamais vus, et qu'il les avait revendus avec profit cinq minutes avant l'heure du déjeuner. Un bout de crayon avait fait les calculs sur sa manchette gauche, et l'affaire s'était terminée avec son acheteur par deux cocktails Martini, avec une cerise au fond de chaque verre.

Le jeune Mac avait voulu s'engager bel et bien comme un simple soldat, et avait refusé l'étoile de sous-lieutenant qu'il aurait pu légalement recevoir ; Ted Burton avait trouvé le refus digne de son approbation secrète.

— Alors Ted, — demanda Mac, — qu'est-ce que vous pensez des Pyramides?

— C'est vrai que ça fait de beaux tas de pierres, — dit

Ted, — on dit que ça a pris des milliers d'ouvriers et des années pour les construire ; ça prouve que le temps et la main-d'œuvre ne valaient pas cher dans ces temps-là. Il y a dû avoir des grèves tout de même?

— Rien à faire, dans ce genre-là, — dit Mac, l'œil moqueur ; — ces gens-là n'avaient pas des syndicats ni d'unions ; puis ils n'étaient pas payés : de la nourriture et des coups de fouet, c'est tout.

— Alors, c'étaient des esclaves?

— Probablement.

— Si ça n'est pas dégoûtant ! — dit Ted, — et tout ce travail, ça a été fait pour mettre à l'ombre des rois et des reines conservés et entourés de calicot comme des jambons, et desséchés comme des abricots de Mildura !

— Votre union, — dit Mac, — ne veut pas laisser travailler en Australie les gens de couleur ; que feriez-vous si j'importais des singes apprivoisés pour faire la cueillette des fruits chez nous? Les Égyptiens avaient dressé des singes à différents travaux ; il paraît même que pendant les banquets, les singes faisaient office de porteurs de torches. Je me figure que cette main-d'œuvre bon marché devait revenir fort cher, lorsque les singes porte-torches commençaient à se battre, et à se poursuivre dans la salle du banquet !

— C'est drôle, — continua Ted, — leur manière d'écrire avec des images.

— Quand vous écrivez à votre bonne amie, qu'est-ce que vous mettez au bas de la dernière ligne?

— Ça, — répondit Ted avec chaleur, — ça me regarde...

— Oui, je sais bien, — dit Mac en souriant ; — je veux vous montrer tout simplement que vous aussi vous vous servez d'hiéroglyphes quand vous mettez au bas de votre lettre des croix qui signifient des baisers.

— C'est la même chose quand vous voyez un mouton qui a sur l'épaule gauche un croissant, vous savez aussitôt que c'est une bête qui appartient à Moolana.

Ted ne répondit pas, il ne pouvait guère répondre, car il était très occupé à nettoyer sa pipe avec un fil de fer qu'il avait emprunté à une bouteille de soda. Jim qui s'était assis près d'eux et qui les écoutait depuis quelque temps, se mêla

timidement à la conversation, un peu comme il serait entré dans une pièce sur la pointe des pieds.

— Je me figurais qu'en Australie nous avions le record de la chaleur et celui des mouches ; mais je vois déjà que l'Égypte peut nous montrer quelque chose, en dehors de ses monuments ! Je connais ce pays depuis que j'ai des yeux, et une imagination ; je l'ai vu avec les uns et avec l'autre dans notre petite maison là-bas, à « Lone Man Plain », j'en ai rêvé le jour et la nuit, et maintenant que je marche dans son sable et que je vois le Sphinx et les Pyramides, j'avoue qu'ils sont plus grandioses encore que tous mes rêves. Ted trouve que l'utilité de ces tas de pierres est difficile à comprendre ; mais si seulement elles nous forcent à penser à leur âge, plus de quatre mille ans, c'est quelque chose que nous n'oublierons jamais. Notre pays lui, ne compte guère plus de cent ans d'existence civilisée, quoique ce soit un des plus vieux pays du monde.

Ted nettoyait toujours sa pipe. Mac parla à son tour :

— On dirait que les Dieux et les Démons, surtout les Démons, se sont mis dans la tête de faire un jeu qui embrouillera toute la terre. Des Indiens sont descendus de l'Himalaya, ont traversé les vallées et les mers, et sont maintenant dans les Flandres ; des Arabes du Sahara sont dans le nord de la France, il y a même des Peaux-Rouges en kaki qui se battent dans ces parages. Nous autres, les Antipodes, Australiens, néo-Zélandais, Maoris, Fijiens, insulaires de Norfolk Island, ou Samoens nous voilà dans cette Égypte, vieille comme le monde ! Nous ne croyons pas aux fantômes, ce sable les fait sortir comme les vapeurs d'un mirage ; des rois, des esclaves, des armées sans nombre, Bonaparte et ses soldats, autant de revenants qui se lèvent autour de nous !

— J'aimerais mieux me promener au Caire, — dit Ted après avoir soufflé une dernière fois dans le tuyau de sa pipe ; — les vivants m'intéressent plus, quoique je déteste tous ces sales nègres. Ces moricauds damnés gagnent huit pence par jour, ils vivent bien et trouvent même moyen de s'acheter de quoi fumer ; et encore ils ne travaillent pas tous les jours !

— Ah Ted, — dit Mac en se frappant la cuisse, — je vous attendais là ! Ces sales nègres ont l'idéal que votre O. W. L. cherche : gagner de quoi vivre facilement en travaillant le

moins possible. Ces gens-là peuvent se payer cela, car leurs besoins ne sont pas nombreux ; mais vous, vos besoins se multiplient au fur et à mesure que vous gagnez davantage, vous essayez de monter un escalier roulant qui va à rebours, et naturellement vous n'êtes jamais contents ! Si vous voulez vivre sans vous abîmer les paumes des mains, allez dans une île du Pacifique, mais soyez préparé à manger des bananes cuites, des yams et des cocos que vous arroserez d'eau claire ; de l'eau délicieuse. Il nous arrive souvent en voyageant de traiter ces noirs de feignants, comme si nous n'en ferions pas autant si nous n'étions pas forcés de travailler !

— Allez ! — dit Ted, — un jour viendra bientôt lorsque le gouvernement nous donnera à chacun un morceau de terrain, une petite maison et une vache.

— Oui, — dit Mac, — et le lendemain votre voisin aura bu sa maison et sa vache, et il voudra partager avec vous votre vache et votre maison !

— Ah non, — dit Ted, — je garde ce qui est à moi !...

— C'est toujours comme cela, le propriétaire chez vous tue le socialiste, ça ne traîne pas !

— Jim, — cria tout à coup Mac, — est-ce assez dégoûtant de discuter ces choses-là ici ! Regardez la pleine lune qui se lève derrière cette dune ; est-ce beau ! Allons voir la Pyramide sous la lune. Venez-vous, Ted?

— Non, — dit Ted, — je l'ai vue votre Pyramide, j'en ai soupé, et puis j'ai acheté des cartes postales en couleur, ça me suffit !

Mac et Jim marchèrent quelque cent yards dans le sable, jusqu'au pied de la Grande Pyramide.

Jim parla le premier après un long silence :

— Je me demande si ces rois, en construisant ces monuments qui devaient garder leurs noms pour les postérités et prouver combien ils furent grands et puissants, n'ont pas prouvé au contraire la petitesse infime de tout ce qui est humain, même de ce qui est royal ! En imagination, ce monceau de millions de tonnes écrase, pulvérise ces quelques livres de choses desséchées qui sont des momies royales. Et malgré tout, on est allé les déranger dans leur forteresse imprenable, et quelques-uns sont dans des musées, dans une cage de verre

étiquetée et marquée : « Ne vous appuyez pas sur le verre. » Quel contraste entre la Pyramide et la boîte d'étalage !

La lune montait dans le ciel, éclairant un des pans de la Pyramide et laissant dans l'ombre le second pan visible. Les deux hommes s'éloignèrent, car la proximité écrasante les empêchait de juger de la lumière bleue d'argent. Ils restèrent longtemps silencieux. Mac dit tout à coup :

— Nous partons demain pour la péninsule, il me semble que ceci est notre veillée d'armes, cette lune semble être là dans toute sa spendeur et nous dire de regarder de tous nos yeux, de penser de toute notre force, d'admirer de toute la révérence dont nous sommes capables. Qu'est-ce que nous est réservé? Le Sphinx lui-même ne pourrait pas répondre à cette question. Jim, nous ne nous connaissions pas avant d'être montés sur le bateau qui nous a amenés ici ; à bord, nous sommes devenus des connaissances, au camp, des compagnons de tente ; demain nous serons des compagnons d'armes. Ce soir, je crois que nous sommes un peu plus que tout cela. Cette nuit (Cléopâtre a dû en avoir vu maintes pareilles) nous rapproche l'un de l'autre, car nous sommes tous deux ici probablement pour la dernière fois, et ces dernières heures en Égypte, nous ne les oublierons jamais, parce qu'elles contiennent toute notre jeune existence... Jim, nous ne savons pas si la vieille Europe nous gardera comme elle en a gardé d'autres, comme elle en gardera encore ; nous savions que c'était l'enjeu quand nous sommes partis. Si vous avez la chance de retourner là-bas, et si je reste en chemin, vous voudrez bien vous charger d'une lettre que je vous donnerai pour les miens, à Sydney... de mon côté, si je puis faire quelque chose pour vous... les chances sont égales...

— Merci, — dit Jim, — j'écrirai un mot ce soir, on ne sait jamais! Je n'ai pas de pressentiments ni d'un côté ni de l'autre; nous sommes des millions à jouer la même partie. Et puis, regardez-la encore ; elle continuera à être chauffée par le soleil, refroidie par la lune pendant des siècles... à moins que les Allemands n'arrivent jusqu'ici. Nous voyons clairement ici ce que nous sommes à côté de ces pyramides, nous sommes les grains de sable qui tourbillonnent à leur base, nous ne sommes pas plus que cela, et notre existence a dans l'univers

autant d'importance que celle de ces damnées mouches qui par myriades nous font maudire.

Ils regagnèrent le camp, marchant lentement, puis avant de se coucher, ils échangèrent chacun une enveloppe sans dire un mot, et sans dire un mot, ils se serrèrent la main pour la première fois.

Le lendemain, on s'embarqua pour Lemnos, d'où trois jours après on partit pour la péninsule. Le débarquement se fit entre quatre heures et demie et cinq heures du matin, et dès qu'on fut à terre, on entendit les marmites éclater sur la plage et aux environs, et les hommes surent bientôt que le moment de leur baptême était venu. Ils s'occupèrent de faire comme ceux qui les avaient précédés, et se creusèrent des tanières dans les collines qui faisaient face à la mer.

Puis ce furent les séjours dans les tranchées d'où on revenait portant l'équipement d'un camarade descendu par un « sniper [1] » turc, ou supportant un blessé. Ce furent les bains souvent interrompus par les obus qui tombaient sur la plage ou qui faisaient des geysers dans l'eau. Au milieu d'horreurs quotidiennes auxquelles on s'habituait au bout de peu de temps, on ne pouvait s'empêcher de sourire de certaines choses qui arrivaient comme pour jeter un peu d'humour sur tout ce cauchemar. Il y avait Erny Wood qui revenait des tranchées en jurant comme un damné et en marchant avec une inquiétude visible et comique à la fois, comme s'il venait de s'asseoir par mégarde sur un fourneau allumé : il sortit peu après de l'ambulance, allégé de onze aiguilles de gramophone que le « doc » lui avait extraites. Cette grenade turque d'un nouveau genre, lui valut le surnom de « la pelote » qu'il porta avec la meilleure grâce du monde. Il y avait le grand Simpson, du nord de Queensland, qu'on avait vu le bras gauche enlevé d'un éclat d'obus. Un camarade l'avait ligaturé de son mieux et allait l'accompagner au poste de secours, lorsque Simpson retourna sur ses pas, malgré les exhortations de son camarade, plus terrifié que lui de sa blessure.

— Je veux retrouver mon bras, — hurla Simpson qui se mit à examiner les alentours.

1. Tireur émérite

— Votre sacré bras? — demanda le copain, — il ne vaut plus rien, laissez-le donc ! Vous allez vous faire toucher.

— Mon bras ne vaut rien? — repartit Simpson, — By Golly ! et ma montre-bracelet !

Simpson retrouva son bras, sa montre intacte et fit un peu plus tard un manchot des plus gais et des mieux portants.

Le sergent Ted Burton perdit deux de ses hommes, Mac tomba le troisième jour, mourant deux heures après, sans douleur, sans une plainte ; et comme s'il avait su que sa jeune vie heureuse lui avait seulement été prêtée, il semblait prêt à la rendre au premier signe. Et Burton, le socialiste, le gréviste et l'ennemi de tous les patrons, dit le soir même à ceux qui étaient près de lui dans le « Dug out » :

— « Well, Mac was a white man ! »

Et il se moucha très fort entre ses doigts parce que son mouchoir était enroulé autour de sa main gauche qui saignait.

Deux jours après, un obus éclata près de Jim. Jim mit la main sur ses yeux et il sut qu'il était aveugle.

VII

Les deux brancards se suivaient, doucement balancés au pas lent et prudent des porteurs ; celui de Dick était le second, son visage était blanc et sa manche droite était flasque et tachée de grandes plaques qui fonçaient au soleil et à l'air.

— Donnez-moi une cigarette et allumez-la-moi, — dit Dick aux brancardiers ; mais ceux-ci firent la sourde oreille.

Dick voulait sa cigarette, et quand Dick voulait une chose, il s'arrangeait en général pour l'obtenir. Un juron accompagna la troisième demande, les R. A. M. C. [1] se baissèrent et déposèrent sans choc le brancard à terre : l'un d'eux sortit un paquet de Woodbines, en prit une cigarette, l'alluma et la tendit à l'homme qui dit merci sans presque desserrer les dents.

Jim et Dick passèrent l'un après l'autre entre les mains des médecins et se retrouvèrent sur le bateau-hôpital, voisins de lits. Jim les yeux couverts d'un épais bandage, et Dick, le

1. Royal Army Medical Corps.

bras droit amputé à la suite d'une opération qu'un obus avait presque achevée d'un coup.

Leur première entrevue s'était passée dans la fièvre qui suit les souffrances comme si elle était l'ombre même de la douleur. Quelques mots d'abord lancés au plafond parce que la vie semblait trop pesante et le corps trop las pour se tourner de côté.

— Comment va? — avait dit l'un.

— Pas trop mal, — avait répondu l'autre en faisant une grimace.

— Où est-ce que vous en avez?

— Là où était mon bras, et vous?

— Là où j'avais deux yeux.

— Damnée malechance ! — dit le manchot.

— Ça aurait pu être pire, — repartit l'homme aux yeux bandés.

Et Dick sembla soudain oublier la brûlure qu'il avait au-dessous de son épaule, et sur ses dents serrées il ferma ses lèvres pâles pour empêcher les paroles de sortir ; dans son cœur, dans sa pauvre tête, elles retentirent comme un grand cri sous la voûte d'une caverne.

— Aveugle ! — pauvre bougre !

Dès ce moment, il sentit pour son compagnon de douleur quelque chose comme un grand amour de frère aîné, comme un besoin de lui venir en aide, et d'essayer par tous les moyens de rendre sa nuit moins noire.

— Vous n'êtes pas sûr d'avoir perdu la vue, les médecins eux-mêmes ne le savent pas toujours.

— Pas d'erreur cette fois-ci, mon vieux ; vaut mieux savoir le pire dès le commencement.

Dick, qui avait vécu des années dans un camp solitaire, qui avait passé des semaines sans prononcer deux phrases, devint à bord d'une loquacité qui l'étonna lui-même : parfois, il s'arrêtait au milieu d'un récit et demandait à son voisin de lit :

— Vous dormez? si ça vous ennuie, je ne parlerai plus.

Jim lui disait de continuer, et commençait à sortir lui-même de son silence. Le pauvre Dick ne pouvait guère parler que de sa vie dans le « bush », et ce qui tenait le plus de place dans cette vie, c'était son père.

Son père avait eu un jour des disputes avec sa famille, et avait quitté l'Angleterre pour l'Australie avec quelques livres en poche. Il ne connaissait personne aux Antipodes, il n'avait eu ni le temps, ni l'idée de se procurer quelques lettres d'introduction ; dès le lendemain de son débarquement à Sydney, il s'était mis à la recherche d'une situation quelconque. La chance l'aida et dirigea ses pas vers la porte d'un agent qui plaçait des employés de stations, des institutrices, des jardiniers, des empoisonneurs de lapins, des cuisiniers et des cuisinières ; enfin tous ceux qui cherchaient un ouvrage quelconque. La salle d'attente était bondée de dames qui échangeaient leurs vues sur les places qu'elles avaient laissées, sur les qualités de certains fourneaux et sur les défauts de leurs maris respectifs. Grâce à ce programme, l'homme put patienter pendant une demi-heure dans le parloir du « Work Providing Agency ». L'agent le fit entrer dans son petit bureau et lui demanda le genre de travail qu'il désirait.

Comptable? Le Work Providing Agency avait justement son affaire, pas à Sydney ; sur une station, Gooratoola Downs ; à dix heures de chemin de fer et une journée de coach. L'agent se leva et indiqua sur la carte un endroit où les noms étaient très clairsemés, dans le coin N.-O. des Nouvelles-Galles.

— On demande un magasinier comptable, trente shillings par semaine, le logement et la nourriture, les frais de voyage payés si le comptable reste six mois ou davantage.

Le nouveau débarqué remplit les deux feuilles que l'agent lui mit sous les yeux et les signa : John Bernard Jerry.

L'agent fit quelques questions, il savait qu'il avait affaire à un « new chum », et crut pouvoir l'envoyer à Gooratoola Downs sans avoir de renseignements sur le futur comptable : il promit de télégraphier à la station pour annoncer son arrivée.

Bernard paya sans murmurer une commission de quinze shillings à l'agent.

Le voyage fut long et fatigant : à six heures du matin, après un déjeuner solide, il monta dans le coach qui ressemblait beaucoup au carrosse de Cendrillon, qui aurait fait du service depuis plus d'un siècle. Un homme à cheval précédait au galop l'attelage de quatre, car le coach avait à traverser trente-cinq barrières qu'il fallait ouvrir et fermer.

Par un beau soleil matinal, Bernard put regarder le « bush » australien pour la première fois ; le chant des pies fut la chose qui le frappa le plus et qui resta toujours la plus fraîche de ses premières impressions. La route, sur laquelle on rencontrait peu de voyageurs traversait une grande plaine où les arbres isolés ou en bouquets poussaient çà et là : l'absence de taillis et de broussailles donnait à cette plaine l'air d'un parc gigantesque, le tronc net et lisse des eucalyptus paraissait appartenir à des arbres soigneusement élagués.

Ben, le cocher, avait pris Bernard sous sa protection et avait commencé sur la flore, la faune et les ressources de toutes sortes de l'Australie une série de causeries des plus édifiantes. Ben connaissait cette région pour l'avoir parcourue chaque jour, sauf le dimanche, depuis bientôt six ans, faisant quotidiennement ses 60 miles avec trois relais de chevaux.

On s'arrêtait de temps à autre devant une hutte qui était un hôtel, ou devant une cabane qui était un bureau de poste ; certains arbres portaient une boîte clouée à leur tronc, on en prenait un paquet de lettres et de journaux et on en remettait un autre. Au milieu de la journée, on s'arrêta à une maisonnette, on donna à boire et à manger aux chevaux, et on fit un repas de bœuf salé et de pain, et on but du thé très fort et très sucré.

Une heure avant le coucher du soleil, le coach passa la barrière de Cooratoola où Bernard trouva un « buggy » l'attendant pour le mener au « homestead ».

Il était resté deux ans sur cette station ; il ne l'aurait pas quittée si tôt s'il ne s'était pas marié avec l'institutrice des enfants du « boss », une Anglaise qui comme lui avait quitté son « home » malgré elle. Les orangers sombres du jardin s'étaient douté dès le début qu'il arriverait quelque chose ; leur ombre avait protégé plus d'une fois les deux exilés alors qu'ils causaient ensemble du « vieux pays ».

Bernard et sa femme avaient réuni leurs petites économies, avaient acheté une voiture et des marchandises avec lesquelles ils avaient l'intention de parcourir le bush. Le « boss » de Gooratoola avait offert aux jeunes mariés une paire de chevaux avec leurs harnais, montrant ainsi l'estime qu'il avait pour l'institutrice aussi bien que pour le comptable.

La vie leur sembla belle ; ils parcouraient la campagne, s'arrêtant dans les stations où ils trouvaient toujours de quoi nourrir leurs chevaux, et des acheteurs pour leurs marchandises. Parfois, on campait sur la rivière, on dressait la petite tente contre la voiture et on pêchait. L'institutrice avait vite appris les secrets de cette vie de bohémiens ; elle savait allumer un feu malgré la pluie et le vent, faire le pain sous la cendre ; découper la viande achetée à une station, faire la cuisine avec un minimum d'ustensiles ou harnacher les chevaux.

La vie ne leur parut pas beaucoup plus compliquée lorsque Dick fit son entrée dans le monde, dans une petite ville perdue du nord des Nouvelles-Galles, et située sur une rivière qui coulait rarement deux mois de suite. Blandora, était autrement célèbre que par la naissance de Dick : sa célébrité était étrange ; mais elle ne fut pas durable. A chaque étranger arrivant à Blandora, on offrait une livre sterling s'il parvenait à lancer une pierre de l'autre côté de la rivière. La chose semblait facile, car le rivière n'était pas large ; mais il n'y avait pas de pierres, pas le moindre caillou à dix milles à la ronde. Un jour, Blandora dut payer la livre sterling qu'elle offrait depuis si longtemps impunément : un étranger prévenu avait apporté des pierres dans sa poche. La célébrité de Blandora tomba comme Goliath, d'un coup de caillou : l'histoire ajoute que l'étranger fut magnanime et qu'il dépensa la livre sterling gagnée, et davantage, à l'unique hôtel de l'endroit et tout Blandora se saoula royalement à ses frais.

Dick avait huit ans lorsque sa mère mourut ; Bernard trouva le bush effroyablement solitaire quand il eut perdu sa compagne ; mais il songea qu'il avait à élever le petit. Heureusement, la vie de camp en avait fait un gaillard solide qui savait déjà jouer son rôle dans l'existence, en aidant chaque jour son père dans ses diverses occupations.

Il reçut une éducation rudimentaire, mais pratique ; sa mère lui avait appris à lire, à écrire et à compter, et chaque soir, au feu du camp, après avoir étudié dans les quelques livres qu'il avait, l'enfant écoutait son père lui raconter des histoires du « vieux pays ». Dick, de bonne heure, s'intéressa à la petite île qui, de l'autre côté du globe, s'appelait Angleterre.

Dick savait par cœur la description d'une grande maison située dans un vaste parc où il y avait des allées d'arbres dont on avait oublié l'âge ; des arbres différents des eucalyptus, qui perdaient leurs feuilles chaque année et qui restaient nus tout l'hiver. Durant cette saison, la maison, le parc, disparaissaient sous une grande couche blanche, comme si on avait secoué des sacs de farine sur tout le pays. C'était de la neige, qui était très froide et qui brûlait les mains si on la touchait trop longtemps : c'était une chose étrange qui fondait quand on la caressait, mais qui devenait dure lorsqu'on la pressait avec force. Dans le fond du parc, le lac était gelé et on pouvait marcher et glisser sur l'eau.

L'enfant se figurait mal un Christmas dans cette neige qui gèle et qui brûle les mains, alors que les jours sont si courts et qu'il fait nuit à quatre heures ; les Noëls qu'il connassait avaient été de longues journées chaudes, pendant lesquelles les mouches et les moustiques tourmentaient hommes et bêtes.

L'entrée du parc, avait une grande grille en fer ; Dick avait eu peine à comprendre pourquoi la grille était fermée la nuit afin d'empêcher les gens d'entrer ; alors on ne pouvait pas camper dans le parc, y lâcher les chevaux pour qu'ils puissent brouter comme en Australie ?

Les piliers qui supportaient la grille étaient surmontés de griffons, des bêtes qui ont toujours la gueule ouverte et les griffes prêtes à frapper ; chaque griffon tenait d'une patte un bouclier sur lequel il y avait deux croissants et une tête de sanglier.

Bernard avait eu à répondre aux multiples questions de l'enfant : oui, il y avait des moutons, des vaches et des chevaux dans le parc. Il y avait aussi des faisans qui sont comme des grosses poules, avec une longue queue, il y avait des lapins. Un homme parcourait le parc pour empêcher les gens de tuer les faisans et les lapins ; et de temps à autre des amis venaient avec des fusils et tuaient tout ce qui avait des plumes et des poils.

Dick trouvait étranges les idées qu'on avait là-bas, au « vieux pays ».

La maison elle-même était très vieille, elle avait été rebâtie

plusieurs fois en partie ; mais la cuisine et la salle à manger avaient plus de trois cents ans. La salle à manger était hantée ; Dick dut apprendre ce qu'étaient les revenants : des morts qui revenaient pour faire peur aux vivants.

Un soir que les nuages rapides passaient sur la lune, la cachaient quelques minutes, puis la laissaient inonder la plaine et les arbres, Bernard avait raconté à Dick l'histoire du drame qui s'était déroulé dans la vieille maison, en Angleterre, il y avait de longues années : c'était l'histoire du chevalier et de son fils.

« Un jour que tous deux, armés de pied en cap, allaient partir en guerre, le chevalier demanda une fois encore à son fils d'épouser la femme qu'il lui avait destinée.

« Le fils alors sortit son épée du fourreau et dit :

« — Par cette lame droite et brillante comme un rayon de soleil, par toutes les fibres de cet acier pur et bleu comme la lune, je jure que je n'épouserai que la femme que j'aurai choisie.

« Alors le chevalier, dans un mouvement de rage, brandit son épée à son tour : le fils vit l'arme se lever sur lui, il ne bougea pas, son bras ne fit pas le moindre mouvement pour parer le coup qui ouvrit son casque comme un fruit mûr et qui l'abattit mort, aux pieds de son père. »

Dick aurait voulu demander maintes questions, mais il n'avait pas osé. Son père lui avait dit cette histoire d'une voix étrange qui n'était pas sa voix à lui ; il la sut bientôt par cœur, imitant à la perfection la voix que son père prenait lorsqu'il la racontait.

Les chevaliers couverts de fer avaient hanté son imagination ; il les avait souvent cherchés dans l'ombre des troncs d'eucalyptus, mais jamais ils ne s'étaient montrés. Un soir d'été, il avait amusé son père en lui disant que l'Australie était un pays bien trop chaud pour les chevaliers enfermés dans leurs cuirasses : jamais ils n'auraient pu se battre ! Et Bernard avouait que l'Australie n'avait pas été faite pour eux : l'idée lui venait tout à coup du chevalier essayant de chasser une mouche entrée par les trous de sa visière ; ou sentant soudain une fourmi « bull dog » lui monter le long de la jambe, sous sa molletière d'acier.

Bernard avait souvent parlé à Dick de l'école où il avait

été : c'était une grande école où on apprenait le football, le criket et beaucoup d'autres choses : on était près de mille élèves, on avait toujours faim parce qu'on n'avait jamais assez à manger ; mais le réfectoire était immense et avait un plafond très haut ; de grands portraits couvraient les murs. C'était une salle à manger de roi dans laquelle trônait la fringale.

Plus tard Dick avait compris que son père et son grand-père avaient eu une querelle qui avait mis la moitié de la terre entre eux; Bernard n'avait jamais dit pourquoi il avait quitté la grande maison et le grand parc où il avait été élevé. L'enfant avait trop de foi en son père pour croire un seul instant que celui-ci eût commis une faute impardonnable; et d'instinct il blâmait ce grand-père qu'il ne connaissait pas, mais dont Bernard ne lui avait jamais dit le moindre mal.

Une mauvaise saison avait arrêté leur vagabondage, l'herbe était devenue trop rare, et le fourrage était d'un prix si élevé qu'il fallut vendre les chevaux, et peu après la voiture. On campa sur une station où le père et le fils trouvèrent du travail, pendant les cinq mois que dura la sécheresse.

Ce fut peu après cette terrible saison que Bernard mourut un matin, en sortant du sommeil de la nuit ; tout à coup, et sans qu'on ait pu rien faire pour lui.

Dick commença la vie solitaire du camp, trappa des opossums et des lapins, et pendant quatre années, il vécut seul avec le souvenir de son père, dont il sentait la présence auprès du feu qui chaque soir était son unique compagnon. Une fois par semaine il allait au « store » le plus rapproché pour vendre les peaux qu'il avait obtenues ; il échangeait quelques mots avec les uns et les autres, faisait les achats nécessaires et reprenait le chemin de son camp.

Dès que les premiers bruits de la guerre lui étaient parvenus, il avait plié sa tente, vendu ou donné ses chiens, et s'était dirigé vers Sydney pour s'engager.

Et maintenant, un bateau blanc qui portait de grandes croix rouges sur ses flancs, et qui la nuit était illuminé comme pour une fête vénitienne, par des centaines de lampes électriques, les emmenait, Jim et lui vers le pays qui avait hanté leurs rêves de jeunesse.

VIII

Il est cinq heures, la nuit est noire : Dick s'assied et regarde en écartant le store du compartiment qui est baissé par ordre, à cause des zeppelins. Un brouillard bleuté comme une légère vapeur d'encre est partout ; il distingue au passage les lumières des maisons qui font sur les rideaux tirés ce qui ressemble à des taches d'huile lumineuses. Il voit vaguement une mer de toits qu'il devine immense ; une multitude de pots de cheminées qui lui font songer à une forêt de sapins coupés à trois pieds de leur base. Parfois, l'œil surplombe des rues profondes et sombres comme des canyons.

Le train va lentement, puis s'arrête à l'éclatement d'un pétard : il y a un grondement, puis un bruit d'avalanche, c'est un autre train qui file en sens inverse : Dick entend des cris et des chants, ce sont les gars qui vont au front, en France. Il y en a encore, Dieu merci ! pour remplacer les manquants, pour continuer la route, là où les autres sont tombés.

Le train repart, puis tout à coup une voix crie dans le compartiment :

— London ! les gars, vous entendez, London ! nous ne rêvons pas, nous ne sommes pas saouls, c'est bien London !

Les moins blessés, les moins souffrants crient trois fois :

— Hip ! Hip ! Hurrah !

Et des « Cooe » se répondent de partout.

Puis un « Cooe » plus fort que les autres retentit, seul, c'est la voix de Jim ; et Steve Barrett qui avait perdu une jambe à Pine Hill, dit d'une voix joyeuse, qui cachait la pitié :

— Good old Jim !

— Je ne le verrai pas, le vieux pays, — dit Jim, — mais je marcherai sur cette terre qui est celle de nos pères et de nos grands-pères... Good old England !...

Après un silence il reprit :

— Où sont-ils ceux qui parlaient de couper la corde qui nous rattache à la vieille Angleterre? By God, nous avons montré qu'on peut au besoin donner sa peau pour elle, plus que sa peau... j'ai donné deux yeux bleus, moi !

— « Three cheers for England », — cria quelqu'un.

Le dernier hurrah était encore en l'air lorsque le train pénétra dans l'antre gigantesque et enfumé de Waterloo Station.

Les autos de la Croix-Rouge étaient acculés au quai, dans la gare même, à douze pieds à peine des wagons : les brancardiers volontaires, en uniformes bleus étaient alignés, prêts au transbordement.

Dick descendit sans aide, un des premiers, à demi ébloui par les globes électriques d'un rose pâle, qui clignotaient de temps en temps, et qui dans le brouillard de Londres semblaient un autre brouillard lumineux. On les mit trois brancards par ambulance, Dick se chargea de Jim et le guida sur le siège intérieur, à côté de la nurse. La voiture passa entre deux haies de gens qui leur faisaient des signes et qui leur lançaient des fleurs ; il y avait surtout des femmes, et Dick leur envoya des baisers.

La nurse ramassait les fleurs qui étaient tombées sur le plancher, et les distribuait aux blessés. Elle en mit une poignée entre les mains de Jim, et Jim resta longtemps la figure cachée dans les roses, les humant et les embrassant.

— Des roses ! elles sont rouges, n'est-ce pas, nurse? — demanda-t-il.

— Oui, rouge foncé, — dit la femme.

— Hein, — dit Jim, d'un air fier, — je puis encore reconnaître des roses. Dick, passez-moi une cigarette.

La nurse en avait dans la poche de son tablier, elle en prit une, la mit dans la main de Jim et la lui alluma.

— Merci, — dit l'aveugle, — vous êtes Anglaise, nurse?

— Oui, Anglaise.

— Dites-moi où nous passons, voulez-vous?

— Nous traversons la Tamise sur le pont de Westminster.

— Y a-t-il des bateaux sur la rivière?

— On ne peut rien voir, il y a si peu de lumière, à cause des zeppelins. Nous allons passer le Parlement, une grande tour carrée avec une horloge, un peu plus loin, c'est l'Abbaye de Westminster, votre hôpital est tout près. Quand j'aurai un jour libre, je sortirai avec vous, nous irons où vous voudrez : comment vous appelez-vous?

— Jim Clarke, de Lone Man Plain, en Nouvelles-Galles du Sud. Et vous, miss, quel est votre nom?

— Nurse Joan.

L'aveugle chercha la main de la nurse, la serra et dit :

— Merci, nurse Joan, pour votre bonté.

Pendant ce temps-là, Dick regardait le visage de la nurse chaque fois qu'elle tournait la tête de son côté ; et Dick trouva qu'elle était belle dans sa coiffe blanche, la lumière électrique qui éclairait l'intérieur de l'ambulance, lui permettait de voir qu'elle avait de beaux cheveux.

Dick s'enhardit à lui demander qu'on lui choisisse un lit près de Jim qui était son « mate », et nurse Joan dit que si cela était possible, elle l'obtiendrait.

Le lendemain matin, pendant une longue minute, Dick regarda dans le lit de droite la figure de Jim à demi cachée par les bandages épais : l'immobilité presque complète du corps lui faisait supposer que son « mate » dormait encore. Puis il aperçut en se soulevant un peu, que la main droite posée sur la couverture, remuait les doigts qui en commençant par le pouce, se redressaient un à un. Dick devina que l'aveugle comptait.

— Ça fait quatre quoi? — demanda Dick.

— Quatre semaines qu'il fait nuit, old man... Vous avez bien dormi?

— Ma parole, et vous?

— Comme une vieille chaussure..., ma douleur a presque disparu.

— La mienne aussi, c'est l'air de Londres, sûr !

— Quel temps fait-il, — demanda Jim.

— Un peu de soleil, — dit Dick en regardant un rayon épais qui avait l'air d'un long chevron de sapin frais appuyé obliquement contre un des carreaux de la fenêtre.

Après un silence, Jim dit sans trop élever la voix :

— Dites, la nurse qui était dans l'ambulance hier soir, elle est gentille? Je suis sûr qu'elle est gentille, elle a une voix de jolie bouche, elle doit avoir de beaux yeux ; les yeux sont beaux en général quand ils ont la bonté pour les éclairer.

— Old man, — dit Dick, — vous n'avez pas perdu le jugement, nurse Joan est comme vous vous la figurez, elle m'a

frappé dès que je l'ai vue. Faut dire que nous autres, on n'en a pas vu beaucoup de belles femmes, depuis des semaines; celles qui étaient à bord du bateau-hôpital étaient de braves et bonnes nurses, mais elles n'ont donné de distractions à personne. A mon avis, une « nurse » ne devrait être ni trop jolie, ni trop laide.

Dans la grande salle claire et gaie malgré les rangées de lits de souffrance, les infirmières commençaient à circuler. La grande table placée au milieu, n'avait jamais été sans gerbes de fleurs depuis le commencement de la guerre. Les hommes s'éveillaient peu à peu, le bruit des cuillers dans les soucoupes et dans les assiettes de porridge, l'odeur de thé, de café et surtout de « bacon » frit semblaient les avoir sortis de la première torpeur du réveil ; et ceux qui avaient déjà devant eux des œufs au lard faisaient l'envie des retardataires. Puis, ceux qui pouvaient se lever, s'habillèrent de leurs vêtements indigo, leur cravate rouge ajouta sa note qui n'avait rien de criard dans cette atmosphère de blancheurs et de pâleurs.

Lorsque le « doc » passa pour examiner les pansements, il trouva que tout allait bien pour Dick et pour Jim. Celui-ci apprit que dès que ses blessures seraient cicatrisées, il serait envoyé à Saint-Dunstan où les aveugles étaient armés pour leur nouvelle vie, et où ils apprenaient des métiers et des occupations qui devaient leur faire prendre leur mal en patience.

Jim fut triste de penser qu'il serait séparé de son « mate », il songea aussi qu'il ne reverrait pas souvent nurse Joan ; mais Dick lui promit d'aller le voir chaque fois qu'il le pourrait, et lui dit que nurse Joan n'oublierait pas sa promesse.

Puis ils causèrent longtemps en fumant des cigarettes, et Dick écouta attentivement Jim lui parlant de sa vie à « Lone Man Plain », et de ceux qu'il avait laissés là-bas.

Un peu avant le déjeuner, nurse Joan vint les voir, elle leur demanda aussitôt comment ils avaient dormi, et comment ils se sentaient.

Charitablement, et sans en avoir l'air, elle causait avec Jim plus qu'avec Dick, et tandis qu'elle avait la figure tournée du côté de l'aveugle dont elle tâtait le pouls, par force d'habitude, Dick la regardait, et vit avec satisfaction qu'elle ne perdait rien sous la lumière du jour. Il remarqua la main

posée sur la main de Jim, elle était bien faite pour consoler, et pour faire des pansements en infligeant le minimum de douleur. Quelque chose lui traversa soudain l'esprit, et avant qu'il aît pu réfléchir, Dick s'aperçut qu'une pointe de jalousie venait de le toucher comme la piqûre passagère, mais aiguë d'une aiguille. Ce ne fut qu'une seconde, mais le sentiment de tristesse était là, cette douleur qui touche le cœur lorsqu'une femme qu'on admire semble ignorer complètement votre présence.

Une main, posée sur la sienne, chasse cette folie momentanée : nurse Joan tâtait son pouls qui venait de se mettre au trot.

— Un peu rapide, — dit nurse Joan, — mais rien de grave. Je reviendrai quand je pourrai ; parfois je dors dans la journée, lorsque nous avons des nuits trop chargées. Au revoir, tous deux.

Il y eut un silence dès qu'elle fut partie, Dick et Jim semblaient ne plus avoir rien à se dire ; on devinait qu'ils cherchaient un sujet de conversation qui n'avait rien à faire avec nurse Joan.

Ils étaient quelques Australiens dans l'hôpital, on les avait mis ensemble, et les « yarns » s'échangaient d'un lit à l'autre. On faisait des plans, on parlait déjà de ce qu'on irait voir à la première sortie : la Tour, Westminster, Madame Tussaud, Piccadilly, Hyde Park et le Strand.

Will Bent qui avait à Sydney un bureau de tabac-salon de coiffure, était naturellement un expert en chevaux de course ; maint tuyau avait été donné dans sa boutique, et maint pari avait été fait. Il se fichait, disait-il, de Westminster et du reste ; George Street, Pitt Street et le port de Sydney lui suffisaient ; il n'attendait pas voir mieux à Londres. Mais il voudrait volontiers assister à des courses dans ce pays, et mettre une livre sur un cheval.

— De notre côté, sur le Lachlan, — dit Harry Lee dont la tête terriblement ébréchée avait été raccommodée comme une terrine, il y a un endroit qui s'appelle « Bluegum Hole », où il y a sept maisons, un store, un hôtel et une station de police. Une fois par an il y a des courses à « Bluegum Hole », c'est Casey, le patron de l'hôtel qui encourage la race chevaline, et qui offre des prix. La plupart des chevaux, les jockeys,

appartiennent à Casey, les courses sont en général gagnées par Casey, après chaque course on va à l'hôtel pour se désaltérer, et quand les courses sont finies on continue à avoir soif. Bref, le district est accouru pour donner son argent à Casey, et à une heure qui varie entre minuit et le lever du soleil, le district retourne se coucher enchanté de sa journée, laissant Casey également enchanté de sa journée. Casey est en train de faire fortune, un de ces jours, il sera envoyé à Sydney pour y représenter le district. Non, Casey ne s'est pas engagé, un homme comme lui ne peut pas lâcher le district. C'est à nous autres de se faire casser la noix de coco, eh Charley ! On ne dira pas qu'on n'a pas essayé !

— Moi, — dit Charley Mitchell, — je veux aller au Zoo, voir des animaux. Il y a longtemps qu'on a vu des bêtes qui ne souffrent pas, qui n'ont pas au fond de l'œil quelque chose qui est la peur. Je me rappelle une mule à Anzac Bay, sa compagne venait d'être écrabouillée par un obus qui l'avait jetée à terre, tordue comme une besace à moitié vide. J'ai vu les jambes fines trembler pendant qu'on dégageait comme on pouvait cette masse à laquelle elle était encore attachée. Jamais je n'ai vu des yeux contenir tant de frayeur ; ils étaient profonds comme un puits, un puits noir d'effroi. Et toute cette terreur n'avait pas même le soulagement d'un cri, d'un hennissement ; tout cela était contenu, ne se montrait que dans les jambes et dans les yeux. C'était comme si la mort tournait cent fois autour de la pauvre bête, l'effleurant pour s'amuser. C'était terrible ! La dernière fois que j'ai vu Comète, c'est comme cela qu'elle s'appelait, elle avait l'air à distance d'un unicorne, car elle avait perdu une oreille. Dans le fond de ses yeux, il y avait encore la frayeur, même pendant que je la caressais.

Dans le coin le plus éloigné de la salle, Skinner, assis sur son lit, se remettait d'une épaule fracassée qui ne l'avait pas empêché de fureter dans Londres dès que sa blessure lui avait permis de sortir. Avant de quitter l'Australie, il avait promis au rédacteur du *Taratoola Chronicle* de lui envoyer quelques notes sur Londres ; et à Taratoola on attendait impatiemment la colonne que devait écrire « notre correspondant spécial ». Skinner n'avait pas la prétention d'être un journaliste ; en

réalité, il occupait à Taratoola la position d'« inspecteur de lapins », ce qui n'était nullement une sinécure dans un district où les « cockies » (fermiers) se laissaient manger leur herbe par cette vermine. Le gouvernement le chargeait de parcourir la région en tous sens, de faire son rapport sur les propriétés, et de voir si on employait les moyens nécessaires pour combattre le fléau. Son honnêteté lui avait naturellement fait quelques ennemis ; ceux des propriétaires qui avaient été condamnés à une amende pour ne pas avoir tué leurs lapins, lui en voulaient ; mais en général Skinner était plutôt populaire dans le district. Il l'avait d'ailleurs vu lorsqu'il avait quitté la gare de Taratoola, en route pour le vieux monde.

Skinner relisait avec soin ses notes sur Londres, car il savait que le district comptait sur lui : il ne s'était pas lancé dans les grandes phrases, il était trop habitué aux rapports un peu secs et arides que lui suggéraient ses excursions autour de Taratoola. Par exemple :

« *Dead Cow Corner*, chez Merry, les lapins grouillent ; aucune trace d'empoisonnement depuis la dernière pluie, grillages des barrières en très mauvais état. La propriété de Kerry devrait être empoisonnée immédiatement, Kerry aussi ! »

Jusqu'ici ses impressions de Londres s'étaient résumées ainsi :

« Climat : On a beaucoup décrié le climat de Londres, le climat anglais : on a tort. Un mois de séjour dans cette île m'a démontré, que ce climat unique a fait les Anglo-Saxons ce qu'ils sont, les meilleurs colonisateurs du monde entier. Ma première impression au contact de ce climat fut nette : je songeai à la manière d'en sortir.

« Depuis qu'il y a des bateaux qui vont sur l'eau, les Anglais qui ont un peu d'imagination et une certaine dose d'intelligence, sont montés à bord après avoir pris un billet pour n'importe où, pourvu qu'il y ait du soleil, et de l'argent à gagner.

« Une mappemonde vous montrera au premier coup d'œil ce que leur climat a fait pour eux ; il leur a peint en rouge la moitié du globe.

« Londres est trop grand.

« Il y a à Londres de belles églises ; mais beaucoup d'autres déroutent toutes les idées qu'on s'est faites de l'architecture et de l'esthétique. Les unes semblent avoir été bâties pour des enfants qui ont voulu employer tous les blocs de leur boîte de construction ; les autres ont l'air d'un garage ou d'un skating rink, on les passerait sans les remarquer si un grand tableau noir ne vous avertissait charitablement que le Révérend Smith doit prêcher dimanche prochain.

« Si vous voulez voir Londres, allez un samedi soir dans Edgware Road : vous y verrez de la vraie foule ; la moitié achète dans les boutiques, l'autre dépense dans les cinémas, les théâtres et dans les « pubs ». Une boutique était masquée par des rangs serrés, je parviens à voir par-dessus les têtes qu'on y vend du poisson. Au plafond pendent des pancartes ornées qui portent ces mots : « Nous avons confiance en Dieu. » Il a fallu qu'on m'explique en complétant la phrase : « Mais nous demandons aux hommes de payer comptant. » Il paraît que c'est importé d'Amérique.

« Les Australiens ont débarqué à Londres au mauvais endroit ; les bureaux militaires où ils vont dès leur arrivée pour toucher leur solde sont situés dans un des quartiers les plus ignobles de Londres. Quand on reçoit un étranger dans sa maison, on ne devrait jamais commencer par lui montrer la cour, surtout si celle-ci n'est pas belle à voir ! La femme en châle et en casquette, le poivrot et les gosses pâles qui attendent à la porte du « pub », c'est la première chose que voit l'Australien qui débarque à Londres.

« A Horseferry Road, au bureau militaire, deux soldats australiens sont arrivés l'autre jour, sales, bronzés et portant encore sur leurs putties et sur leurs vêtements la boue grise de France. Ils ne s'étaient pas rasés depuis des jours, ils avaient la touche pittoresque de l'homme qui sort des tranchées. Le payeur leur donna ce qui leur était dû, puis leur demanda ainsi qu'il le faisait toujours aux nouveaux débarqués, s'ils voulaient l'adresse d'un hôtel simple et pas cher, où ils ne seraient pas volés comme dans un bois. L'un des soldats australiens, le plus sale des deux, remercia en disant qu'ils avaient retenu des chambres au « Carlton ». Ils montèrent en effet dans un taxi et se firent conduire au Carlton.

« Une voiture est passée près de moi, une vision de tout ce qui est vieillot et d'un autre âge. Les chevaux n'étaient certainement pas des poulains ; mais leurs harnais leur donnaient une centaine d'années au moins. Le cocher grisonnant était affublé d'une livrée de pantomime et dans la calèche rococo qui portait un blason grand comme une étiquette de bouteille de cognac; une très vieille dame y somnolait derrière son voile. Je suis persuadé que cette brave personne ignore que nous sommes en 1916 et que le monde se bat un peu partout.

« Il y a trop de femmes. J'en ai vu quarante mille un samedi après-midi, dans une procession. C'est trop d'un seul coup.

« Les femmes anglaises ont un beau teint ; parfois elles l'exagèrent ; elles fument beaucoup de cigarettes ; leurs bonnes sortent les enfants ; elles, sortent les chiens

« Une partie de la population féminine semble croire que les Australiens sont venus ici pour se marier ; il y a des Australiens qui commencent à le croire eux-mêmes, il y en a même qui, dans un moment de distraction, se sont mariés à Londres, oubliant qu'ils étaient déjà dotés d'une épouse légitime en Australie.

« Il y a trop de chiens. J'ai proposé plusieurs moyens efficaces pour détruire cette vermine, à Londres, c'en est une ; mais on m'a assuré que l'idée n'était pas praticable, et qu'elle créerait une révolution.

« Tube : Un des moyens de locomotion les plus répandus à Londres. On prend son ticket dans un premier courant d'air, ce ticket vous donne pour trois pence le droit d'aller de Charing-Cross à Golders Green dans un autre courant d'air très rapide et qui vous secoue beaucoup.

« L'intérieur des compartiments est intéressant grâce à la collection étrange et hétéroclite qu'on y voit. La première impression est pénible et se traduit à peu près ainsi : « Dieu ! que nous sommes laids ! »

« Les annonces fixées au plafond donnent heureusement une distraction. Entre le nom d'une maison qui fait des faux cols parfaits, et une marque d'un certain wisky connu et apprécié, il y a un verset de la Bible.

« La vie devient chère à Londres ; un avis dans chaque com-

partiment indique le tarif suivant : Ne crachez pas, amende 40 shillings. »

« Le Strand n'a rien d'attrayant, on y vend surtout du tabac et des malles d'occasion ; c'est George Street de Sydney, mais il n'y a pas de vérandas pour abriter le trottoir du soleil.

« Scène de nuit dans le Strand. A onze heures et demie, sous la pluie qui n'avait pas cessé de la journée, l'homme était encore les pieds dans le ruisseau, offrant muettement des lacets de chaussures aux rares passants. Mais à cette heure personne ne semblait avoir besoin de lacets.

« Une femme en guenilles arriva, portant dans la main gauche quelques boîtes d'allumettes qu'elle abritait sous son châle. Elle s'arrêta devant l'homme et demanda brusquement :

« — Combien avez-vous fait aujourd'hui?

« L'homme passa une main maigre sur sa barbe blanche et dit :

« — Pas de quoi manger grand'chose. »

« Les yeux de la femme brillèrent :

« — Un beau monsieur vient de me donner une demi-couronne, — dit-elle tremblante d'émotion ; — il n'a même pas pris une boîte ! Venez, on va aller manger et boire quelque chose de chaud ; moi aussi je crève de faim !

« L'homme mit son écheveau de lacets dans la poche de son pardessus et suivit la femme dans une petite rue qui menait vers la Tamise.

« Elle bavardait comme une gamine :

« — On va prendre un bon café chaud, des saucisses et de la purée de pommes de terre, et du pain, et du beurre. Allez, il y a encore de beaux moments dans la vie, de loin en loin, hein?

« Le vieux grommela quelque chose de très vague.

« Ils entrèrent dans une salle basse, la femme commanda les portions pour deux ; elle tendit au garçon sa demi-couronne ; c'était la règle chez Donato, on payait toujours d'avance.

« Ils étaient contents d'être assis sur ce banc de bois, les coudes sur la table ; ils restaient silencieux, mangeant déjà en imagination ce repas si proche dont l'odeur emplissait la salle.

« Le patron survint tout à coup : et dit à la femme :

« — Filez, ou je vais vous faire arrêter tous les deux ; votre pièce est fausse. — Et il plaqua avec colère la demi-couronne sur la table.

« Pendant quelques secondes ils ne bougèrent pas, puis ils comprirent et sortirent en silence.

« Dans la rue, l'homme dit à la femme :

« — Merci quand même, ça a été beau pendant cinq minutes. »

« Ils allaient se séparer et disparaître dans la nuit chacun de son côté lorsque je les appelais. J'avais tout vu. Je leur donnai à chacun une demi-couronne, une bonne celle-là. Je n'en ai jamais tant eu pour cinq shillings.

« Londres nourrit un grand nombre de toqués des deux sexes. Aux environs de Victoria, un homme pousse sur les quatre roues d'une voiture d'enfant, un bateau en carton, sur lequel sont inscrites des maximes religieuses : dans Knightsbridge, une vieille femme perruquée, peinte, habillée d'une robe très courte, promène en laisse un chien antédiluvien vêtu d'un paletot fait au crochet. Hommes en redingotes râpées, le chapeau haut de forme, les gants et les souliers éclatant de misère, passent comme des marionnettes tristes et ridicules. Chaque dimanche, les aliénés de Londres qui sont encore en liberté se réunissent dans Hyde Park pour discuter religion, athéisme, politique, suffragisme ou même la question des pensions de retraite pour les vieux chats estropiés.

« On ne se noie pas comme on veut dans la Tamise ; il faut connaître l'heure des marées. On risque autrement de se trouver dans une position ridicule, dans la vase qui borde les quais. »

Skinner fit un paquet de son manuscrit, et l'adressa au *Taratoola Chronicle* ; puis il alluma une cigarette et se demanda avec une certaine anxiété si Taratoola trouverait son correspondant spécial à la hauteur de sa tâche.

Jim s'était assoupi, sa cigarette à la bouche, éteinte heureusement. Dick n'écoutait plus les « yarns », il écoutait ce que lui disait la rue qu'il ne pouvait pas voir; il essayait de comprendre le grondement incessant de Londres.

C'était un ronflement éternel de moteurs qui passent avec des battements, des grincements de changements de vitesse.

C'était la sirène rauque d'un remorqueur qui filait sous le pont ; il y avait les chocs lourds et sonores sur le pavé de bois d'un attelage de brasseurs; et dominant tout cela, des coups de sifflets qui semblaient se répondre, et qui ne cessaient pas la nuit venue. Il fallut que Dick demandât à une nurse ce que signifiaient ces coups de sifflets qui remplissaient l'air jusqu'à l'obsession ; c'est ainsi qu'il sut que les bonnes, les domestiques et les portiers d'hôtel de Londres appelaient un taxi.

Jim ne pouvait pas encore sortir lorsque Dick eut la permission d'aller se promener ; celui-ci fut donc obligé de trouver un autre compagnon, et choisit Bert qui lui aussi allait faire sa première sortie. Ils longèrent Victoria Street, heureux comme des enfants de flâner et de regarder les devantures qui les tentaient le plus ; les boutiques de tabac et de bijouterie furent certainement celles qui les arrêtèrent le plus longtemps. Leur premier achat fut une pipe ; ils avaient chacun quelques livres en poche, ils choisirent donc une bonne marque, une blague à tabac et des allumettes. Un policeman leur indiqua la direction de Hyde Park.

— Je n'ai jamais aimé la police, — avoua Bert d'un air connaisseur ; — mais les policemen de Londres me plaisent, ils semblent s'occuper surtout des omnibus et des voitures d'enfants, sans vouloir embêter les gens. Pourtant, ils ne doivent pas être commodes quand on a bu un peu et qu'ils vous montrent le chemin du poste !

A Hyde Park, ils regardèrent d'un œil sévèrement critique les quelques chevaux et les quelques cavaliers qui trottaient dans Rotten Row. Les bêtes n'étaient certes pas celles dont Londres est fière ; elles étaient ce qui restait, ce qui n'avait pas été pris pour l'armée. Elles devaient même devenir rares, ces bêtes de manège, car une femme à bicyclette menait à la longe un poney sur lequel une petite fille prenait sa leçon d'équitation.

Dick et Bert donnèrent ensuite leur attention aux moutons qui déambulaient à l'aventure, traversant les allées et bêlant de temps à autre. L'atmosphère de Londres n'était pas flatteuse pour le troupeau, car les bêtes avaient l'air à première vue de meulons de foin mouillé. Les deux hommes écoutèrent les bêlements avec une visible satisfaction ; leurs narines

reçurent volontiers l'odeur faible de suint comme une vieille connaissance.

Les moutons défilèrent devant eux ; les uns boitaient et devaient avoir le piétin ; les autres avaient ce que Bert appelait la « marque du diable », leur toison ne lui semblait pas également fournie de laine partout. D'ailleurs, le troupeau avait à leurs yeux le défaut d'être des « laine longue », non des mérinos qui pour l'Australien sont l'aristocratie des moutons.

Arrivés à Marble Arch, on leur indiqua le « bus » nº 2 qui les mènerait à quelque yards de Madame Tussaud.

Dick et Bert passèrent une bonne heure et demie au milieu des rois, des reines, des grands hommes et des criminels les plus connus : la royauté vue de si près, les empoisonneurs et assassins considérés avec calme, leur donnèrent une désillusion ; la grandeur des uns et la terreur des autres s'étaient amoindries.

— Je suis content d'avoir vu la voiture de Napoléon et toutes ces choses qui lui ont appartenu, — dit Dick.

— Je ne savais pas qu'ils avaient eu tant de rois en Angleterre, — dit Bert... — La reine Élisabeth ne devait pas être toujours agréable !... Ça m'a donné faim, tout ça, je mangerais bien un morceau, et vous?

Ils allèrent l'après-midi visiter Westminster Abbey ; le programme de la journée ainsi conçu n'était peut-être pas très heureux ; mais après tout, ils voulaient voir de Londres ce qu'ils pouvaient. L'architecture les déroutait, car c'était la première vieille église qu'ils visitaient ; tant de travail et de soins donnés pour orner un toit, un plafond ; ces colonnes, ces portes et ces fenêtres aux formes étranges, ces grilles de fer ciselées et tordues de manière à imiter des dentelles ; tout cela leur semblait difficile à comprendre tout d'abord. Ils n'avaient pas encore saisi le besoin de l'art, cette gourmandise raffinée des yeux, une sensualité qui ne les avait jamais effleurés, du moins le croyaient-ils. Dick oubliait que lorsqu'il fabriquait un manche de stock whip en « myall », il admirait le poli qu'il avait donné patiemment au bois, et qui faisait ressortir les veines marbrées des fibres. Quand le manche était poli, il ne voulait pas se contenter du manche dans sa belle simplicité,

il se mettait à y tailler des fioritures primitives, des losanges, des trèfles, des lignes ondulées ou des étoiles ; puis il y enfonçait des clous de cuivre, y incrustait du plomb, multipliant toujours les motifs. Il était artiste sans le savoir, à sa manière.

Bert avait acheté deux ans auparavant une montre en argent ; il avait choisi un boîtier guilloché et gravé de guirlandes au milieu desquelles ses initiales étaient amoureusement enlacées. C'était son goût artistique à lui ; c'était ce même goût qui lui faisait admirer une selle ornée de cuirs découpés, de piqûres savantes et compliquées ; ou une bride dont chaque boucle était un minuscule fer à cheval nickelé.

Mais en architecture, ils ne connaissaient pas la beauté d'une arche en ogive ou trilobée ; ils ne comprenaient pas. Malgré cela, ils admiraient ; peu à peu, au fur et à mesure que le guide leur montrait les différentes tombes royales, celles des grands hommes, ils se sentaient comme imprégnés de l'atmosphère dont l'Abbaye de Westminster est remplie. Les chapelles sombres, les coins obscurs où brillaient des caractères d'or, les dalles sur lesquelles ils marchaient, étaient tous hantés par la présence de ceux qui dormaient ; Dick et Bert furent frappés des sons qu'on entendait d'un bout à l'autre de la nef, les gens marchaient avec précaution, parlaient bas comme s'ils étaient réellement en présence de cette assemblée noble et puissante. La vénération pour ce qui a la grandeur de l'âge en même temps que la gloire immortelle, était dans chaque atome de cette église, et il la sentirent comme un brouillard lourd et pénétrant.

Lorsqu'ils sortirent, ils levèrent la tête et respirèrent avec soulagement en regardant la lumière du jour qui les éblouit pendant un instant.

— Pas de doute, c'est beau ! — dit Dick.

— Ma parole ! — fut tout ce que Bert put ajouter.

IX

Jim était arrivé à Saint-Dunstan un mois auparavant : c'était une grande habitation au milieu d'un beau jardin qui était enclavé dans Regents Park. La « Matron » l'avait

reçu dans le vestibule, et l'avait piloté en lui faisant suivre le tapis étroit qui courait d'une salle à l'autre et qui guidait les aveugles. La « Matron » avait une voix de grande sœur qui l'avait aussitôt rassuré, et il avait senti dès le début que tout ce qu'elle lui disait était vrai. Les hôtes de Saint-Dunstan étaient heureux, on les entendait siffler et chanter ; ils travaillaient avec ardeur dans leurs ateliers, faisaient du canotage sur le lac, souvent de la musique, et une fois par semaine, le vendredi, avaient une soirée dansante.

La « Matron » l'avait présenté à deux autres Australiens qui l'avaient mis au courant de la nouvelle existence dans la laquelle il allait entrer. Ils étaient les seuls « coloniaux », et les seuls en uniforme ; les autres aveugles étaient en civil et portaient à leur boutonnière les armes de leur régiment.

Les deux premières semaines avaient été dures pour Jim, mais à chaque moment, il sentait la présence des femmes qui s'occupaient d'eux avec une bonté patiente ; elles les promenaient dans le parc, causaient avec eux, leur lisaient tout haut, alors qu'ils n'étaient pas occupés dans les ateliers, dans les salles d'étude ou aux poulaillers.

Jim s'était décidé à étudier le Braille et l'élevage de la volaille ; et s'était lancé dans ses nouvelles occupations un peu comme un nageur vigoureux dans de l'eau froide. Ils étaient une trentaine d'élèves suivant les cours théoriques et pratiques de l'élevage de la volaille. On les avait d'abord conduits dans le poulailler spécimen où se trouvaient une collection de quinze races différentes ; on leur avait mis chaque volaille en main, et on leur enseignait à reconnaître chaque race selon la tête, la crête, le plumage, les jambes et les doigts. Les Livourne et les Ancona étaient les deux races que les aveugles ne pouvaient reconnaître l'une de l'autre, car la couleur du plumage seule les différencie.

La « Matron » lui avait fait cadeau d'une montre pour aveugles ; il pouvait sentir avec ses doigts la position des aiguilles en regard des points en relief placés devant chaque heure. Ce matin-là il consultait sa montre avec une impatience visible, se levait, faisait quelques pas dans la grande salle, sa canne à la main : ses mains avaient déjà acquis ces allures tâtonnantes et furetantes, et son oreille devenait plus

attentive et plus prompte à percevoir les sons qui l'entouraient. Il avait dans la poche une lettre de nurse Joan ; une sœur la lui avait lue après le breafkast ce matin :

« Mon cher Jim. Je viendrai vous chercher demain vers onze heures, nous irons où vous voulez ; nous déjeunerons dans un petit restaurant tranquille que je connais dans Jermyn Street. A vous sincèrement. — JOAN. »

Il n'avait pas encore perdu le goût du tabac ; il bourra une pipe et lança la fumée vers le plafond, ses lunettes noires levées comme si ces pauvres yeux pouvaient encore lire tout ce qui est écrit dans les volutes bleues d'une pipe. Il lui restait encore vingt minutes à attendre, et il songea avec satisfaction qu'il aurait nurse Joan à lui tout seul, pendant cette journée. Elle sortait parfois avec son « mate » Dick ; il aimait bien Dick, mais il ne pouvait pas se cacher une certaine jalousie qu'il ressentait envers lui, jalousie qui n'avait rien de méchant mais qui n'en était pas moins réelle. Dick, lui, la voyait et pouvait lui parler avec ses yeux, et voir ce que ses yeux à elle disaient. Il lui avait dit un jour qu'elle ressemblait à cette princesse russe qu'ils avaient remarquée au Caire, au Shepheards' Hôtel. Tout le monde l'admirait : seulement, ajoutait Dick, la Russe semblait avoir été embrassée un jour par le diable, tandis que Joan n'avait sûrement jamais rien eu à faire avec ce personnage. Dick devait l'admirer pour parler ainsi.

Ce jour qu'ils avaient passé ensemble, on n'avait plus parlé de nurse Joan ; ils étaient sortis dans Regents Park, Jim lui avait demandé de ne le prendre par le bras que lorsqu'on traverserait une rue, car il sentait déjà une certaine indépendance, une fierté qui refusait les soins trop attentifs et qui voulait secouer une tutelle trop constante. En passant devant une maison d'Abbey Road, Jim avait dit à Dick :

— Ceci est Abbey Lodge, une habitation entourée d'un grand jardin; je la reconnaîtrais entre toutes celles de Londres; en taxi, en autobus, je sais quand je la passe, car elle sent le « skunk ».

Dick avait fait une grimace et avait dit à Jim :

— By Jove, vous avez raison, c'est terrible comme cela sent fort.

— Tenez, — dit Jim, — nous arrivons au lac, c'est là où nous allons nous entraîner pour des courses; il y a à Saint-Dunstan des boys qui savent très bien manier l'aviron.

Et Dick avait dit à son copain :

— C'est ici que vous me damez le pion, moi, avec une seule aile, je ne puis plus faire ces choses-là.

Jim avait presque fini sa pipe lorsque nurse Joan entra dans la salle avant que celui-ci ne se fût douté de sa présence : il pensait à autre chose et son oreille n'avait pas été attentive.

— Comment cela va-t-il? — demanda nurse Joan, — il me semble que vous engraissez?

— Cela va bien, merci, — répondit l'aveugle, la figure épanouie, et une main tâtant un peu fiévreusement les boutons de sa vareuse.

Elle l'aida dans le vestibule à mettre son manteau, et tous deux sortirent bras dessus bras dessous comme des amoureux.

Dans la rue, il se sentait souvent touché par un nuage de tristesse lorsqu'il entendait les filles rieuses venir de son côté et passer près de lui ; les rires cessaient tout à coup, elles parlaient à voix plus basse, mais pas assez pour que leurs paroles n'arrivassent jusqu'à son oreille : « Aveugle, pauvre homme. » Plus d'une fois, il aurait voulu leur dire de ne pas le plaindre, que leur commisération était un bandage boriqué trop fort qui brûlait la blessure et faisait mal sans guérir.

— Voulez-vous que nous allions au Zoo? — demanda nurse Joan, — c'est à peine à cinq minutes d'ici.

— Oui, — dit Jim sans hésiter, et la figure rasserénée, — j'aime les bêtes.

En longeant le canal qui bordait Regents Park, Joan regardait autour d'elle, dans les arbres, cherchant quelque chose. Tout à coup elle sortit des cacaouettes de son sac, les passa à Jim et lui dit de se baisser doucement, que l'écureuil viendrait prendre la noix dans sa main. Jim assis sur un talon, la main allongée, attendait avec patience, immobile. Il perçut bientôt le bruit des ongles acérés sur l'écorce de l'arbre, il entendit le froissement de quelques feuilles mortes et sentit soudain la cacaouette tirée de ses doigts. Et l'écureuil assis sur son train

de derrière, la queue en point d'interrogation commença à ouvrir la noix, sans doute pour voir si elle était bonne.

— C'est du bon, — expliqua Joan, — il s'en va l'enterrer et revient pour prendre une autre noix. Il existe encore des gens qui parlent de l'instinct des animaux ; c'est une chose qu'ils ont de plus que nous, car ils possèdent l'intelligence et le raisonnement.

Joan était partie sur le bon pied.

— C'est étonnant comme nous sommes ignorants au sujet des animaux, — reprit Jim, alors qu'ils continuaient leur chemin. — Nous savons que l'Australie est un des pays les plus vieux du monde, un pays qui a été créé un des premiers puis qui a été mis de côté pendant des siècles et des siècles. Les Hollandais, les Espagnols l'ont retrouvé, mais n'en ont pas voulu. Il a fallu que le capitaine Cook la découvre pour la cinquième ou sixième fois pour la faire remarquer. Nous savons qu'elle contient des marsupiaux, des mammifères ovipares, des poissons qui crient et qui se promènent sur terre et des huîtres qui poussent sur des arbres. Mais il n'y a pas six ans qu'on a découvert pour la première fois comment naît le petit kanguroo, et comment il s'est arrangé pour se trouver dans la poche de sa mère, et rivé au sein dont on ne peut pas le détacher.

» J'ai entendu des gens ici qui m'ont parlé de la « piqûre » des serpents, ils vous expliquent très bien que c'est avec leur langue fourchue ou leur queue qu'ils « piquent ». C'est cette ignorance qui est souvent la cause de la cruauté que nous avons vue en Égypte et qui nous a fait plus d'une fois songer au paradis qui doit exister pour les petits ânes. Ah ! les pauvres petits martyrs, si doux et si patients, mal nourris, trop chargés, couverts de blessures. S'il n'y a pas pour eux quelque part un beau pré d'herbe haute et belle, un pré où l'homme-brute ne viendra jamais les tourmenter, il n'y a pas de justice dans ce monde ni dans l'autre. Toute cette souffrance ne peut pas être sans récompense !

Ils étaient arrivés près du jardin zoologique : ils passèrent le guichet et tournant à gauche, traversèrent le pavillon des singes qui, malgré l'heure relativement matinale, avaient déjà un bon nombre d'admirateurs. Jim lui-même ne put

s'empêcher de sourire lorsqu'il sentit une petite main prudente saisir la noix qu'il tendait à travers le grillage. Nurse Joan lui expliquait les grimaces.

— La grimace qu'il fait en ce moment, parce qu'il ne peut pas arriver à prendre votre cacaouette, c'est à la fois une menace et une malédiction; en pareil cas, l'homme, le singe supérieur ne montre pas les dents, il se sert de la parole, vous souhaite l'enfer et les choses les plus terribles qui sont dans son imagination.

Ils s'arrêtèrent devant le bassin des lions de mer qui faisaient entendre du matin au soir leur aboiement de grosses bêtes toujours enrouées.

— Allons voir l'ému, — dit Jim qui venait de reconnaître un grondement étrange qui semblait sortir d'un puits.

Les oiseaux tendirent le cou par-dessus les barreaux et engouffrèrent le pain qu'on leur donnait ; Jim sentit un coup de bec maladroit qui venait de lui pincer le doigt.

— Ces oiseaux-là, — dit-il, — sont un peu toqués ; il faut les voir fuyant dans un paddock, poursuivis par les chiens, courant avec une allure de danseuse en jupe courte, gambadant, dérapant, changeant subitement de direction, le corps d'un côté, le cou et la tête d'un autre ; c'est à tomber de sa selle tellement ils sont grotesques. On les apprivoise facilement lorsqu'ils sont jeunes ; mais ils deviennent vite impossibles, car il faut qu'ils voient tout et qu'ils touchent à tout. En général, c'est de cela qu'ils meurent. Nous en avions un qui s'appelait Mick, qui venait toujours embêter les chevaux dès qu'il les voyait attachés par la bride : un des chevaux, étant un peu chatouilleux et trouvant d'ailleurs que Mick s'intéressait beaucoup trop à sa queue qu'il tirait avec sans-gêne, lui lâcha une ruade qui envoya l'oiseau plus près des cieux qu'il n'avait jamais été, mais qui ramena à terre une pauvre loque d'ému.

Il continua à parler ; Joan l'avait attiré sur un banc non loin de là, et elle l'écoutait, ayant soin de lui faire sentir qu'elle ne perdait pas un mot de ce qu'il disait. Car elle savait que les aveugles aiment à parler du passé, de choses qu'ils ne reverront jamais ; ils aiment à rappeler tout ce qui est resté dans leur imagination, ce qui est en quelque sorte l'héritage que leurs yeux leur ont laissé avant de mourir.

Plusieurs fois il s'était tu, comme si une idée s'était mise à travers de son chemin ; une main allait dans la poche intérieure de sa vareuse, semblait hésiter un moment, puis reparaissait vide.

Tout à coup Jim baissa la voix et dit à nurse Joan :

— J'ai reçu une lettre de « home », elle doit être de ma mère, parce que père n'écrit que rarement. C'est la première lettre que je reçois depuis que je suis aveugle, et je ne veux pas demander à n'importe qui de me lire mes lettres de là-bas. Nurse Joan, ça ne vous fait rien de la lire?

— Non, naturellement, je vous la lirai avec plaisir, donnez-la-moi.

— Voilà trois mois qu'elle court après moi, — dit Jim en manière de préface.

« Lone Man Plain, 3 juin 1915.

» Mon cher garçon,

» Où serez-vous lorsque vous recevrez cette lettre, si jamais elle vous parvient? Votre père et moi sommes heureux de savoir que l'un des nôtres fait sa part du grand travail ; mais ce que nous lisons dans les journaux nous donne la crainte de tous les dangers qui sont sur votre chemin. Nous savons que vous ferez ce qu'il faut faire, et nous prions que si vous êtes blessé, vous trouverez toute la bonté et la douceur qui sont dues aux pauvres saignants de cette guerre terrible.

» Nous avons reçu votre longue lettre d'Égypte et celle de Gallipoli ; mais depuis nous ne savons rien de vous. Nous n'oublions pas que les postes sont désorganisées et que les malles sont souvent en retard, c'est bien cela qui nous aide à supporter patiemment le silence.

» Ici rien de neuf ; il a fait très sec ces derniers mois, l'agnelage n'a donné que 42 p. 100, les mouches ont causé beaucoup de dégâts parmi les brebis. La tonte se prépare, on dit qu'elle ne sera pas fameuse, les bêtes ont souffert, la laine sera courte et cassante. Votre cheval va bien, père le monte de temps à autre pour l'empêcher de devenir trop gras ; votre chien Darky ne vous oublie pas : il aboie et pleurniche chaque fois qu'on dit : « Où est-il, Jim? »

» Larkins est fiancé à Rose Perkins ; Green, le « selector », a eu deux ans de prison pour vol de moutons : ça lui est bien dû. Je n'ai jamais aimé cet homme-là, il avait toujours un sourire et une poignée de main pour tous. Le père est content de cette nouvelle, il est sûr que c'est Green qui a coupé les fils de fer de la barrière du Paddock des Aigles. C'est pour cela que Mrs Green avait un piano et une machine à coudre qui coûtent cher ! C'est pour cela qu'ils donnaient des danses et des « at home » : Green va en avoir des « at home » pendant deux ans !

» Fluffy a quatre petits qui sont toujours fourrés partout ; ils sont surtout aux environs du tonneau de mélasse qui sert à la pâte phosphorée pour les lapins. Ces enfants de chien ont réussi à s'enduire de mélasse au robinet qui goutte toujours un peu ; puis ils se sont roulés dans la poussière et se sont faits une carapace qui leur donne des airs de tortues manquées. Il a fallu que je les fasse fondre tous les quatre dans de l'eau chaude, comme des caramels ; finalement ils ont abandonné au fond de mon baquet la mélasse et pas mal de leurs poils.

» Mon gars, vous aurez vu du pays ; la grande mer qui n'a pas de barrières, les Pyramides d'Égypte, et le sable qui est un autre océan. Le père m'a dit l'autre soir que vous vous battiez à Gallipoli, pas loin d'une plaine où des nations se sont battues pendant dix ans pour une femme. Elle devait être belle, ou bien les hommes n'avaient pas grand'chose à faire, dans ces temps-là.

» Peut-être irez-vous à Londres. Racontez-nous si vous avez vu la Tamise, le Palais du Roi, peut-être le Roi lui-même et la Reine ! Père ne dit pas grand'chose, je sais que vous lui manquez comme vous me manquez à moi. C'est terriblement triste de vous savoir vous battant là-bas, c'est beau aussi, toutes les choses tristes sont belles en général : pourquoi? Nous, les gens des Antipodes, nous sommes fiers d'envoyer nos gars là-bas, pour montrer au vieux monde ce qu'ils valent.

» Mille choses affectueuses de nous deux, nous vous embrassons,

» God bless you, my boy.

» VOTRE MÈRE »

Il y eut un silence ; Jim la tête baissée écoutait encore l'écho des derniers mots, puis il dit :

— Merci, nurse Joan.

— Jim, — dit-elle, — il va falloir que nous complotions pour répondre à votre mère.

— Nous commencerons par lui envoyer un câble que je vous demanderai de bien vouloir écrire et envoyer :

« Clarke, Lone Man Plain,
» Tallaponda, New South Wales
» (Australia.)
» Bonne santé, lettre suit.
» JIM »

Joan relut le morceau de papier sur lequel elle avait écrit la dépêche au crayon, et promit de l'envoyer le jour-même.

— Je ne veux pas, — dit Jim, — qu'ils sachent d'un coup que j'ai perdu la vue ; comment pouvons-nous faire pour envoyer une lettre sans qu'ils puissent se douter de la chose? J'y ai pensé souvent pendant la nuit, alors que je ne pouvais pas dormir; j'ai essayé d'écrire avec une règle plate posée sur le papier, mais Dick m'a dit que toutes les lettres à jambages inférieurs étaient autant de culs-de-jatte, coupés au ras de la règle ; ils devineraient aussitôt. La seule idée que j'ai trouvée, c'est de leur dire que j'ai été blessé aux yeux et que je dois porter encore longtemps des bandages.

— Je crois que c'est encore ce qu'il y a de mieux, — dit Joan, — vous me dicterez votre lettre que j'écrirai absolument mot à mot.

Tous deux se levèrent et se dirigèrent vers les enclos grillagés des oiseaux : on approchait d'une longue volière lorsque Jim s'arrêta cloué sur place.

— Écoutez, — dit-il, l'oreille tendue.

On entendait comme les notes d'un gamin qui souffle dans une flûte de quatre sous, toujours les mêmes notes répétées.

— Maggie ! — cria l'aveugle, une pie australienne ! — Menez-moi près d'elle, avez-vous quelque chose à lui donner?

La pie les regarda s'approcher, la tête tournée d'un côté, l'œil alerte et moqueur : elle vint en sautillant, et prit des

doigts de Jim un morceau de biscuit que Joan avait acheté en entrant dans le jardin. Jim siffla son air, l'oiseau lâcha ce qu'il avait dans le bec, écouta la tête penchée et recommença ses trilles et sa ritournelle de flûte.

Jim était enchanté ; Maggie, c'était l'oiseau qui commence au matin à réveiller les gens de la maison, et qui médite déjà les espièglerie pendables qui feront le désespoir et le bonheur de la famille. Son chant personnifie l'Australie, contient en soi tout ce qui est de là-bas, la fumée odorante du pin, le brouillard de l'aube qui engourdit les hommes couchés autour du feu mourant, et la poussière d'or des couchers de soleil qui sont de grandes opales. Son chant est dans l'air comme l'odeur de l'eucalyptus. Les Australiens aiment leur pie sans doute parce qu'elle a leur insouciance et leur espièglerie : l'Australie du Sud l'a prise comme emblème, et Maggie, les ailes déployées et la queue en éventail, fait son petit effet héraldique.

— C'est un morceau de là-bas, — dit Jim en quittant la volière.

Nurse Joan trouva un taxi à la sortie du Zoo, elle aida Jim à monter, et dit à l'homme de les conduire aux « Lauriers » dans Jermyn Street.

Jim sentait le vent lui caresser doucement la figure.

— Nous traversons Regents Park, — dit Joan, — nous allons passer la maison de l'amiral Beattie..., nous sommes en face de Madame Tussaud. Aux environs de Baker Street, il y a des maisons dont la grille a encore de chaque côté de la porte deux grands éteignoirs qui, dans le bon vieux temps, servaient à éteindre les torches.

— Nous passons maintenant la maison du duc de Wellington ; nous voici dans Piccadilly, des clubs tout le long, ici un club de femmes.

— Qu'est-ce qu'elles font dans leur club, les femmes? — demanda Jim qui était un peu vieux jeu.

— Elles causent, elles fument, elles se donnent des thés, elles invitent des hommes... et beaucoup d'entre elles travaillent dur.

— Est-ce que vous fumez? — demanda Jim d'un ton anxieux qui fit sourire Joan.

— De temps à autre, — avoua la nurse.

Ils descendirent aux « Lauriers » et s'installèrent à une

petite table : Joan lut la carte à Jim et lui demanda ce qu'il voulait : l'aveugle arrêta son choix à du mouton et à des légumes.

— J'aurais cru, — dit la nurse, — que vous seriez fatigué du mouton, vous en mangez tant chez vous, d'après ce que vous m'avez raconté.

— Pour nous, le mouton est un peu comme le pain ; on ne s'en lasse pas facilement. Cette guerre va faire aux Australiens un bien immense ; ceux qui reviendront au pays vaudront deux de ceux qui n'en sont jamais sortis ; et une des choses qui nous a frappés dès que nous avons débarqué en Égypte, c'est la méthode primitive que nous employons pour faire notre cuisine en Australie. Quelqu'un a dit que nous connaissons peu de manières différentes d'abîmer la belle viande, et les légumes que nous avons à foison, quand nous nous donnons la peine de les faire pousser. Au Caire, nous avons essayé pas mal de restaurants, et nous avons pris très vite la douce habitude de la cuisine continentale. Dans notre pays où il fait si chaud en été, nous avons besoin d'une cuisine simple, mais aussi attrayante. Un gigot de mouton qui fume sur la table, alors qu'il fait cent dix degrés Fahrenheit sous la véranda, n'est pas toujours appétissant, surtout lorsque cette pièce de résistance se représente plusieurs fois pendant la semaine : il nous faudrait une manière de le préparer un peu différente, nous avons besoin de variété dans notre cuisine. Les gens qui campent n'ont guère le temps de faire de la cuisine compliquée ; ils coupent un mouton entier par tranches, un peu comme un saucisson, et mettent ces tranches dans la poêle à frire au fur et à mesure des besoins. Parfois ils vont jusqu'à faire bouillir leur viande dans un bidon à pétrole, mais c'est tout. Ce qui est curieux, c'est que malgré nos goûts primitifs, nous sommes des gens très difficiles, nous sommes méfiants de plats que nous ne connaissons pas, et même de légumes que nous n'avons pas encore vus.

Joan hésitait où elle pourrait le conduire après le déjeuner, elle ne voyait guère que de la musique pour le distraire, et lui demanda s'il irait volontiers au Albert Hall où on devait donner un concert. Jim aimait la musique, et accepta l'offre avec empressement.

Guidé par elle, il sentit qu'il entrait dans une salle très vaste ; l'écho de voix éloignées donnait l'idée de distance, sous cette coupole qui pouvait abriter dix mille personnes. Il entendit bientôt les instruments s'accorder ; Joan lui lut le programme.

Elle vit ses mains s'agiter tandis que l'orchestre jouait *la Chanson sans paroles* de Tchaikovsky, et tout à coup il lui serra le bras de toutes ses forces, comme si cette musique l'avait atteint si profondément qu'il en souffrait, et que cet effort de ses muscles était pour étouffer un grand cri qu'il avait dans la gorge.

La nuit était venue au sortir du concert, Joan et lui durent attendre longtemps pour avoir un taxi. Jim avait encore dans les oreilles la musique qui l'avait tant ému ; mais peu à peu les sons s'étaient affaissés, anéantis comme une fumée odorante que la brise avait dissipée. Il était en quelque sorte redescendu à terre, et la terre lui parut à ce moment terriblement sombre et solitaire.

Il se rapprocha soudain d'elle et dit d'une voix rauque :

— Nurse Joan, vous reviendrez me chercher bientôt ; je sais que je me sentirai très seul après cette journée.

Il prit son bras à deux mains comme un enfant, elle le laissa faire et lui dit :

— Oui, Jim, je viendrai vous chercher vendredi prochain, je ne puis pas avant.

— Dans quatre jours, — dit l'aveugle, — merci tant de fois !

Et lorsqu'il descendit à Saint-Dunstan, il répéta une fois encore :

— Merci pour aujourd'hui, — et plus bas il ajouta : — vous ne m'en voudrez pas d'avoir pris votre bras, c'était plus fort que moi, je ne suis pas encore habitué...

Nurse Joan le rassura et lui fit comprendre qu'elle ne lui en voulait pas, puis lui souhaita le bonsoir.

(*La fin prochainement.*)

PAUL WENZ

SOUVENIRS D'UN ÉTUDIANT SOUS LA RESTAURATION[1]

Les vacances finies, M. Massin m'admit aux fonctions qu'il m'avait réservées à l'époque de mon départ pour Oissel, et je dois croire que les bons rapports qu'il reçut de M. le baron Hély d'Oissel ne contribuaient pas peu à me valoir sa confiance. Je remplissais près de lui les fonctions de secrétaire et j'étais chargé de sa correspondance intime avec les familles ; il me chargea de plus d'une double classe élémentaire par jour, et des répétitions de troisième pour les élèves qui suivaient les cours du lycée Charlemagne. Je passais dans son cabinet, assis auprès de lui, tout le temps qui n'était pas consacré aux heures de mes classes, et je profitais de sa petite bibliothèque, où figurait en première ligne la *Biographie universelle* des frères Michaud. M. Massin avait émigré pendant la Révolution et il avait servi comme officier dans l'armée de Condé ; il avait beaucoup vécu avec la noblesse de Pologne, et en sa qualité de chevalier de Saint-Louis, il se croyait obligé de professer le plus grand dévouement pour la branche aînée des Bourbons. Ma pétulance impérialiste s'accommodait fort peu des ménagements qu'il exigeait de ses subordonnés en matière politique ; cependant il m'imposait beaucoup sous ce rapport,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1918.

et il en résulta dès le premier moment quelque froideur dans nos relations. A cela près, j'obtins bientôt sa confiance entière, et il prit insensiblement l'habitude de penser tout haut devant moi et de me donner de très bons conseils.

Le premier avantage que j'ai recueilli de mon admission dans son bel établissement, ce fut d'y trouver des élèves distingués par l'intelligence, avec lesquels il fallait travailler beaucoup pour se tenir à leur hauteur. Nul professeur n'eût osé se présenter devant eux sans avoir préparé sa leçon par des recherches sérieuses et sans avoir rien de neuf à leur dire. Je fus ainsi amené peu à peu à refaire mes études, à approfondir tous les auteurs, à rédiger des cahiers d'après la grande méthode de mon savant maître Maillet Lacoste [1]; je trouvais plaisir et satisfaction d'amour-propre à remplir mes devoirs, et M. Massin encourageait ces dispositions par quelques compliments, discrets sans doute, mais suffisants pour me tenir en haleine. Le niveau de mon instruction s'élevait insensiblement, et je sortais des ténèbres de l'école primaire Gallois et Boucher pour arriver de plain-pied aux hautes études du plus fort lycée de Paris. Je fais grâce au lecteur de la série immense de travaux auxquels j'ai dû me livrer pendant les six années passées à l'institution Massin. J'y ai refait une à une toutes mes études comme professeur et répétiteur ; j'y ai commencé l'étude des langues vivantes et poussé aussi loin qu'il a dépendu de moi celle des sciences mathématiques et physiques, sous des maîtres dont je suis devenu le confrère à l'Institut, et parmi lesquels je me bornerai à citer l'illustre physicien Pouillet [2], alors simple répétiteur comme moi. Mes appointements étaient de quinze cents francs, et de plus j'étais logé et nourri dans l'établissement. C'en fut assez pour me permettre de réaliser le rêve le plus doux à mon cœur, celui de faire venir à Paris mon plus jeune frère Louis-Auguste, le même qui s'est acquis, depuis, une célébrité si funeste dans

1. [Maillet Lacoste avait été l'un des meilleurs professeurs de Blanqui. C'était un humaniste érudit, qui faisait partager à ses élèves son goût éclairé pour les auteurs classiques de l'antiquité. Il avait dû quitter l'École polytechnique en 1796 pour avoir écrit une éloquente protestation contre le *Serment de haine à la royauté*. On en trouvera le texte dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1916.]

2. Le même que j'ai eu pour collègue au Conservatoire des Arts et Métiers pendant près de vingt ans et à la Chambre des députés, en 1847 et 1848.

nos troubles civils et qui m'a causé par ses malheurs des chagrins si cuisants.

C'était alors un enfant charmant, de la physionomie la plus heureuse et d'une rare intelligence; je m'empressai de demander pour lui à M. Massin son admission à un prix de faveur et à ma mère un modeste trousseau qui me fut refusé; il me fallut donc attendre quelques mois pour faire les économies indispensables à l'achat du plus strict nécessaire et j'eus enfin le bonheur de voir arriver près de moi cet enfant que je considérais comme le mien et auquel j'ai prodigué plus de soins que je n'en ai donnés à tous mes enfants ensemble, dans le cours de ma vie. Le ciel m'est témoin que mon plus beau jour fut celui où je vis enfin assis au banc de sa classe, à la table de communion intellectuelle, ce frère tant désiré qui semblait m'élever à la dignité de père et qui devait un jour m'abreuver de tant d'amertume ! Pour lui, rien de trop beau, rien de trop confortable en fait de vêtements; j'attendais le dimanche avec impatience pour l'emmener en promenade avec moi, pour lui faire voir les monuments de Paris, pour répondre aux questions que me faisait son ardente curiosité, pour partager avec lui quelques modestes repas dont il ignorait le prix. Qui saura jamais, hors Dieu et moi, les illusions que cet enfant m'a causées et tout le bonheur que j'ai eu de m'imposer des privations pour lui être utile ou agréable ! Quel père a plus aimé son fils, et moi-même, depuis, ai-je plus aimé mes enfants?

La grande illusion de ma vie a toujours été de croire qu'on pouvait élever des enfants sans compter avec leurs passions, comme de manier des vipères sans prendre garde au venin. Toujours mordu, je recommencerais sans cesse : c'est une infirmité dont je ne guérirais point, et qui m'a soutenu dans les longues années de ma profession d'instituteur de la jeunesse, qui me l'a fait aimer, qui me l'a rendue nécessaire, à l'instar d'un milieu hors duquel je ne saurais vivre. C'est par mon frère que mes illusions ont commencé ; elles ont continué par mes enfants, puis par les enfants qui m'ont été confiés : et malgré mes mécomptes je me suis toujours figuré que la volonté d'un homme pouvait suffire à modifier le naturel d'un autre, avec de la persévérance et du dévouement. Mais l'homme

s'appartient à lui-même avant tout, et il n'est donné à personne d'agir sur sa destinée quand le moment de s'accomplir est arrivé pour elle. Qui m'eût dit, quand je veillais avec tant de sollicitude sur ce joli petit enfant blond, qui commençait ses études chez M. Massin avec les fils d'élite de l'aristocratie française et qui remportait sur eux tous les prix, qu'avant peu d'années je le verrais défiler sur les boulevards de Paris à la tête des hordes de brigands qui ont désolé cette capitale, et que le lauréat de l'Université deviendrait le type des conspirateurs de son temps !

Ce commencement et cette fin sont tellement présents à ma mémoire, qu'ils me semblent à peine séparés l'un de l'autre par un intervalle de quelques jours, comme dans les drames où tel acteur, enfant au premier acte, apparaît barbon au dernier. J'ai beau faire aujourd'hui, je ne puis plus séparer par la pensée mon jeune écolier de sixième du complice de Barbès à l'insurrection du 12 mai, ni mon élève de rhétorique du chef de toutes les bandes révolutionnaires de 1848. Je vois croître, à côté des lauriers pacifiques du collège, les cyprès de la guerre civile; sous les traits de l'enfant gâté de ma jeunesse et par dessus sa petite jaquette bleue à collet de velours, je vois poindre la blouse malpropre du tribun populaire et la face amaigrie du prisonnier d'État. Heureusement pour moi, cet horrible lointain ne m'apparut pas un seul moment pendant la durée des études de mon frère. Il devint tout à coup l'un des meilleurs élèves de la maison Massin, et ses succès au lycée Charlemagne firent bientôt pâlir tous ceux que j'avais remportés au lycée de Nice. Au concours général des lycées de Paris, son nom était prononcé avec enthousiasme, et il figurait l'un des premiers sur toutes les listes d'honneur : grec, latin, histoire, géographie, tout était pour lui occasion de triomphe et de prix.

On peut penser si j'étais heureux et fier de mon œuvre, et de quel air je marchais quand venait, à la fin de chaque année, le moment de recueillir le fruit de ma sollicitude pour cet enfant ! M. Massin, qui connaissait l'intelligence de mon frère, appréciait à sa juste valeur l'éclat qui en rejaillissait sur son institution, et il avait généreusement diminué pour lui le prix de sa pension, en même temps qu'il augmentait le chiffre de

mes appointements. Je recevais de tous côtés des félicitations, et l'enfant ne laissait pas encore deviner ce caractère indomptable et concentré qui devait causer son malheur et le mien. Laissons-le donc à ses travaux classiques, en attendant l'heure des conspirations ; je préfère dire un mot ici d'une illusion plus douce que je me procurai alors, en appelant près de moi une de mes plus jeunes sœurs, Uranie, pour la mettre en pension. Pour elle aussi il fallut attendre que je pusse compléter un trousseau ; ma mère me l'envoya littéralement sans linge et dans un état de délabrement impossible à décrire. Je choisis une des meilleures institutions de demoiselles, celle de mademoiselle R..., de la rue Saint-Louis, au Marais, et cette pauvre enfant y respira du long affaissement physique et moral où elle languissait depuis plus de deux ans à Annay.

Tout ceci se passait en 1817 et en 1818. A partir de cette époque, je contractai l'habitude de rédiger le journal de ma vie, de mes travaux, de mes lectures, de mes aventures, et j'écrivais tous les soirs, avant de me coucher, le procès-verbal plus ou moins animé des faits et gestes de la journée. J'ai conservé précieusement cette masse énorme de petits cahiers écrits avec une propreté extrême, et mes livres de dépense qui justifient d'une recette brute d'environ huit mille francs par an, depuis 1818 jusqu'à 1826, époque où cette recette, produit unique de mes leçons, s'éleva jusqu'à dix mille francs par année. Mon traitement chez M. Massin avait atteint le chiffre de trois mille francs, et c'est en prodiguant mon temps et mes peines que j'étais parvenu à le tripler, en donnant en ville des leçons particulières, très chèrement rétribuées. Une dame polonaise, qui voulut faire apprendre le latin à sa fille, me payait jusqu'à dix francs par heure ma leçon de chaque jour. Grâce aux voies et moyens de ce budget annuel, mon frère et ma sœur ne manquèrent de rien ; ma mère même put faire de fréquents emprunts à ma bourse, et je devins la providence de la famille entière.

Cependant je commençais à comprendre que la carrière de l'enseignement libre était trop précaire et exposée à trop de hasards pour m'offrir quelques garanties d'avenir. Il dépen-

dait d'un geste de M. Massin de briser ma position comme celle d'un simple commis, et de me réduire à la condition d'un maître d'études. En un mot, je sentais que je n'avais point d'*état*, et je résolus de m'en créer un en commençant l'étude de la médecine, quelque longue qu'elle dût être. Je pris mes inscriptions, je suivis à mes heures de liberté les cours de la Faculté, faisant marcher de front, à force de labeur, mes fonctions de secrétaire, celles de professeur, de répétiteur et de père de mes deux *enfants*. M. Massin ne vit pas d'un œil favorable ce cumul d'une espèce nouvelle; il craignit naturellement que la perte ne fût de son côté, et que ce que mes études médicales pouvaient gagner, ne fût au détriment de mes travaux classiques. Il m'avait exprimé avec humeur, l'année précédente, son regret de me voir apprendre la langue anglaise, puis la langue espagnole : « C'étaient, disait-il, de fâcheuses superfluités; *qui trop embrasse, mal étreint* », et autres apophthegmes. J'avais tenu bon et il avait cédé, grâce au soin que j'avais toujours de mettre de côté la traduction de quelque morceau d'éloquence dans chaque langue pour l'instruction de ses élèves. C'est ainsi qu'il m'avait pardonné l'étude de l'espagnol, en raison de quelques magnifiques sujets de narration que j'avais extraits des historiens de la conquête du Mexique.

En même temps que je me livrais à ces travaux supplémentaires, je ne laissais passer aucune occasion de profiter du contact des hommes distingués qui entretenaient leurs enfants à l'institution Massin. Par un heureux hasard qui a exercé la plus grande influence sur toute ma vie, je comptais alors parmi mes élèves l'un des fils du célèbre économiste J.-B. Say, Alfred Say, qui avait eu maille à partir avec un de ses maîtres et j'arrangeai l'affaire à la satisfaction commune. M. Say se montra fort reconnaissant de mon intervention, m'invita à dîner, me donna un exemplaire magnifiquement relié de son *Traité d'Économie politique* et mit à ma disposition sa bibliothèque spéciale. Je ne savais pas alors ce que c'était que l'économie politique ; je n'en avais pas lu une seule ligne de ma vie. Le traité de J.-B. Say que je lus par simple politesse, fut pour moi comme la révélation d'un nouvel ordre d'idées qui me conduisit à l'étude des œuvres d'Adam Smith, puis à

celles de Turgot, de Quesnay, de Malthus, de Sismondi et de tous les écrivains dont je devais être un jour l'historien, traduit en plusieurs langues. Les salons de J.-B. Say étaient le rendez-vous de tous les hommes éminents qui s'occupaient alors de cette science naissante, et des publicistes les plus renommés de l'opposition. L'illustre économiste avait en outre deux filles charmantes : l'une par sa beauté, l'autre par son esprit ; leur mère, madame Say, n'était pas moins remarquable par les qualités de cœur et par l'élévation presque virile de son caractère. Son fils aîné [1], qui a été conseiller d'État et longtemps conseiller municipal de la Ville de Paris, ne déparait pas cette belle famille.

Je devins bientôt assidu à ces réunions où l'on prenait le thé en famille, à l'anglaise, j'ai presque dit à la protestante, car M. Say était protestant ou plutôt puritain, par les habitudes sévères de sa vie, et philosophe voltairien par les tendances naturelles de son esprit. Il était de l'école de Condillac et de Cabanis. Il avait connu Mirabeau ; il avait vu les grands jours de la Révolution française ; il avait perdu un frère, officier distingué, au siège de Saint-Jean-d'Acre et il était affilié par le savant docteur Duménil, son parent, à toute la colonie des professeurs du Jardin des plantes, qui comptait parmi ses membres le grand Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Thouïn, Desfontaines, de Mirbel et les plus hautes notabilités scientifiques de ce temps. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur Européen*, étaient ses amis intimes. Le manufacturier Ternan, le banquier J. Laffitte, le chimiste Clément-Desormes venaient souvent à ses soirées, où l'on était assuré de rencontrer tous les étrangers de distinction, de passage à Paris. Quelle bonne fortune pour un jeune homme avide d'instruction, que de se trouver ainsi au foyer des plus brillantes sommités littéraires et politiques de l'Europe !

Aussi ne me suis-je pas fait faute d'en profiter, et je n'ai cessé d'être un des plus fidèles habitués de cette excellente famille, dont le chef a exercé une influence décisive sur mon avenir. J'étais loin, en effet, de me douter, quand je recevais des mains de J.-B. Say le premier exemplaire de ses œuvres,

1. M. Horace Say, l'auteur de plusieurs excellents livres.

qu'il me donnait l'investiture de sa chaire, et que moins de vingt ans après, je serais appelé à le remplacer dans son enseignement public ! En attendant, j'organisais de mon mieux mes premières études de médecine, non sans de grandes difficultés pour concilier mes leçons et mon budget avec les heures de travaux anatomiques et de cours à la Faculté. Le docteur Duménil, parent de M. Say, eut la bonté de m'y aider, et ma ferme volonté fit le reste. Le temps marchait rapide alors entre mes préoccupations de famille et mes travaux de toute espèce. Je me levais de bonne heure et je me couchais tard ; je lisais dans les rues, sur les boulevards, dans mon lit, dans les hôpitaux, partout, sans paix ni trêve; je prenais des notes sur toute chose, en tout lieu, sans souci des moyens ni du temps.

Mais de tous les horizons que l'étude ouvrait devant moi, celui de la médecine devint bientôt le plus vaste et absorba de préférence tous mes instants. J'en fus les premiers jours tout étourdi, tout ébloui, et quoique j'aie délaissé plus tard cette carrière, je dois aux travaux sérieux qu'elle m'a imposés pendant plusieurs années, l'évolution définitive qui m'a jeté du côté des sciences, sans trop sortir néanmoins de la culture des lettres.

Ma plus grande difficulté fut de concilier ces deux natures de travaux et de leur faire à chacun une part suffisante. Une fois ce problème résolu, je pouvais espérer d'arriver à bon port, de gagner à la fois mon pain et des grades, et d'arborer enfin mon bonnet de docteur. J'avais et j'ai toujours eu la plus haute estime pour la profession de médecin. Il me semblait qu'il n'y a rien de plus noble et de plus flatteur que la puissance de rendre la santé et quelquefois de sauver la vie à son semblable, et de jouir de cette faculté dans le monde entier. Les chemins qui conduisent à ce grand résultat sont d'ailleurs attrayants. La première fois que j'entendis le savant anatomiste Béclard exposer avec sa lucidité habituelle les grandes lois de l'organisation humaine, expliquer la différence des tissus vivants, distinguer les membranes séreuses des membranes muqueuses, les cartilages des tendons, les artères des veines, et le système lymphatique, et le système nerveux ; puis quand vint le tour de ces grands mystères de la physiologie, tels que la circulation,

la respiration, la digestion, le sommeil; puis quand, aux cours de clinique, je fus admis à prendre sur le fait les profondes altérations des organes essentiels de la vie, il me sembla que je m'élevais dans une région supérieure et quelque peu d'orgueil se mêlait à ma satisfaction, comme si j'étais parvenu tout à coup à dérober quelques-uns des secrets du Créateur. Je sentais rentrer dans mon cœur le sentiment religieux, à l'aspect des dépouilles mortelles de l'homme, et, le scalpel à la main, je recherchais avec recueillement par où pouvait s'être échappée, de ce corps immobile, l'âme que je ne voyais plus.

C'est à cette époque de ma vie que je suivais avec toute la jeunesse française les cours de la Sorbonne et nommément le cours de philosophie de La Romiguière. Les physiologistes ne m'expliquaient pas aussi bien l'immortalité de l'âme que les leçons d'anatomie et de physiologie qu'on nous donnait dans les hôpitaux, sans prétention dogmatique et philosophique. Je me souviens qu'à la clinique de l'Hôtel-Dieu et surtout à celle de la Pitié, je passais des heures entières dans la contemplation avide et curieuse de quelques pauvres mourants, pour surprendre en quelque sorte leur âme au passage, et savoir ce qu'elle devenait quand leur cœur avait cessé de battre ; je ne découvrais rien ; mais il me semblait qu'il avait dû passer par là quelque chose de réel, quoique d'invisible, et que celui dont j'avais recueilli la dernière pensée à son dernier soupir, devait continuer l'entretien autre part en le cessant brusquement avec moi... Avec qui, où et comment? Là recommençaient pour moi les incertitudes, quelquefois les angoisses ; mais jamais les livres et les spiritualistes ne m'en ont autant appris que les morts. Quiconque a pu se séparer un moment de son enveloppe terrestre, soit par la maladie, soit par le rêve, ou par un évanouissement, en saura toujours plus à ce sujet que les plus habiles gens de la Sorbonne. Jouffroy est mort à la peine, et à force de chercher des raisons de croire, il ne croyait presque plus.

Quand mes deux bases d'opérations furent une fois bien établies, à savoir mon enseignement classique dans l'institution Massin et mes propres études à la Faculté, je suivis régulièrement mon double plan avec une persévérance infatigable.

Les heures s'écoulaient comme par enchantement, et je n'avais pas le temps de penser à ce qu'en termes de jeunesse on appelle des plaisirs. Mes plaisirs consistaient à suivre de grand matin des cours particuliers d'anatomie, puis à certaines heures à assister aux leçons des premiers professeurs de la Faculté, à celles de physiologie de Chaussier et de Richerand, aux cours de pathologie de Marjolin, à la clinique de M. Récamier, à celle de Lisfranc à la Pitié, et surtout aux admirables séances de clinique chirurgicale de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu.

Je parlerai plus tard des autres savants, maîtres de cette illustre École de médecine française, la première du monde, qui comptait dans son sein des hommes tels que Broussais, Desgenettes, Alibert, Orfila, Boyer, Dubois, Larrey, Chomel, Jouyain, Bally, et qui a produit parmi leurs successeurs Andral, Bouillaud, Reyer, Cruveilhier, etc.; je n'ai jamais vu en aucun pays une réunion plus brillante de talents spéciaux et divers, surtout si, descendant à l'obstétrique, aux maladies de la peau, des yeux, aux affections mentales, on cherche des savants éclairés et des praticiens exercés.

La reconnaissance me fait un devoir de placer au premier rang parmi ceux dont je viens de parler, mon vieux camarade et ami le docteur Le Maistre, neveu de madame Dumolard, qui est mon médecin depuis trente ans et qui m'a rendu tant de généreux services. Florian Le Maistre est le type de ces hommes utiles, expérimentés et forts, qui ne cherchent point la renommée et qui la méritent par le savoir et par le dévouement. Je ne saurais dire quelle immense série de cures merveilleuses j'ai vu faire à cet habile homme, observateur ingénieux et profond, qui a passé sa vie au lit des malades, chirurgien aussi sûr que médecin prudent, également versé dans toutes les branches de son art, opérateur adroit et hardi, accoucheur patient, et dont la vaste clientèle ne le cède en rien à celle des plus hautes illustrations de Paris; il a été le fidèle compagnon de ma jeunesse et le consolateur de mes vieux jours; je l'ai toujours trouvé le même pour moi, et je suis heureux de lui payer ici le tribut d'une affection qui ne finira qu'avec ma vie et que j'ai mise trop souvent à de rudes épreuves. Il est à regretter que la langue n'ait pas de termes suffisants pour caractériser ces amitiés plus vives et très sou-

vent plus sûres que tous les liens de famille. Lui seul aura bien connu tout ce que j'ai souffert dans le cours de ma carrière, et il pourrait rendre témoignage de mille douleurs ineffables dont je ne parlerai point de peur de fatiguer la patience de mes lecteurs. On le retrouvera plus tard dans la suite de ces mémoires, toujours le même, toujours fidèle à l'amitié et au devoir, comme une source d'eau bienfaisante et limpide qui descend paisiblement son cours.

A mesure que mes relations s'étendaient dans l'institution Massin, elles se fortifiaient à l'École de médecine de tout l'intérêt que me portaient les savants professeurs de la Faculté; mais généralement, ils réservaient toutes leurs faveurs pour les externes et les internes de leurs hôpitaux, c'est-à-dire pour les élèves chargés de leurs services et sur lesquels reposait l'exécution de leurs prescriptions. Plusieurs de ces jeunes gens étaient déjà des sujets distingués, car ils avaient obtenu leurs postes au concours ; mais j'ai toujours éprouvé beaucoup de répugnance à me familiariser avec eux, parce que leurs habitudes de café, de tabagie, leurs affiliations aux sociétés politiques me déplaisaient infiniment. Les élèves des Écoles exerçaient dans ce temps-là une véritable pression sur le Gouvernement; ils défilaient, au moindre vent, en colonnes serrées dans les rues et sur les boulevards, et ils troublaient la paix publique en se jouant jusqu'au moment où, de révolution en révolution, ils ont failli être entraînés, eux et leurs pères, dans le gouffre de l'anarchie socialiste. Proudhon [1] aura raison un jour de leur dire : « Bourgeois, c'est vous qui avez tout fait ! »

Je n'ai jamais compris, même dans ma jeunesse et tout en partageant les illusions libérales de mes contemporains, cette continuelle intervention des étudiants dans les affaires politiques. Quelles sérieuses études peut-on faire sous l'influence de ces agitations et de ces conciliabules où d'effrontés hâbleurs usurpent trop souvent le rôle des gens de bonne foi ! L'autorité m'a toujours semblé manquer de courage en ne les comprimant pas, ne fût-ce que dans l'intérêt scientifique des

1. *Idée générale de la Révolution au* XIXe *siècle*. Paris 1851. Voir la préface de l'auteur.

Écoles. Elle a ainsi donné naissance à une génération de perturbateurs qui n'ont jamais complètement secoué, même avec l'âge, leurs habitudes de désordre, et qui, sous le nom de médecins, d'avocats et d'hommes de loi, ont inoculé dans toute la France le germe de ces déchirements violents dont elle porte la trace aujourd'hui. N'est-ce pas aussi un triste spectacle que celui des jardins publics remplis d'étudiants oisifs et débraillés, qui ne viennent à Paris que pour ruiner leurs familles, et qui ne rapportent dans leurs départements que des souvenirs de débauche et de conspirations ! L'École polytechnique elle-même n'a point échappé à la contagion générale et j'ai toujours éprouvé un sentiment de colère irrésistible, en voyant ces jeunes gens destinés à la direction de nos travaux publics, où la discipline est si nécessaire, débuter par être les généraux imberbes de nos luttes civiles. Quant à moi, si j'avais eu à prendre une part active aux conseils du Gouvernement de mon pays, c'est sur cette jeunesse que j'aurais appelé toutes les sévérités du pouvoir, et je suis sûr qu'il n'aurait pas fallu sacrifier plus de trois ou quatre cents inscriptions pour les dégoûter à jamais du rôle d'émeutiers.

Mais cette fièvre était dans l'air, à cette époque, et peu d'hommes y ont échappé. Je ne m'en suis pas toujours défendu et je serai bientôt entraîné à faire avec la plume du journaliste la guerre que d'autres conduisaient dans la rue, à coups de pierres et plus tard à coups de fusil. Fièvre fatale ! qui a coûté tant de sang et de larmes et qui a fait succomber tant de libertés ! Mais alors le travail acharné de chaque jour et le besoin de pourvoir aux besoins de ma colonie paternelle ne me permettaient pas de prendre une part active au mouvement qui entraînait la jeunesse des écoles ; je vivais à l'écart de tous les meneurs, et c'est un fait remarquable que de la fréquentation de tant d'amphithéâtres où les étudiants se comptaient par milliers, je n'aie pas conservé une seule connaissance ; je m'asseyais silencieusement, je prenais des notes et je me retirais sans avoir adressé la parole à personne. Je n'ai eu longtemps de rapports qu'avec mon vieil ami Le Maistre, plus avancé que moi d'ailleurs dans ses études et que je considérais déjà comme mon maître. Je n'ai jamais pris un seul repas avec un étudiant en droit ou en médecine,

et au moment où j'écris, à l'âge de cinquante-quatre ans, je n'ai pas encore eu la curiosité d'entrer dans un de ces jardins d'Armide, où tant d'hommes de bon sens ont gaspillé leur avenir. Le travail et l'esprit de famille m'ont sauvé jusqu'au dernier moment de toutes ces tentations.

Mais je manquerais de franchise et je laisserais justement suspecter la fidélité de ces *mémoires*, si je n'abordais avec sincérité le chapitre délicat des fragilités du cœur, qui joue un si grand rôle dans la destinée de tous les hommes. J'aurais pu, sans rien dissimuler d'utile dans cette biographie racontée par moi-même, omettre tout à fait ou couvrir d'un voile officieux l'histoire de ces fièvres souvent plus ardentes que les passions politiques ; mais je ne veux rien laisser dans l'ombre, et je croirais mes mémoires incomplets si je n'y faisais figurer avec le respect dû aux bienséances et à la vérité l'exposé, aussi franc que le reste, de mes premières émotions. Je n'avais pas attendu si longtemps pour payer tribut à la faiblesse humaine, et dès l'année 1816, alors que j'étais employé chez M. Gallois, j'avais éprouvé de vives sympathies pour la sœur d'un de mes élèves. Elle se nommait Élise D... et elle était fille du président du tribunal de première instance d'une petite ville des environs de Paris. Élise avait vingt ans ; j'en avais dix-huit à peine : c'est assez dire que ces amours demeurèrent purement platoniques et furent éteints plutôt qu'entretenus par une correspondance tellement froide et sensée de la part de la jeune personne que, si nos lettres avaient été interceptées, les siennes auraient pu passer pour celles d'une mère à son fils. En vain, je m'acharnai à peindre en termes pathétiques *questa prima fiamma d'amore* : Élise trouva sans doute qu'il me manquait dix ans pour avoir le droit de les lui faire accepter, et elle m'offrit, en échange, son amitié pure et simple.

Il fallut bien m'en contenter ; ce n'était d'ailleurs pas un bien sans valeur. Élise était une femme de grand sens, douce, blanche, d'une beauté tranquille, et que j'avais un plaisir extrême à contempler en silence. Nous passions quelquefois de longues heures sans nous adresser la parole ; puis, tout à coup, elle me parlait des voluptés de la campagne en termes de fermière allemande, comme Charlotte dans *Werther*, et je m'enivrais paisiblement du poison de ses yeux. Un jour pour-

tant que la placidité de son regard avait mal dissimulé le plaisir qu'elle avait à m'entendre (quelle est la jeune fille qui méprise jamais même l'aveu d'un butor !) je hasardai, en prenant sa petite main blanche, un aveu plein d'ardeur et d'expression sans doute, qui me valut un congé en bonne forme, sans espoir de retour. Mon désespoir fut extrême. Après avoir écrit douze ou quinze lettres à Élise, à ma famille, à mes amis, je chargeai un pistolet comme Werther, mais, réflexion faite, je ne m'en servis point. J'ose dire que ce ne fut pas la crainte de mourir qui me retint : on n'a pas cette crainte à dix-huit ans, surtout quand l'amour s'en mêle ; mais je me demandai qui prendrait soin de mon frère et de ma sœur, et, après tout, je reconnus que je n'avais pas le droit de trouver blâmable le refus que m'adressait une brave fille plus âgée que moi de deux ou trois ans.

Je me résignai donc à vivre, et quelque temps après Élise partit pour la campagne, emportant mon amour et le sien. Je puis dire le sien aujourd'hui, car elle m'a avoué plus tard qu'elle partageait mes sentiments, et qu'elle avait dû faire effort sur elle-même pour nous défendre l'un et l'autre, elle surtout, du péril où nous étions engagés. Vingt-cinq ans s'écoulèrent depuis, durant lesquels elle s'est mariée de son côté, moi du mien, lorsque je vis entrer un jour, dans mon cabinet, après ce quart de siècle, une grosse petite femme sur le retour, les yeux un peu éraillés, la bouche un peu dégarnie, les cheveux plus gris que châtains, qui me salua d'un air railleur en s'apercevant qu'elle n'était pas reconnue.

— Veuillez vous asseoir, madame, que puis-je faire pour vous être agréable?

— Vous ne me reconnaissez donc réellement point?

— Il me semble que j'ai déjà eu l'honneur de vous voir *quelque part*.

— Vous voulez dire quelques fois !

— Je ne voudrais pourtant pas être oublieux au point de vous paraître impoli.

Et elle partit d'un grand éclat de rire.

— Voilà, monsieur, ce que c'est que de vieillir. Je m'appelle Élise D... et je crois que vous vouliez vous brûler la cervelle, il y a vingt-cinq ans, parce que vous m'aimiez trop et que je

ne vous aimais pas, et je me félicite de n'avoir pas été la cause de votre mort dans ce temps-là, car je viens vous demander un petit service.

Elle me demanda ce service qui était sans importance, et, même après notre entretien, j'eus peine à retrouver dans ses traits un seul des rayons divins dont elle avait illuminé ma jeunesse. La lumière du pôle avait succédé aux feux de l'équateur. De combien d'erreurs et d'illusions moins douces n'aurions-nous pas l'occasion de revenir dans la vie, si nous prenions la peine d'attendre ! Que de chimères nous poursuivons tous, qui ne valent pas les brûlants regards de toutes nos Élises devenus si froids à quarante ans, après avoir failli nous consumer à dix-huit !

J'étais si sérieusement absorbé par mes travaux dans l'institution Massin et par l'attrait inexprimable de mes études médicales, que cet épisode d'Élise, ordinairement suivi à vingt ans de tant d'épisodes semblables, me laissa quelques années comme étranger à toute émotion du cœur. La botanique prit tout d'un coup la place de l'amour, et je m'adonnai à cette étude avec une telle ardeur qu'elle faillit porter préjudice à toutes les autres. Je ne quittais plus le Jardin des plantes et j'y passais tous les moments dont je pouvais disposer. Les serres tempérées, les serres chaudes, les carrés de classification se partageaient mon attention tour à tour excitée et ravie. Je ne vivais plus qu'à l'ombre des bananiers, des palmiers et des pandanées ; je connaissais l'arbre à thé, le caféier, le camphrier, le laurier caroubier, la canne à sucre, le giroflier, aussi bien que les arbrisseaux les plus vulgaires de nos jardins, et je me sentais vivre d'une vie nouvelle à l'aspect de ces belles familles d'érables, platanes et sycomores, de mimosas, acacias visqueux, acacias julibrizins, de catalpas, de sterculiers, de virgilias, de pavias, de sophoras du Japon, de pins et sapins dont la seule nomenclature formerait des volumes. Peu à peu leurs caractères scientifiques se gravaient dans ma mémoire et s'y fixaient avec une telle précision que j'avais fini par les reconnaître de loin, et quelquefois par les distinguer à une seule de leurs pousses. Cette étude est si pleine de charmes que je n'ai jamais compris qu'elle n'absorbât point

toutes les autres. Rien ne saurait exprimer l'intérêt qui s'attache aux applications de la physiologie végétale, à la multiplication des plantes, à leur reproduction par tant de procédés différents, surtout quand, pénétrant dans les régions de l'utile, on arrive à la culture des plantes alimentaires et à celle des arbres fruitiers.

Cet immense horizon de la botanique s'est ouvert devant moi dès les premiers jours où je commençai à étudier sérieusement les plantes, et il n'a fait que s'agrandir à mesure que j'ai été admis dans les jardins publics et dans les collections particulières. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'école de vignes du comte Odart près de Tours et la collection de mon vieil ami Bouchereau à Carbonnières, près de Bordeaux ! Cinq ou six cents variétés de raisins en pleine maturité au mois d'octobre, depuis le raisin de Corinthe qui pèse quelques onces, jusqu'au raisin de la terre promise dont une seule grappe pèse cinq kilogrammes ! Plus de cent variétés de figues, de pêches, de pommes, de poires, de prunes, de cerises ! Il n'y a pas jusqu'au haricot vulgaire qui ne présente au moins trois cents variétés ; celles de la pomme de terre compteront bientôt par centaines. Les fraisiers et les melons, ces ananas du Nord, se multiplient chaque jour à vue d'œil et sont devenus des objets de consommation tout à fait populaires. Que dire des roses, des camélias, des dahlias, des fuchsias, des azalées et de cette glorieuse famille des rhododendrons, l'ornement de nos plus beaux jardins? Ainsi, peu à peu, en étudiant les plantes médicinales, la bourrache, la rhubarbe, la digitale, je me suis senti entraîné vers la culture universelle et j'ai été conduit aux plantes tinctoriales, textiles, industrielles, telles que l'indigo, la garance, le safranum, le chanvre, le lin, le coton et le tabac qui sont devenus le fonds commun du commerce du monde et la base des grandes révolutions économiques de notre temps.

Le chanvre, le coton et le tabac représentent chaque année une valeur de plus de quinze cents millions. Les bois de construction, éléments primitifs de la marine du globe, qui fournissent la mâture et la coque à nos navires, les charpentes à nos édifices, à nos gares de chemins de fer, à nos toitures et un aliment continuel de travail aux scieries mécaniques du

Nord, sont un magnifique sujet d'étude pour la botanique, autant que pour l'économie politique. Enfin, il suffit de jeter les yeux sur une simple collection d'échantillons de bois recueillis sur les bords de l'Orénoque, de l'Amazone, du Paraguay et du Parana pour se faire une idée des ressources variées et inépuisables que la nature a mises à la disposition de l'homme sur tous les points du globe. Dans le seul arsenal de Rio-Janeiro, le génie maritime emploie plus de cent espèces de bois de construction différentes. Chacun sait les richesses qui abondent en ce genre, en fait de bois de fer et de bois durs, sur le continent de l'Inde, à partir du bois de teck et de gayac jusqu'aux bois lourds, serrés et métalliques de l'Australie. Depuis que j'ai plongé mes regards plus avant dans ces admirables collections naturelles, j'en ai composé quelques-unes qui reproduisent toutes les couleurs et toutes les nuances de l'arc-en-ciel. L'ignorance seule de la botanique ferme la moitié du monde au genre humain, et il n'y a rien de plus extraordinaire à mes yeux que de voir l'alimentation de notre espèce réduite à cinq ou six plantes telles que le blé, le riz, le maïs, le seigle et quelques autres, tandis que la terre est couverte de ressources infinies, parmi lesquelles la pomme de terre seule a démontré jusqu'à quel point l'homme pouvait braver les tristes lois du système de Malthus. Mais quel avenir espérer de ce côté, quand on voit chez un peuple tel que le nôtre, la jeunesse la plus intelligente arriver à l'âge de vingt ans sans pouvoir distinguer un champ de blé d'un champ d'orge et sans avoir jamais vu un épi de maïs ou de sarrasin !

L'ignorance est plus grande encore dans le règne animal. On n'aurait pas trouvé, il y a quelques années, un seul élève de rhétorique capable de décrire les rudiments les plus simples d'un vertébré, les phénomènes les plus élémentaires de la circulation du sang et la ligne de séparation des diverses classes d'animaux depuis la baleine jusqu'au ciron. Qu'y a-t-il de plus intéressant, néanmoins, que cette innombrable famille qui habite la terre, les airs et l'eau ; l'eau surtout, depuis les souffleurs du pôle jusqu'au whitebout ou poisson microscopique de la Tamise dont les gastronomes anglais font si grand cas à juste titre, et qui figure avec tant d'honneur sur la table du lord-maire? Qui saurait assez étudier la marche de ces

bancs de morues, de thons, de sardines, de maquereaux, de harengs, véritables approvisionnements réguliers et périodiques de la race humaine, si paternellement distribués par les mains de la Providence qu'ils semblent se mettre en route tour à tour pour la saison correspondante aux besoins de homme ! Chaque fleuve, chaque lac a reçu ses dépôts de faveur et ses poissons d'élite : le lac de Genève a ses truites, les rivières d'Écosse ont leurs saumons, le Danube a ses esturgeons. A l'heure où j'écris, l'Europe tout entière est préoccupée d'un nouveau moyen réputé infaillible de multiplier le poisson dans les fleuves et d'improviser par centaines de millions les habitants de leurs embouchures. On *sème* le saumon, on ne l'élève plus; on double, on triple et on décuple les générations qui allaient s'éteindre, et l'homme, habituellement si destructeur, semble n'avoir plus d'autre soin que celui de produire et de féconder la terre, à mesure qu'il apprend à la connaître.

Les programmes officiels de nos cours de médecine m'imposèrent aussi une autre étude qui n'a pas moins contribué que la botanique à agrandir le champ de mes explorations scientifiques : ce fut la chimie. La chimie embrasse la nature entière dans la composition moléculaire des corps. Elle est le point de départ et le flambeau de la pharmacie, la base de la toxicologie, l'une des branches les plus importantes de la médecine légale. Le médecin ne saurait marcher qu'en aveugle, s'il n'est éclairé par la chimie dans ses recherches sur la composition du sang, sur les sécrétions de toute espèce, et même sur la nature des substances alimentaires de l'homme. Le pain, le vin, la viande, les fruits sont au plus haut degré de son domaine ; mais elle est aussi la source de vie de toutes nos grandes industries ; de telle sorte qu'en l'étudiant au profit de la médecine, je me trouvai l'avoir apprise au point de vue manufacturier, ce qui m'a été, depuis, d'un grand secours dans ma carrière économique, lorsque je suis sorti des études médicales pour entreprendre de grands voyages dans les pays de fabrique et remonter aux sources des grandes questions de travail et d'économie politique. Au bout de deux ans, j'avais pris un tel goût à cette étude que je me fis construire un petit laboratoire où je donnais des leçons particulières,

alors fort chèrement rétribuées, à de jeunes étudiants qui étaient admis aux manipulations avec moi. Mes travaux en ce genre m'ont produit un moment jusqu'à cinq mille francs par année, qui élevèrent bientôt à un taux respectable le chiffre définitif de mon budget.

L'ambition me vint aussitôt que la fortune, et il me fut aisé de satisfaire le vif désir que j'avais depuis longtemps de faire une visite à l'Angleterre. J'étais sûr, en me passant cette utile fantaisie, de n'imposer aucune privation à mon jeune frère et à ma sœur. Les frais de mon premier voyage en Angleterre (j'en ai fait quatorze autres depuis) devaient être pris sur le produit de mon cours de chimie, et j'en pus distraire environ deux mille francs, sans compromettre, comme on dit en style parlementaire, aucun service essentiel. On verra combien je me trompais et combien l'événement dont j'aime tant à m'applaudir, puisqu'il m'a émancipé, tourna sévèrement pour moi en apparence, en dépit des efforts que je fis pour concilier tous mes devoirs. Il fallait d'abord faire agréer à M. Massin une absence de près de deux mois pendant lesquels il utilisait surtout avantageusement l'emploi que je remplissais dans sa maison. Il fallait en outre renvoyer à Annay, pendant les vacances, mon frère et ma sœur qui ne pouvaient rester dans leurs pensions pour ainsi dire en pénitence, au moment où ils avaient mérité de brillantes récompenses par leur travail et par leur bonne conduite. M. Massin se montra très hostile à ce voyage en Angleterre. Il refusa d'accepter un remplaçant, puis me voyant résolu à tout braver, il ne voulut m'accorder qu'un seul mois en ajoutant :

— Vous entendez? trente et un jours !

Cependant il finit par céder, mais de guerre lasse, et l'avenir me prouva que c'était malgré lui. Il insista pourtant jusqu'au dernier moment avec une telle énergie que ma victoire eut l'air d'une violence que je lui faisais, plutôt que d'un consentement gracieusement octroyé.

— Prenez garde à votre retour, — me dit-il sèchement au moment du départ, — et n'allez pas chercher de prétexte à de nouveaux retards dans l'inconstance des vents.

ADOLPHE BLANQUI

LE POTEAU

Un matin, on lui annonça son départ.

— Décidément ils me promènent, — murmura-t-il. — Darmstadt, Limburg, Giessen, Heidelberg, Düsseldorf! Et maintenant?

Il boucla son sac tyrolien, et, comme il travaillait le bois, il prit une caisse contenant ses œuvres d'art et ses couteaux.

Dans le train, il demanda au vieux landsturm qui le gardait : « Où va-t-on? » Il avait dit cela en allemand petit nègre. L'autre massacra vite une série de mots dont les oreilles du prisonnier ne saisirent que : « Stuttgart ». D'ailleurs peu lui importait.

Dans tous les camps d'Allemagne on l'avait puni durement. A la *Strafcompagnie* de Limburg, il reçut des coups de pied et des coups de crosse; à Giessen, il « dansa la pelote » avec le sac de sable sur le dos, les mains attachées au ventre ; à Düsseldorf, il resta un jour et une nuit en plein vent, dans une cage à barreaux de fer. Il connut aussi le four de brique chauffé et les chutes d'eau froide sur le corps en sueur.

Une autre fois, sur une route, comme il se baissait pour attraper un morceau de pain moisi, une brute lui donna un coup de botte au visage. Il eut l'arcade sourcilière fendue, et sur le front, en biais, il en portait encore la trace rose.

Que lui réservait sa prochaine prison? A cette question intérieure, il répondit par un haussement d'épaules.

A cause de toutes les misères rencontrées et subies, il inclinait à se soumettre aux volontés des événements. Au début, il s'était surveillé pour vivre en paix. Capable d'une attention aiguë, vif, rusé, il se tenait constamment prêt à terrer son corps à la moindre alerte. Il essayait de prévoir et de déjouer le hasard, cette chose mystérieuse qui créait au camp des peines et des joies. Puis un jour, las de se tourmenter pour éviter les petites et grandes fatalités de la vie, il comprit la vanité des presciences humaines et il s'abandonna.

A Stuttgart, comme il refusait de travailler parce que la lassitude de son corps ne le lui permettait pas, il fut puni d'un jour de poteau.

Le matin du 25 mai 1916, à six heures, on vint le chercher dans sa baraque.

— Nummer 19,843! Heraus!

A l'angle désert du camp, sur un espace en terre battue, un gros piquet, poli par l'usage, était enfoncé. On l'y attacha.

La corde, en spirale, montait des chevilles aux épaules. Les bras, ramenés en arrière, se pliaient en forme d'anse, et les poignets encerclés de plusieurs tours se rejoignaient, fixés au poteau. La tête seule pouvait bouger.

Comme coiffure, il portait le calot.

Quand il fut ficelé, on le laissa. Comme il s'était montré docile, le Boche ne l'avait pas trop serré. Cependant les chevilles et les poignets lui faisaient mal.

La sentinelle, chargée d'éloigner les autres captifs, passait devant lui, le fusil en bandoulière, avec la large baïonnette au bout.

La première heure passa sans trop de fatigue. Cette partie du camp était nouvelle pour lui; il regardait. Au moins ici, l'horizon ne se plaquait pas à la crête des murs : il s'enfuyait au loin, en courbes molles et bleues, sur des collines vertes où le regard se promenait.

Sept heures du matin. Le soleil étouffant noie ses braises énormes en des amas de nuages venant de l'ouest. La tache des nuées envahit le ciel. Va-t-il pleuvoir? Le vent se lève,

et, par degrés, siffle plus fort entre les planches des murs proches, ramasse en tourbillon des poussières et des feuilles, crible le prisonnier de grains de sable.

L'homme n'a que la veste ancien modèle et un pantalon de toile écrue.

Maintenant il pleut. L'averse arrive en rideaux obliques, fouettés par la bourrasque. Les gouttes s'écrasent sur sa joue droite, sur le cou. Pour se protéger, il penche la tête, présente le calot ; mais la pluie le fouaille, traverse le pantalon léger, alourdit la vareuse ; l'eau s'infiltre par la nuque, imbibe la chemise, suinte entre les épaules jusqu'aux reins, où elle s'étend autour de la taille serrée.

C'est une douche sans fin. Les cordes trempées contractent leurs fibres de chanvre, creusent des sillons rougeâtres aux poignets, bleuissent les mains d'un sang qui circule mal. Les chevilles le torturent aussi. Comme il s'appuie alternativement sur chaque pied, pour changer sa fatigue de place, il a l'impression qu'un câble de fer barbelé râcle ses muscles nus.

Puis il a froid. Le vent redouble de violence, s'acharne sur ses vêtements glacés qu'il colle aux jambes et à la poitrine. Il est seul. Personne sur ce coin de terrain où la tempête fait rage. La sentinelle, d'une baraque lointaine, regarde de temps en temps le poteau, par une vitre.

— Oh ! assez, — dit-il, — assez !

Des frissons l'électrisent ; des claques de vent et de pluie le suffoquent. Sa tête, ruisselante, s'alourdit d'une chape de plomb. Les reins brisés, les jarrets sans forces, il ne se soutient plus ; il reste suspendu à ses cordes, le corps affaissé, mou comme un mort. Et aux poignets, les nœuds, sous le poids, serrent davantage, déchirent la peau.

Alors il se redresse épouvanté, comptant dans son angoisse, qui hérisse sa chair, les heures qui restent à gravir, pareilles aux heures passées, mais plus dures, bien sûr, à cause de sa faiblesse accrue.

Des cris, des sanglots lui montent à la gorge ; et le vent les pulvérise, les emporte, absorbe les sons. Il n'a même plus le soulagement de la plainte. Les éléments déchaînés, complices de l'ennemi, ne le veulent pas. Il ne pense point : la

pensée s'écrase sous l'étau de la douleur. Il n'y a que la chair qui souffre indiciblement. Cela va-t-il durer?

Mais le ciel entend ses lamentations. La pluie flotte ainsi qu'une cendre humide; le vent s'apaise ; des rais de soleil se jouent dans la poussière des gouttes.

Il fait beau. L'astre, délivré, le caresse de lumière. Dix heures ! Instant béni. C'est l'heure de la soupe, la seule où on le déliera. La sentinelle détache ses poignets. On lui donne le bol de métal plein d'un liquide clair ; ses doigts ne peuvent tenir le récipient, il tombe. Le gardien, accessible à la pitié, permet d'aller le remplir à nouveau.

Il mange avec lenteur, heureux de la liberté de ses bras. Malgré les chevilles douloureuses il crierait d'aise. Il n'a pas faim, mais il l'achèvera, sa ration. Il sourit à l'Allemand qui a trouvé son calot contre le mur et le lui remet sur la tête. Il n'ose le prier de relâcher la corde de ses chevilles, car il craint de l'irriter. Cependant, lorsqu'il lui rattachera les poignets, peut-être pourrait-il les laisser libres un peu... Et, afin de préparer sa demande, en souriant pour l'attendrir, il lui montre une main toute bleuâtre encore, avec, au-dessus, un cercle noir, ourlé de rouge.

Finie, la soupe.

Alors, timidement, il hasarde sa supplique. L'autre touché, surtout par les mots dits dans sa langue, ne serre pas. Les poignets se déplacent dans le double anneau de la corde. Il remercie : « Danke schön ». L'Allemand répond : « Ya, ya » et continue sa promenade.

Jusqu'à midi, l'homme maîtrise son mal. Ses habits fument et sèchent. Il baigne en des étoffes chaudes de vapeurs. Mais à la longue ce soleil cuit son visage ; il en sent la piqûre sur les joues, sur les paupières fermées. Une torpeur l'envahit, monte à l'estomac où un vide se creuse. Il lui semble que son énergie, sa force se fondent, puis s'en vont, coulent dans son corps comme des ruisseaux de faiblesse.

Les ruisselets se multiplient, lavent le sang, dévorent les nerfs, l'inondent d'une telle langueur qu'il s'écroule sur ses liens, la tête penchée. Une bizarre souffrance habite en lui.

Elle vient de loin, d'infiniment loin, presque amortie, ronronne aux oreilles, court dans tout son être, imprécise, tourmentée, indéfinissable, mais toujours présente. Parfois, n'importe où, elle mord violemment et l'homme se cabre dans ses cordes.

Des mouches l'ennuient aux coins des yeux. Pour les chasser, il faut secouer la tête, et ce mouvement lui cause un tel ébranlement sous le front qu'il ne bouge pas, préférant ce fourmillement de pattes menues, cette rapide et constante succion, au coup de marteau sur le crâne.

La sentinelle le croit endormi.

Il a soif, une soif ardente ; sa langue rugueuse râcle le palais pour recueillir de la salive. Le soleil tape toujours, desséchant les lèvres.

Des alouettes trottinent çà et là. Il rêve d'un envol au-dessus des misères, dans les clartés pures ; il rêve d'évasion, de fuite éperdue vers la terre d'amour et de liberté ; et le désir immense d'être oiseau lui arrache un soupir.

A cinq heures, il s'évanouit.

Au crépuscule frais, parmi les brises errantes, il revient à lui.

Il s'étonne de se trouver là, puis se rappelle. Et avec le souvenir, la souffrance s'éveille aussi. Elle est toujours tapie sous les muscles, continuant sa lutte aveugle contre la chair. Cependant il la supporte mieux. Il se sent moins lourd ; ses chevilles n'ont plus ces fulgurantes douleurs qui les tordaient, ni ce grignotement rapide d'invisibles et furieuses petites dents. De sa poitrine, partent des ondes de chaleur qui s'étalent sous la peau. Il croit que son sang crève les artères, et, par lentes ondulations, s'en va mourir aux extrémités de ses mains et de ses pieds.

Ses dents claquent. Pourtant il est bien. Une étrange lucidité d'esprit décuple la puissance de ses facultés morales. Des idées lumineuses éclairent les ténèbres de son cerveau. Il s'explique la vie, l'être humain ; seule la guerre lui paraît une monstruosité, une énigme contre laquelle se brise son esprit.

Maintenant, il raconte ses visions : il divague. La senti-

nelle, l'entendant murmurer sans arrêt, s'approche, le touche au front. Ce front brûle. « Trinken », lui dit-elle. L'enchaîné comprend et répond : « Ya, ya. »

L'Allemand lui apporte à boire.

Minuit. Ses dents ont des roulements de tambour ; et, sous les cordes flasques de la taille et du buste, les coudes battent comme des ailes. Ses yeux, dans leur trou, font danser des pépites d'or. Par instants, il peut penser et il s'apitoie sur son sort : « Ils vont me tuer », dit-il. Son fatalisme ne résiste pas à la peur de la mort ; ses entrailles tremblent comme aux tranchées. Il voit sa mère et pleure. Les larmes se sèchent sur ses joues fiévreuses.

Quatre heures. Il a froid, très froid. Ses membres s'ankilosent. Conservant leur raideur, les bras s'agitent.

« Je vais mourir, pense-t-il ; je l'insulterais bien, ce Boche, pour recevoir une balle au front. »

La souffrance s'accroît, éclate dans ses muscles. Des fils d'acier, rougis au feu, brûlent ses reins ; ses poignets, à cause du poids de son corps, saignent ; ses chevilles gonflées se crèvent, comme des grenades mûres, dans leur bracelet de cordes ; sa tête n'est qu'une plaie où le pouls de ses tempes, comme un battant de cloche, écrase sa cervelle. Il voudrait se raidir, dompter ce monstrueux supplice ; et pour se débarrasser de toutes ces douleurs qui lui donnent l'assaut, le griffent, l'écorchent, le traversent, il les rejette d'un grand cri.

A l'aube grise les Boches le délient. On l'emporte sur un brancard. Son visage est exsangue. Va-t-il mourir?

Il resta deux mois au lazaret.

Maintenant il est en Suisse, tuberculeux.

LOUIS-HENRY DESTEL

LA POLITIQUE DE BENOIT XV[1]

III

LA SENTENCE PONTIFICALE *(Suite)*

L'Entente accuse l'Allemagne d'avoir suscité volontairement la guerre pour plier le monde à sa domination ; de l'avoir commencée volontairement par l'exécrable violation de la neutralité belge ; et de la continuer volontairement par des méthodes à elle propres, que réprouvent à la fois le droit positif et la conscience humaine. L'Allemagne proteste qu'elle n'a pas voulu le conflit, et que ce sont ses ennemis qui, en la contraignant à prendre les armes pour se tirer du péril de mort, l'ont réduite à la nécessité de ne plus connaître aucune loi.

Quelle est, entre ces deux thèses, la sentence pontificale, il est urgent de le savoir : car si, de ce que nous sommes, victimes et justiciers tout ensemble, on prétend nous rabaisser au rang de simples rivaux, nous voilà, en même temps que devenus les égaux de l'adversaire devant le bien et le mal, privés du ressort moral qui soutenait notre courage et renouvelait notre force. Alors nous avons le droit de nous plaindre et d'en appeler du tort qui nous est fait ; alors nous avons le droit d'accuser qui n'est pas avec nous d'être contre nous, et qui n'est pas contre l'Allemagne d'être, quoi qu'il en soit, son complice.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1918.

1° La violation de la neutralité belge.

La Belgique était, en vertu du traité du 19 avril 1839, un État perpétuellement neutre. La neutralité qu'elle promettait d'observer était de plus garantie par la parole de l'Autriche, de la France, de l'Angleterre, de la Prusse, et de la Russie. La parole donnée n'avait jamais été violée par aucune des puissances garantes, et la France en 1870, plutôt que de se parjurer, avait laissé prendre à Sedan une armée de plus de cent mille hommes.

Sommée le 2 août 1914 de livrer passage aux troupes allemandes, la Belgique ne crut pas « qu'un peuple, quelque faible qu'il soit, puisse méconnaître ses devoirs et sacrifier son honneur en s'inclinant devant la force [1] » et s'en tint à ses engagements. Jamais encore dans l'Histoire une nation n'avait préféré la mort à la honte, et pour la première fois un gouvernement vouait tout un peuple au martyre par respect d'un bout de papier. A l'heure où cette décision fut prise, dans la nuit du 2 au 3 août, ce n'est rien exagérer que de le dire, une ère nouvelle commença.

C'est ce fait qui donne à cette guerre-ci son caractère, et la distingue à jamais de toutes celles qui l'ont précédée. Dès lors, quiconque a la conscience droite et le goût de la justice se trouvait engagé à protester contre le crime, et, selon son pouvoir, à le réprimer, afin que la leçon fût comprise et que le sacrifice ne demeurât pas vain.

Le Saint-Siège se tut. Mais ses agents parlèrent, et ce fut pour prononcer que la Belgique était répréhensible de n'avoir pas su se résigner à l'inévitable, de s'être jetée dans la lutte aux côtés de la France athée alors qu'un simulacre de résistance suffisait à sauver la face, et d'avoir par faux point d'honneur et manque de prudence chrétienne attiré le malheur sur elle. Beaux raisonnements, mais peu juridiques. Or c'est de droit qu'il s'agissait : l'Allemagne avouait par la bouche de son chancelier qu'elle avait agi contre le droit, et le suprême gardien de la loi morale restait muet devant l'aveu.

1. Réponse à la déclaration de guerre du gouvernement austro-hongrois, 29 août 1914. *Livre gris*, pièce 78.

Benoît XV crut trouver la justification de sa réserve dans la découverte des papiers Barnardiston, par lesquels le gouvernement impérial prétendait prouver que la Belgique avait été la première à violer sa neutralité : « Tout n'est pas clair dans le cas de la Belgique, dit-il à un visiteur en novembre ou décembre 1914, et l'Allemagne invoque des griefs dont il faut bien qu'on tienne compte. » Ce que valaient ces griefs, on a pu l'apprécier depuis. La brochure de M. Van den Heuvel [1] servit entre plusieurs autres à remettre les choses au point. Et tel est tout le secret de la mauvaise humeur qui se manifesta dans le *Mattino* de Naples et la *Kölnische Volkszeitung* quand ce juriste éminent devint ministre près le Saint-Siège : M. Van den Heuvel, en confondant l'Allemagne, mettait le pontife à la gêne.

Un inconnu qui signait Benedetto Governa [2], et qui semble tenir de près à Mgr Tedeschini [3], fit alors circuler dans Rome une insolente épître à l'archevêque de Paris, où se lisait cette apostrophe : « Vous voulez savoir qui a envahi la pacifique et innocente Belgique? C'est l'Angleterre et la France, qui ont corrompu le gouvernement belge à leur profit [4]. » Il est vrai que d'autre part le marquis Crispolti, dans une conférence qu'il fit à cette époque, « s'appuyant sur les documents diplomatiques qui ont été publiés *jusqu'ici*, crut pouvoir affirmer que la conduite de la Belgique avait été constamment loyale, héroïque, et prévoyante ». Mais il n'en concluait pas moins que le Saint-Siège faisait sagement de ne point exposer sa dignité aux hasards d'une polémique [5]. Le marquis Crispolti arrivait donc par un autre chemin au même résultat que Benedetto Governa, l'entière justification de la réserve pontificale [6].

1. *La Violation de la neutralité belge*, cf. premier article, p. 888.
2. C'est-à-dire en français *C'est Benoît qui gouverne*.
3. Si tant est que ce prélat soit, comme il y a lieu de le croire, l'auteur ou l'inspirateur des notes publiées par le *Mattino* et la *Kölnische Volkszeitung*. Cf. premier article, p. 887 et suiv.
4. La lettre est datée du 16 février 1915. Elle n'a pas été imprimée, que je sache. Je la cite d'après une des copies dactylographiées qui circulèrent à cette époque. Il en sera reparlé plus loin.
5. Compte rendu rédigé en français, dactylographié, sans lieu ni date.
6. A une assemblée solennelle que tint le 25 mars 1915 l'Union populaire entre les catholiques d'Italie, le député Tovini traita diverses questions, et de fil en

Le 30 juin suivant, le ministre de Belgique prit prétexte de l'interview publiée le 22 par M. Latapie dans *la Liberté* pour remettre au Secrétaire d'État un mémoire sur la question belge, et prier le cardinal d'exprimer sur ce grave sujet la vraie pensée du pontife. Le cardinal répondit par un raisonnement en forme : « Le chancelier a déclaré ouvertement, le 4 août 1914, que l'Allemagne avait manqué aux lois internationales ; l'invasion de la Belgique se trouve par conséquent comprise dans les paroles de l'allocution consistoriale du 22 janvier dernier, par lesquelles le Saint-Père réprouve hautement toute injustice, de quelque côté et pour quelque motif qu'elle soit commise [1]. »

On a mené grand bruit de ce texte, et tâché de le faire passer pour un jugement solennel. Même, afin de rehausser l'éclat de la réponse, l'*Osservatore romano* [2] fit entendre que la demande était indiscrète : il était superflu d'appliquer nommément à l'Allemagne la sentence portée dans l'allocution pontificale, et d'ailleurs le silence était « conseillé par un sentiment de juste délicatesse envers ceux qui avaient spontanément offert la confession de leur *acte* ». Étrange confession que celle où le pénitent, tout en reconnaissant le fait, s'en justifie par l'appel à la nécessité et refuse d'en avouer le caractère délictueux ; étrange complaisance que celle de ce docteur qui se contente à si peu de frais, et pousse la condescendance jusqu'à ne pas appeler faute l'objet de la confession.

Il y avait pourtant un peu davantage dans l'argument du cardinal : il n'y est pas dit que le Saint-Père réprouve l'inva-

---

aiguille en vint à parler de la Belgique. Il loua son héroïque sacrifice, affirma que tous les catholiques en avaient senti le prix, et déclara que le Conseil de l'Union avait exprimé le vœu qu'elle se relevât de ses ruines, libre et indépendante. Les journaux ne manquèrent pas de faire allusion à ce passage du discours (*Giornale d'Italia* et *Tribuna* 26.3.15). Le *Corriere d'Italia* lui-même (25.3.15), qui s'était montré jusqu'alors si violemment hostile aux Alliés et si docile aux directions allemandes, releva les applaudissements et les acclamations qui saluèrent à ce moment l'orateur. Quant à l'*Osservatore romano* (26.3.15), il publia sur la cérémonie deux colonnes de compte rendu, et une analyse en trente-trois lignes du discours de M. Tovini : on y chercherait en vain la moindre allusion à l'éloge de la Belgique et à la manifestation qui s'ensuivit. Telles sont les exigences de l'impartialité.

1. *Osservatore romano*, 18.7.15. La lettre est datée du 6 juillet.
2. *Osservatore romano*, 16.7.15.

sion de la Belgique, mais il y est dit que de l'aveu de l'Allemagne l'invasion de la Belgique se classe parmi les actes réprouvés par le Saint-Père. Imprudente Allemagne ! N'eût été la déclaration de M. de Bethmann-Hollweg, le 4 août 1914, elle échappait à la censure. C'est ici que nous touchons au point délicat de l'affaire. Une injustice, disait le pape, est toujours condamnable pour quelque motif [1] qu'elle soit commise. — Oui bien, mais les motifs peuvent en changer le caractère et en atténuer, selon le cas, ou en relever la gravité. Toute la question est donc de savoir si les motifs qu'invoque l'Allemagne ont valeur de circonstances atténuantes. Là seul est ce qui importe, et c'est aussi par malheur ce que le Saint-Siège ne dit pas.

L'Allemagne soutient, écrit le Secrétaire d'État dans sa lettre à M. Van den Heuvel, « qu'antérieurement à la guerre, la Belgique avait manqué au devoir de la neutralité, et que partant celle-ci n'existait plus au moment de l'invasion. Il n'appartient pas au Saint-Père de trancher cette question historique, et pareil jugement n'est pas nécessaire à son but : même si on admettait le point de vue allemand, encore resterait-il toujours vrai que l'Allemagne, de l'aveu du chancelier, pénétra dans le territoire belge avec la conscience d'en violer la neutralité, et par conséquent de commettre une injustice. » Qu'est-ce à dire? La faute de l'un, supposé qu'elle fût avérée, n'excuserait pas celle de l'autre. Elle ne l'excuserait pas, mais ce serait tout comme, puisque de forfait unique dans l'histoire elle la ferait redescendre au rang d'une banale injustice, qui ne crierait plus vengeance à la face du ciel, ni ne vaudrait que toutes les nations de la terre et le Saint-Siège lui-même sortissent de leur repos pour la réparer.

C'est en effet ce que l'on pense à Rome, et c'est pourquoi, au consistoire du 22 janvier 1915, lorsqu'il en vient à faire appel au sentiment d'humanité de ceux qui envahissent le territoire ennemi, le pontife ne distingue pas entre la Belgique et les autres nations : ce n'est point une terre sacrée dont on viole la neutralité après avoir juré de la défendre ; ce n'est qu'une puissance ennemie sur le sol de laquelle on pénètre.

1. Et non, comme on a souvent traduit, *sous quelque prétexte.*

Mais si l'on a conscience, en franchissant ces frontières, quelques motifs qu'on en ait, de donner une entorse au droit et de commettre une injustice, le pape, défenseur du droit, ne peut faire moins que de réprouver cette injustice. Et il la réprouve en effet, pêle-mêle avec toutes les autres, petites ou grandes, que la guerre traîne après elle. Et il n'en demande réparation que comme de toutes les autres, et pêle-mêle avec elles, puisque dans sa Note du 1er août 1917 il assimile l'évacuation de la Belgique à celle du sol français et des colonies allemandes. C'est donc qu'en définitive il ne reconnaît pas à la violation de la neutralité belge le caractère singulier que le baron Sonnino a si magistralement défini devant la Chambre italienne le 25 octobre de la même année ; il n'y veut voir rien de plus qu'un simple fait de guerre, semblable aux autres et injuste comme eux. Et c'est ainsi que, par la condamnation même qu'il porte contre lui, le vicaire du Christ donne la sanction de son autorité morale à un acte qui a d'un seul coup balayé tout le droit des gens [1].

2° *La restauration de la justice.*

Le monstrueux grief à la charge de l'Allemagne étant de la sorte escamoté, il ne doit plus être si évident, même aux plus aveugles des Français, que la restauration de la justice se confonde aux yeux de Benoît XV avec le triomphe de l'Entente. Si même il fallait en croire le P. Angelucci, curé de San Marcello [2], « la cause véritable, naturelle, prochaine, et presque nécessaire de la présente et très funeste guerre » est la Révolution française [3]. Soit, dira-t-on, mais, de quelque crédit qu'il jouisse à la cour pontificale, le P. Angelucci n'est

1. Ces pages étaient écrites quand parut, sous ce titre, *le Pape, la Belgique et la Guerre*, par l'abbé Octave Misonne (Paris, 1918), une nouvelle apologie de Benoît XV. Au lecteur de juger laquelle des deux thèses est la vraie, celle de cet auteur ou la mienne. M. l'abbé Misonne a eu en mains un choix de documents fournis par la secrétairerie d'État. Mais comme il en a usé sans critique, il en a tiré des conclusions fausses. Son œuvre prouve, avec la droiture de l'ouvrier, sa parfaite ignorance de la politique pontificale : l'Histoire n'en retiendra rien.

2. Cf. premier article, p. 879, une note sur le P. Angelucci et l'église San Marcello.

3. *Il Principe della Pace mostrato alle genti nel turbine della grande guerra.* Roma, 1916, p. 143. Le livre sort des presses de la Typographie pontificale de

pas le pape : et où voyez-vous que le pape ait jamais rien dit d'approchant?

Le pape, en effet, parle d'un autre ton : « Les fléaux publics, a dit Benoît XV [1], sont expiation des fautes par lesquelles les autorités publiques et les nations se sont éloignées de Dieu. » Et plus précisément il enseigne dans sa première encyclique [2] que la lutte actuelle tire sa *véritable origine* de quatre facteurs de désordre, qui sont : « le manque d'amour mutuel entre les hommes ; le mépris de l'autorité ; l'injustice des rapports entre les diverses classes sociales ; et le bien-être matériel devenu l'unique objet de l'activité humaine ». Ces causes, il faut l'avouer, sont d'ordre si général qu'elles ne semblent s'appliquer à aucun État particulier : il ressort cependant de la parole apostolique que la véritable origine de la guerre n'est pas, comme l'affirme l'Entente, l'énorme ambition de l'Allemagne, et ce n'est pas là peu de chose.

Mais il y a davantage : le Saint-Siège a révélé, par mégarde, où il juge que sévissent le plus cruellement ces quatre facteurs de désordre d'où la guerre tire, plutôt que de l'intrigue allemande, sa véritable origine. Ou du moins il a fait savoir, à peu de jours de distance, qu'il mettait la France en cause, et la Bavière hors de cause. Déjà la France ne pouvait pas manquer de se reconnaître à l'allusion que fait l'encyclique aux États qui se séparent de la sainte religion du Christ ; mais de plus, Benoît XV l'invita nommément, dans une allocution du 10 décembre 1916 [3], à comprendre *enfin* qu'il n'y a pas de vie chrétienne sans amour de Dieu, et que l'amour de Dieu n'a

---

l'Institut Pie IX, porte l'*imprimatur* du Maître du Sacré Palais, et paraît « avec la permission des supérieurs ». On rougit d'avoir à relever que le supérieur à qui le P. Angelucci doit la stricte obéissance que requiert la profession monastique, Alexis-Marie Lépicier, prieur général des Servites, est un Français, de Vaucouleurs.

1. Allocution aux prédicateurs du Carême, 19 février 1917.

2. *Osservatore romano*, 19.2.17. La Bavière, il ne faut pas s'y tromper, symbolise ici toute l'Allemagne : on sait qu'il n'y a pas encore de nonce accrédité près le gouvernement impérial, ni d'ambassadeur impérial près le Saint-Siège. Le gouvernement impérial est représenté près le Saint-Siège par l'intermédiaire d'un ambassadeur de Bavière et d'un ministre de Prusse ; le Saint-Siège est représenté près le gouvernement impérial par l'intermédiaire du nonce accrédité près le roi de Bavière.

3. Allocution du 10 décembre 1916 pour la béatification du vénérable Garicoïts.

point de base plus solide que le respect de l'autorité. Peu s'en fallut qu'il ne lui donnât la Bavière en exemple[1]. Car le nonce Aversa, en présentant le 24 janvier suivant ses lettres de créance au roi Louis III se plut, comme pour aviver le contraste, à magnifier un gouvernement si respectueux des droits de l'Église, si résolument disposé à maintenir, et même resserrer encore, les liens de grande cordialité qui unissent le pays au Saint-Siège, et surtout si enclin à considérer l'influence de la religion comme le premier élément de la politesse et du progrès[2]. Ce double rapprochement donne à entendre de qui ne sont pas, mais aussi de qui sont les fautes qui ont appelé le courroux divin sur le monde.

Qu'on se reporte maintenant à l'ouvrage que don Lucantonio, vient de dédier au cardinal Gasparri, *la Supernationalité du Saint-Siège*[3] : Benoît XV, après en avoir dirigé l'élaboration, a voulu pourvoir lui-même à la révision des épreuves, et c'est là qu'il faut chercher l'authentique expression de sa pensée la plus intime. On y enseigne que les calamités qui désolent aujourd'hui la terre ont leur véritable principe dans le « libéralisme doctrinal » : les États ont prétendu s'affranchir de la tutelle des papes et séparer violemment le pouvoir civil du pouvoir religieux ; le conflit actuel « est comme l'épilogue de toutes les colères, de toutes les fureurs, de toutes les haines, qui, après avoir couvé au sein des divers peuples et éclaté en tumultes et agitations intestines, ne pouvaient avoir d'autre effet qu'un incendie général de guerre barbare et impitoyable, où s'abîmât en un océan de sang la fraternité humaine ». Ainsi « les faits parlent avec une terrifiante éloquence ; la papauté si

1. Je ne prétends pas, cela va sans dire, que la France ait eu raison de rompre avec le Saint-Siège, ni que la Bavière ait tort de vivre en bonne intelligence avec lui. Que nous ayons, comme tous les individus et toutes les nations, des fautes à expier, il n'est que trop certain ; que nous devions accueillir l'épreuve de la guerre en expiation de ces fautes, aucun catholique ne le contestera ; mais que la guerre, cette guerre-ci, ne soit rien de plus que le châtiment divin de nos fautes, — qu'on l'entende de la Révolution ou de la politique de M. Combes, — aucun Français ne saurait l'admettre, parce que cela n'est pas vrai

2. *Ad beatissimi Apostolorum principis cathedram*, 1er novembre 1914.

3. Ludovico Sac. Dott. Lucantonio, *la Supernazionalità del Papato*, studio-giuridico-politico-religioso. Roma, 1918. Les textes cités ou résumés sont aux pages 18, 66, 14, 16.

combattue est vengée par les événements »; et « tout peuple qui ne monte pas vers les sommets de la foi descend peu à peu vers les bas-fonds d'un honteux esclavage, dont il aura de ses propres mains forgé les chaînes [1] ».

Ces textes sont parfaitement clairs : pas plus que le P. Angelucci ce n'est aux empires centraux que Benoît XV attribue la majeure responsabilité de la guerre, ni par la victoire de l'Entente qu'il espère assurer la restauration de la justice. Et c'est ce qu'aurait révélé, si l'on avait osé en tirer la leçon, le grave incident des prières pour la paix, en février 1915.

Lorsque l'épiscopat français, par une exégèse ingénûment audacieuse [2], se fut avisé de tourner en appel à la victoire l'invocation pacifiste dictée par le pontife romain, il y eut de l'émotion derrière la porte de bronze. Rien pourtant n'en transpira dans aucun acte officiel. Mais à peine l'archevêque de Paris, « pour prier avec le pape et comme le pape », eût-il proclamé qu'il n'y aurait de paix possible que l'injustice une fois réparée et le droit vengé par notre victoire [3], il fut aussitôt accusé, et tous nos évêques avec lui, de s'adresser, plus qu'à l'esprit chrétien, au sentiment païen de la vengeance, et d'avoir par une interprétation arbitraire réduit la prière à des termes qui n'avaient jamais été dans la pensée de Sa

1. Cf. dans le même ouvrage, p. 85, une note sur les vicissitudes de la France depuis le milieu du XVIIIe siècle.

2. Cf. en particulier une lettre du 30 janvier 1915, où le cardinal Amette expliquait que la paix ne pouvait venir que par le triomphe du droit, sans dire pourtant que ce triomphe dût être l'effet de nos armes. Grâce à cette équivoque, Benoît XV put, quelques jours après, dire à l'évêque de Nice que l'archevêque de Paris avait interprété sa pensée avec exactitude : « Le Saint-Père était attristé qu'on eût pu croire qu'il voulût une paix sans dignité, ni durée, ni solidité, et se contentât d'un simple armistice, d'une trêve sans lendemain, alors qu'il demandait dans sa prière que la paix du Christ vînt sur la terre et régnât dorénavant parmi les nations. Il avait en vue, selon l'expression du cardinal Amette, précisément la paix solide et durable qui est l'œuvre de la justice triomphante. » (Interview de l'évêque de Nice avec M. Amfiteatroff, correspondant du *Rouskoié Slovo*, le 15 février 1915, citée par Guglielmo Quadrotta, *Il Papa, l'Italia e la Guerra*. Milan, 1915, p. 124.) Le pape ne dit pas à l'évêque ce qu'il entendait par triomphe de la justice. Mgr Chapon en conclut qu'il l'entendait à la française. On n'eut garde de le désabuser.

3. Discours du cardinal Amette à Notre-Dame de Paris, 7 février 1915. (*Croix*, 9.2.15.)

Sainteté. Ce jugement publié par le *Mattino* de Naples [1], tire son intérêt de ce que, signé O. l'Abate, c'est-à-dire Oreste Daffinà, c'est parmi les plus intimes confidents du pontife qu'il en faut chercher l'origine [2].

Outre l'article du *Mattino*, le discours du 7 février valut au cardinal Amette la lettre de BenedettoGoverna, qui semble être de la même main. Il faudrait citer en entier, tant il passe l'imagination, ce pamphlet cynique où l'on remontre aux évêques de France, et par la même occasion au primat de Belgique, qu'ils auraient beaucoup à apprendre « du sérieux, de la gravité, de la piété sincère, et du vrai patriotisme des illustres évêques allemands ».

Ceux-ci du moins ne se sont pas hasardés à trahir la parole du pape en lui attribuant « cette absurdité que la paix ne pût être signée qu'après la réparation de toutes les injustices... Les conditions de la paix seront dictées par les événements à venir, non par la justice entendue au sens français, turc, anglais, ou allemand. » De qui sont au demeurant ces injustices dont on parle? « Vous voulez savoir qui a violé tous les droits? C'est la France, Éminence, qui a piétiné tout droit divin, civil et humain, en expulsant moines, religieuses, prélats, etc., etc. ; vous voulez savoir qui a envahi la pacifique et innocente Belgique? C'est l'Angleterre et la France, qui ont corrompu le gouvernement belge à leur profit Qui a martyrisé les femmes, les enfants, les prêtres? La guerre est la guerre, et si les prêtres belges s'en étaient tenus à la prudence chrétienne, ils n'auraient pas été tués. Et vous avez, comme votre collègue Mercier, abusé de votre éminente dignité et du caractère épiscopal pour exciter parmi le peuple des sentiments, non de piété, de résignation, de pardon, mais d'indignation, de haine, de vengeance... L'Allemagne, avec tout son épiscopat, reconnaît dans la guerre le châtiment mérité de ses fautes : la France, avec l'épiscopat français, y voit une agression et une injustice [3]. Vers qui

1. *Mattino* 25.2.15.

2. Cf. ce qui a été dit premier article, p. 888, d'un jugement porté dans la même chronique sur M. Van den Heuvel, ministre de Belgique près le Saint-Siège.

3. « Il y a quelques jours, écrivait le 23 mars 1915 une personne sûre et bien informée, le gouvernement allemand a fait apposer sur les murs de Bruxelles une affiche avertissant la population qu'un prélat français avait été chargé par le pape de donner des instructions au clergé afin que celui-ci n'excitât par le peuple, mais qu'il prît modèle au contraire sur l'attitude correcte du clergé allemand. » Je n'ai pu ni retrouver la trace de cette affiche, ni contrôler le fait qu'elle rapporte. Je ne puis donc affirmer qu'il soit vrai ; mais c'est déjà trop qu'il ne soit pas invraisemblable, et que la nouvelle s'en soit répandue si peu de temps après le pamphlet de Benedetto Governa.

des deux Dieu usera de miséricorde, ce n'est pas à nous de le dire : nous le verrons en son temps. » Mais « ne serait-il pas possible, Éminentissime Prince, à votre avis, qu'une éventuelle victoire française fût un triomphe de l'impiété et de l'immoralité pour vos hybrides alliés, éternels ennemis du catholicisme romain? Vous savez que c'est la seule raison pourquoi le pire rebut social dans les nations neutres sympathise avec la France, la Russie, et l'Angleterre... L'histoire nous rappelle qu'un archevêque de Paris, il y a quarante-quatre ans, après avoir chancelé sur plus d'un point solide, finit par être fusillé par ceux-là même qu'il avait plus ou moins cajolés. Il mourut chrétiennement, en demandant pardon, avec des paroles de bénédiction : l'histoire est un enseignement pour tous les hommes, Éminence. »

C'est de ce ton qu'on se permet à Rome d'adresser la parole, en la personne de l'archevêque de Paris, à tout l'épiscopat de France et de Belgique. Et sans doute ce n'est là qu'une lettre anonyme ; mais cette lettre anonyme tient de trop près par les idées et parfois par le style, à d'autres documents de moins mystérieuse origine ; elle reflète trop fidèlement des pensées qui, cent fois exprimées dans les conversations familières, n'auraient pu se manifester sans scandale en des écrits avoués, pour qu'il soit permis de l'abandonner au mépris dont elle est digne. Il faut la méditer au contraire, et en retenir l'enseignement : la justice où Benoît XV aspire n'est pas celle pour le service de laquelle se battent les soldats de l'Entente, et la prière qu'il réclamait de nous, si Dieu avait pu l'accueillir, rendait vains devant Lui et nos souffrances offertes et tout notre sang répandu.

3° *Les méthodes de guerre.*

Après la critique de la fin, la critique des moyens. Admettons par hypothèse, que les ambitions de l'Entente ne soient pas d'un autre ordre que celles des empires centraux ; encore pouvions-nous espérer qu'on ferait la différence entre nos méthodes de guerre et les leurs. Illusion : les Alliés ne reprochent rien aux Impériaux que les Impériaux ne reprochent aux Alliés avec autant ou sans plus de raison, et puis « la guerre est la guerre », dit avec philosophie Benedetto Governa ; et par ces deux arguments la balance des mérites et des torts est une fois de plus rétablie. Ainsi les faits les plus

certains sont niés pour peu que l'exposé en prête à redire [1], ou, si rien ne donne prétexte à les mettre en doute, déguisés par un récit artificieux [2], justifiés par de fausses raisons [3], excusés par des comparaisons scandaleuses.

Que croyez-vous qu'on pense au Vatican de la guerre sous-marine et de la guerre aérienne? Si épais que soit le silence officiel, la vérité filtre au travers, et la voici : M. Latapie, quand il fut reçu par le pape en juin 1915, étonné de ce qu'il entendait, chercha dans sa mémoire « quelque accusation sans

1. Répression de l'activité patriotique du cardinal Mercier en janvier 1915.

2. A la mi-février 1915 la colonie belge de Rome fit tenir aux journaux la note suivante : « Le collège des proviseurs de Saint-Julien des Belges a l'honneur de vous inviter au service religieux qu'il fera célébrer le vendredi 22 janvier, à onze heures, pour le repos de l'âme des prêtres et religieux mis à mort par les troupes allemandes au cours de l'invasion de la Belgique »; l'*Osservatore romano* (19.1.15) l'inséra, puisqu'il est impartial; mais à preuve d'impartialité, il y fit cette menue retouche : « ... des prêtres et religieux *tombés* durant l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes. » Fait de guerre, évidemment : aussi ne vit-on paraître à la cérémonie aucun représentant de la maison pontificale, car l'impartialité de l'*Osservatore romano* n'est que le propre reflet de l'impartialité apostolique. Et c'est pourquoi cinq jours après, le 27 janvier, quand la colonie allemande se réunit dans son église nationale de l'Anima pour y chanter le *Te Deum* anniversaire de la naissance de Guillaume II, la cérémonie ne se passa point sans la présence du doyen du Sacré-Collège, du cardinal Secrétaire d'État, de quatre autres cardinaux (sans en compter six autres encore qui, ne pouvant ou ne voulant venir en personne, s'étaient fait représenter par leur secrétaire), du majordome de Sa Sainteté, du secrétaire pour les Affaires ecclésiastiques extraordinaires, du major de la gendarmerie et du brigadier général de la garde palatine : car la naissance de Guillaume II n'est évidemment pas, elle, un fait de guerre.

3. Pour justifier son silence devant les bombardements du Vendredi-Saint (29 mars 1918) et de la Fête-Dieu (30 mai 1918), la Secrétairerie d'État du Saint-Siège a *officiellement* accusé la France d'être allée en 1916 mitrailler à Karlsruhe la procession du Saint-Sacrement (*Osservatore romano*, 4.6.18). Il est vrai que nous allâmes sur Karlsruhe, en expédition de représailles, le jeudi 22 juin 1916, qui se trouvait être le jour de la Fête-Dieu ; il est encore vrai que nous y fîmes de nombreuses victimes parmi la population civile ; mais il est faux que ces victimes aient été atteintes, comme le prétend le communiqué du cardinal Gasparri, tandis qu'elles « participaient ou assistaient à la procession ». Car de l'aveu même des Allemands, l'*Osservatore romano* du 28 juin 1916 en fait foi, il n'y eut pas cette année-là à Karlsruhe de procession du Saint-Sacrement, et c'est la ménagerie Hagenbeck qui fut touchée par le tir. Une note *Stefani* rectifia aussitôt l'erreur : les journaux catholiques reçurent défense de l'insérer. Il fallait, toute menteuse qu'elle fut, accréditer la légende puisqu'elle avait le beau mérite, *o vere felix culpa !* d'opposer au coup de canon allemand, sacrilège, il est vrai, mais aveugle, un forfait plus sacrilège encore, et celui-là, volontaire, perpétré par la France.

réplique d'un crime sans prétexte. « — Et le *Lusitania*? dit-il. Il ne s'agit plus des belligérants. Ce sont des neutres, ce sont des innocents qui ont payé de leur vie... — Je ne connais pas de plus affreux forfait, s'écrie le pape ; mais croyez-vous que le blocus qui étreint deux empires, qui condamne à la famine des millions d'êtres innocents, s'inspire aussi de sentiments bien humains [1]? » Le sens de cette riposte, il est vrai, quoiqu'il semble clair, a été contesté : « Quelles que soient les paroles employées par le Saint-Père, celles-là ou d'autres semblables, a dit quelques jours plus tard le cardinal Gasparri, ce qui est sûr, c'est qu'il entendait par là demander l'opinion de son interlocuteur, et non se prononcer contre la légitimité du blocus [2]. » Puis le pape écrivit le 11 juillet au cardinal Amette une lettre autographe par laquelle il déniait toute autorité à l'article de M. Latapie, et lui opposait trois documents authentiques signés du cardinal Gasparri [3], entre autres une lettre au ministre d'Angleterre, où il était affirmé que « le pontife ne s'était pas prononcé contre la légitimité du blocus de l'Allemagne et ne l'avait pas condamné comme contraire aux lois divines et humaines [4] ».

Il serait messéant de s'inscrire en faux contre des paroles si précises. Il est néanmoins constant que si Benoît XV n'a pas dit à M. Latapie ce que M. Latapie a rapporté, il a dit des choses approchantes à plusieurs autres visiteurs, et à diverses reprises, et non seulement Benoît XV, mais le Secrétaire d'État, ses deux substituts, et tout le personnel de la cour romaine. Sur le point particulier du blocus il faut donc croire que le cardinal Gasparri, dans sa lettre à Sir Henry Howard, aura voulu dire que le Saint-Siège ne s'était pas prononcé officiellement et n'avait pas rendu de sentence en forme juridique, ce qui est vrai. Mais il est vrai aussi, et à l'épreuve de tout démenti, que le pape a dit au moins une fois à une personne qui n'était pas M. Latapie, à un personnage autorisé, celui-là, à lui demander des comptes, que couler le

1. *Liberté*, 22.6.15.
2. *Corriere d'Italia*, 28.6.15.
3. La déclaration au *Corriere d'Italia*, 28.6.15, et deux lettres adressées, l'une au ministre d'Angleterre (1er juillet), l'autre au ministre de Belgique (6 juillet).
4. *Corriere della Sera*, 20.7.15.

Lusitania n'était pas plus affreux qu'affamer deux grands peuples.

Et lorsque dans sa lettre du 25 mai 1915 au cardinal-doyen du Sacré-Collège, Benoît XV écrivait : « La guerre continue à ensanglanter l'Europe, et même elle ne s'abstient ni sur terre ni sur mer de moyens de nuire [1] contraires aux lois de l'humanité et au droit international », ce n'était pas seulement l'usage des gaz asphyxiants [2], les hauts faits des sous-marins allemands, et l'attentat contre le transatlantique anglais qu'il entendait condamner : c'était aussi, et d'abord, le blocus exercé par les navires de l'Entente autour des empires centraux. Que la mer soit, comme la terre, un champ de bataille, il ne saurait l'admettre ; que l'Allemagne ait à risquer sa flotte contre la nôtre comme il nous a fallu risquer notre armée contre la sienne, il n'y veut pas seulement songer. Les mers doivent être libres en tout temps : qui prétend les fermer commet l'injustice et, par un juste retour, appelle sur soi l'injustice. C'est l'Angleterre, vous dis-je, qui a suscité la guerre sous-marine, et l'Allemagne, qui la fait par force, la pauvrette, en est la moins responsable. Telle est la sentence impartiale du juge « établi par Dieu pour être le suprême interprète et vengeur de la loi éternelle ».

Le samedi 23 mars 1918, une pièce à longue portée commença de bombarder Paris ; elle tira encore le lendemain, qui était le dimanche des Rameaux, puis le surlendemain lundi, où elle se tut sur les quatre heures du soir. Quatre jours après, le Vendredi-Saint, passé trois heures après midi, elle se remit à la besogne, et à quatre heures trente-trois atteignit une église où la foule était assemblée pour l'office de Ténèbres. Une partie des voûtes s'écroula : on releva parmi les décombres soixante-quinze morts et quatre-vingt-dix blessés.

Aussitôt le cardinal Amette protesta devant le Saint-Siège contre un ennemi qui ne respectait plus même l'heure la plus

1. *Mezzi di offesa.* On a souvent traduit par « moyens d'attaque » ; et *offesa* peut avoir en effet le sens restreint d'*attaque*. Mais son vrai et propre sens est celui de *lésion*, *nuisance*.

2. Inauguré par les Allemands le 18 avril 1915, à Zillebecke, et définitivement adopté par eux le 22 avril, au nord d'Ypres.

sacrée de l'année chrétienne. Il reçut la réponse du cardinal Secrétaire d'État en même temps qu'une lettre du grand-rabbin de Paris. Les deux documents furent publiés ensemble [1] : où le rabbin dénonçait « un forfait qui semble avoir voulu insulter à ce que l'humanité a de plus sacré », le pape ne voulait voir qu'une triste conséquence de la guerre ; et aux victimes de ce qu'un juif appelait une barbarie sacrilège, le vicaire du Christ n'avait à offrir, avec sa bénédiction, que de l'argent. L'archevêque remercia Benoît XV de ses généreuses dispositions, et lui donna l'assurance que, pour ce qui était des secours matériels, on y avait déjà pourvu [2].

Cependant, le monde s'émouvait ; d'où l'*Osservatore romano* [3] conclut qu'il fallait avoir l'esprit vraiment médiocre, et mesquin, et fermé à l'intelligence de ce qu'est la sublime grandeur de la papauté pour oser comparer à l'attitude d'un rabbin celle d'une autorité qui « ne tend jamais à des fins et intérêts secondaires, mais seulement aux fins et intérêts qui répondent à son éminente dignité et à la providentielle universalité de sa divine mission ».

Or les évêques de France, et d'autres encore, en particulier le cardinal Farley, archevêque de New-York [4], avaient parlé du même ton que le rabbin, et si durement condamné le nouvel exploit de l'Allemagne que les catholiques allemands sentirent le besoin de réagir, et pressèrent le cardinal von Hartmann de soutenir l'honneur de son peuple. Le cardinal von Hartmann, plutôt que de parler lui-même, fit appel à Rome [5]. « J'ai rendu compte exactement à Sa Sainteté de vos explications, lui répondit le cardinal Gasparri, et je puis vous assurer que Sa Sainteté d'une part comprend parfaitement les difficultés de votre situation, et d'autre part apprécie le silence et la réserve magnanime, prudente, et avisée, que Votre Éminence a observée dans ces circonstances délicates. » Au demeurant, le pape souhaitait qu'on évitât, de peur d'aggraver les dissentiments, toute querelle entre évêques, et

1. *Petit Parisien*, 2.4.18.
2. *Débats*, 4.4.18.
3. *Osservatore romano*, 6.4.18.
4. *Petit Parisien*, 5.4.18.
5. *Kölnische Volkszeitung*, 26.4.18. Le dossier partit de Cologne le 24 avril. La réponse du cardinal Gasparri est datée du 24 mai.

même entre catholiques [1]. L'état-major allemand ayant donc bombardé Paris à l'aveugle, l'après-midi du Vendredi-Saint, effondré une église, et semé la mort à cent kilomètres du front de bataille, le cardinal Amette avait eu tort de protester, et l'archevêque de New-York d'exprimer son indignation ; mais le cardinal von Hartmann avait eu raison de garder le silence, et Benoît XV appréciait, son secrétaire d'État s'en portait garant, cette réserve avisée, prudente et magnanime.

Cette prodigieuse sentence n'était pas encore prononcée que déjà l'archevêque de Cologne adressait à Rome une nouvelle requête [2] : sa ville épiscopale avait été bombardée le 18 mai ; le pape n'obtiendrait-il point qu'elle fût épargnée le jour de la Fête-Dieu? Le pape plaida la cause et fut entendu : les Alliés n'allèrent pas sur Cologne, mais les Allemands tirèrent sur Paris [3] et, cette fois encore, atteignirent une église, et mutilèrent une statue.

La presse anglaise en eut de l'humeur, et le *Times* [4] réclama que « le Saint-Siège voulût clairement condamner ce

1. *Kölnische Volkszeitung*, 17.6.18, midi.

2. La dépêche est datée du 20 mai. Les pièces relatives à cette affaire ont été publiées dans l'*Osservatore romano* (4.6.18.) par la Secrétairerie d'État, en un communiqué dont on trouvera la traduction presque complète dans *les Nouvelles religieuses*, 15.6.18, p. 355. Ce communiqué n'a été connu de la presse quotidienne française que par des résumés d'agences mal transmis, tronqués ou falsifiés (cf. *Débats*, 5.6.18) qui attribuaient à l'*Osservatore romano* les réflexions du cardinal Amette : on eût dit que le Saint-Siège protestait contre le bombardement du Vendredi-Saint, alors qu'en réalité il réprouve formellement la protestation. Cf. plus haut, sur ce document « objectif », la note 3, de la page 194.

3. Il est à remarquer à ce propos que le canon qui avait tiré sur Paris le jeudi 30 mai 1918, date officielle de la Fête-Dieu, s'est tu le dimanche suivant 2 juin, date de la célébration de la fête dans les paroisses françaises, cela « sur l'ordre formel du haut commandement allemand », dit l'*Agence Wolff* (*Temps*, 12.6.18) ; d'où l'on prend argument pour justifier l'Allemagne de n'avoir pas interrompu le bombardement le jeudi. Mais d'autre part, « l'*Agenzia Nazionale* de Rome croit savoir que le cardinal Hartmann a fait parvenir au Vatican un rapport d'après lequel le bombardement de Paris le jour de la Fête-Dieu (c'est à-dire le jeudi) aurait été dû à un simple retard dans la transmission des instructions passées par les autorités militaires ». (*Temps*, 12.6.18.) Si, comme il y a lieu de le croire, l'archevêque de Cologne a en effet soutenu cette thèse, c'est donc que le gouvernement allemand n'avait pas l'intention d'épargner Paris le dimanche, et qu'il ne l'a épargné le dimanche, probablement à la prière du cardinal von Hartmann lui-même, que pour faire tomber l'accusation portée contre l'Allemagne, et tirer le Vatican d'embarras.

4. *Times*, 2.6.18.

nouvel outrage, qui, aussi bien, s'adressait au chef de l'Église catholique [1] ». C'était mal entendre les faits : l'Allemagne n'avait pas manqué au Saint-Siège ; rien ne lui avait été demandé, et elle n'avait rien promis. Benoît XV avait souhaité, il est vrai, que tous les belligérants usassent d'égards spéciaux pour le jour du *Corpus Domini* ; mais il n'avait demandé leur parole qu'à l'Angleterre et à la France. C'est ce qui ressort à la fois des documents officiels publiés par la Secrétairerie d'État, et de la déclaration faite le 3 juin par le chancelier de l'Échiquier devant la Chambre des Communes [2].

Nous ne voulions pas de marché : le gouvernement impérial n'en voulait pas davantage. Il revendique le droit de bombarder Paris alors qu'il nous refuse celui de bombarder les villes du Rhin, parce que la zone des opérations s'étend, soutient-il, jusqu'à Paris, mais non pas jusqu'aux villes du Rhin [3]. Il n'est pas certain, quoique *le Temps* et l'*Agence Havas* en aient donné la nouvelle [4], que le Saint-Siège admette la première partie de cette thèse, mais il admet, à n'en pas douter, la seconde. Car :

1° il ne fait aucune différence entre les opérations de repré-

1. C'est pour répondre à cette injonction que fut publié le 3 juin au soir (*Osservatore romano*, 4.6.18) le communiqué de la Secrétairerie d'État.

2. « Une action réciproque n'a pas été demandée pour la protection des zones de l'arrière des Alliés. Une telle demande aurait eu le caractère d'un marché, ce que nous ne voulions pas. »

3. La *Norddeutsche allgemeine Zeitung* (24.5.18) explique que les villes bombardées par les Alliés sont des villes ouvertes, situées très loin du front et hors de la zone des opérations militaires, tandis que les villes bombardées par l'Allemagne sont, ou situées à proximité immédiate de la zone de combat, ou fortifiées, ou pourvues d'un nœud de chemins de fer, ou employées comme cantonnements de troupes et têtes d'étapes. Cette théorie est, dès le mois d'avril, appliquée à Paris par le même journal : « Paris est un camp retranché, et en ce qui concerne l'offensive allemande actuelle un des plus importants nœuds de chemins de fer. Il est aussi le siège de nombreuses industries de guerre. Des autorités militaires ainsi que de grandes provisions s'y trouvent également. Paris est le centre de la direction de la guerre, non seulement en ce qui concerne la France, mais aussi en ce qui touche les Alliés. Tout cela doit être bombardé. Il n'est pas question de terroriser la population civile, mais Paris doit être bombardé pour des raisons militaires. » (Cité par *la Croix*, 17.4.18). Tout cela revient à dire que la zone des opérations est définie par la plus longue portée de canon.

4. Le *Tempo* de Rome avait annoncé le 1er avril que, suivant un bruit qui courait dans les milieux vaticans, le pape venait d'adresser au gouvernement impérial contre le bombardement du Vendredi-Saint une énergique protestation. Mais *le Temps* (3.4.18) apprit de la frontière italienne, et l'*Agence Havas* (même

sailles que sont les raids sur les villes du Rhin, et les bombardements d'intimidation que les états-majors austro-allemands dirigent sur les arrière-fronts des Alliés[1], c'est ce qu'expliquait, le 16 novembre 1916, à propos du premier raid sur Padoue le directeur de l'*Osservatore romano* : la condamnation pontificale frappe « *indistinctement* tous ceux qui ont à répondre de semblables faits, qu'ils soient connus ou ignorés, qu'il s'agisse du présent ou du passé, et aussi bien tous ceux qui dans l'avenir penseraient à les renouveler [2] ». Et voilà pourquoi la Secrétairerie d'État s'associe sans restrictions à la protestation de la *Kölnische Volkszeitung* contre le raid des avions français sur Karlsruhe, le 22 juin 1916 [3].

2° le Saint-Siège a proposé à plusieurs reprises, et toujours sans succès, comme on peut croire, « de faire cesser toute action des aéroplanes hors de la zone de batailles [4] » : c'est

---

date), de Genève, que la Secrétairerie d'État se décidait, réflexion faite, à considérer Paris, conformément à la thèse allemande, comme une forteresse exposée aux risques de la guerre. L'*Osservatore romano* (6.4.18) s'éleva aussitôt contre cette « pure invention tendancieuse », et prédit que l'Histoire dirait comment le Saint-Siège en cette circonstance, comme en d'autres aussi douloureuses, avait agi à l'égard des gouvernements responsables. Soit : attendons la fin.

1. Le communiqué de l'*Osservatore romano* (4.6.18) assimile le bombardement de Cologne par les Anglais le 18 mai 1918, opération de représailles, au bombardement spontané des villes italiennes par les Autrichiens en 1916.

2. « Les renouveler » ne signifie pas ici « prendre la même initiative » : car le marquis Crispolti, porte-parole de Benoît XV, a pris soin de repousser cette interprétation, et d'expliquer (*Corriere d'Italia*, 19.11.16) qu'il s'agissait bien, en condamnant le principe même des bombardements de villes ouvertes, d'éviter les représailles que réclamait la presse italienne.

3. *Kölnische Volkszeitung*, 26.4.18; *Osservatore romano*, 4.6.18. Il faut se rappeler que le raid sur Karlsruhe fut décidé « en représailles des bombardements effectués par les Allemands quelques jours auparavant contre les villes ouvertes de Bar-le-Duc et Lunéville ». (Communiqué français du 30 juin 1916.)

4. Cf. dans l'apologie du Saint-Siège publiée par l'administration de la *Civiltà cattolica*, sous le titre : *Fatti e non parole*, d'après les archives secrètes de la Secrétairerie d'État, le paragraphe 14, intitulé : « Proposition de faire cesser toute action des aéroplanes hors de la zone de bataille. » L'*Idea Nazionale* (21.3.18) a publié cette dépêche datée de Berne, 20 mars : « Le nonce pontifical à Vienne aurait été chargé de faire une démarche auprès de l'empereur d'Autriche pour l'inciter à prendre l'initiative d'an accord entre les gouvernements afin de faire cesser les bombardements *sur les villes ouvertes distantes des localités des lignes d'opérations.* » Le *Messaggero* (21.3.18) fit aussitôt observer q'un tel accord laisserait les Austro-Allemands libres de bombarder les villes de l'Entente avec sécurité, puisqu'il ôterait à l'Entente tout moyen de représailles. Et le soir même la Secrétairerie d'État fit annoncer officielle-

la propre doctrine de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung* et de la *Kölnische Volkszeitung*, du cardinal von Hartmann et du gouvernement allemand [1].

Le moins, par conséquent, qu'on puisse dire est qu'aux yeux de Benoît XV les bombardements des villes du Rhin sont aussi condamnables que les bombardements des arrière-fronts alliés. L'Entente ne saurait se réclamer légitimement d'aucune supériorité morale ni dans la conduite de la guerre maritime, ni dans la conduite de la guerre aérienne. Et *l'Unità cattolica* [2] était la fidèle interprète de la pensée apostolique lorsqu'après l'allocution consistoriale du 6 décembre 1916 elle répliquait froidement aux cris de joie de l'Italie : « La presse libérale italienne a voulu faire croire que, des crimes stigmatisés par le Saint-Père [3], les empires centraux seuls étaient coupables, et que par suite la condamnation pontificale ne s'adressait qu'à eux. Il est à croire au contraire, comme le font bien comprendre les paroles *où qu'ils aient été commis et quels qu'en soient les auteurs*, que cette condamnation a une bien plus ample portée. »

IV

LA GARDE AUTOUR DU CHAMP CLOS

A la redoutable question : « Êtes-vous neutre devant le crime? » Benoît XV a donc répondu. Il a répondu : il n'y a pas de crime, mais seulement une querelle de princes qui se vide aux dépens des peuples, et c'est pourquoi il faut faire

---

ment que la nouvelle publiée par l'*Idea Nazionale* était « sans l'ombre de fondement ». (*Osservatore romano*, 23.3.18.) Mais le *Corriere d'Italia* (6.4.18), dans un article officieux, inspiré, peut-être même rédigé par la Secrétairerie d'État, avoua peu de temps après que la raison du démenti n'était pas que le fait fût faux, mais que le pape avait dû renoncer à son projet pour couper court à la campagne tendancieuse qui commençait contre lui.

1. Doctrine, ai-je dit, et seulement doctrine ; car pour ce qui est de l'application, le pape a témoigné à plus d'une reprise qu'il réprouvait les conséquences que l'état-major impérial prétendait tirer des principes.

2. *Unità cattolica*, 8.12.16.

3. Dans l'allocution consistoriale du 4 décembre 1916.

finir au plus vite ce qui n'aurait jamais dû commencer. « Béni celui qui le premier lèvera le rameau d'olivier, et tendra la main à l'ennemi en lui offrant des conditions raisonnables ! » écrivait-il le 28 juillet 1915, dans l'*Appel aux peuples belligérants et à leurs chefs*. Or, personne n'ignore que l'empereur allemand, tout réduit qu'il est à défendre l'Allemagne contre une coalition acharnée à la perdre, n'a jamais cessé d'être pacifique, et que la paix serait conclue le jour même où les ennemis de l'empire renonceraient à le démembrer [1]. Le pape l'ignore moins que personne. Il en a reçu les plus formelles assurances, et c'est la raison pour laquelle il a toujours pensé ce qu'il a dit, — si j'ai bonne mémoire, en février 1916, — à l'archevêque d'Albi : « On pourrait faire la paix; c'est la France et l'Angleterre qui veulent continuer la guerre. »

La situation apparaît donc aux yeux de Benoît XV inverse de ce qu'elle est aux nôtres : c'est l'Allemagne qui est pacifique, et l'Entente belliqueuse; c'est par conséquent l'Entente qu'il faut contraindre à ployer. Aussi ne saurait-on s'étonner de trouver la diplomatie pontificale occupée dès la première heure de mettre obstacle à notre ravitaillement ; de dissuader les neutres de se joindre à notre parti ; enfin de briser le lien qui tient l'Entente assemblée.

1° *Mettre obstacle à notre ravitaillement.*

Dès le 6 août 1914, le président Wilson avait averti par télégramme les chefs d'États belligérants qu'il était prêt à travailler avec eux, maintenant ou plus tard, au rétablissement de la paix. Entre le 7 et le 9 septembre suivant, le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, fit savoir à M. Lansing, secrétaire d'État, que si le gouvernement américain offrait sa médiation, l'empereur ne la repousserait pas ;

1. Cf. dans le *Corriere della Sera*, 20.9.14, les déclarations du comte Bernstorff aux journalistes américains : « Le plus grand obstacle à la paix est constitué par les menaces d'écraser et démembrer l'Allemagne », et *ibid.*, 2.12.14, le compte rendu de l'interview donnée par le kronprinz le 30 novembre au correspondant de l'*United Press* : « Cette guerre est absurde, loin qu'elle soit nécessaire ; l'Allemagne ne l'a pas voulue ; l'Allemagne se bat pour sa propre existence contre ceux qui veulent l'écraser. »

et le 10 du même mois, la *Tribuna* de Rome [1] rapporta qu'« il n'était pas impossible que le délégué apostolique à Washington eût été chargé de faire une démarche confidentielle auprès du président pour s'entendre avec lui sur une proposition d'arbitrage ».

Il fut en effet révélé plus tard, — c'est le pape lui-même qui l'a dit, le 5 avril 1915, au journaliste Karl von Wiegand, — que Benoît XV avait chargé d'un message pour la Maison-Blanche un des meilleurs amis du président ; puis, — divers journaux en ont donné la nouvelle, — que des communications s'étaient établies entre Rome et Washington par Mgr Aversa, nonce apostolique au Brésil, [2] et surtout par le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore [3].

Or, voici ce que le pape avait fait dire au président : « Juste, impartiale et neutre en même temps dans son attitude et ses efforts pour amener la guerre à sa fin, l'Amérique, quand le moment sera venu de faire la première démarche en vue de la paix, peut compter sur le plus ferme appui du Saint-Siège. [4] » Il était difficile, en lisant ces lignes, de ne pas se rappeler qu'au dire de Mgr Mœller, archevêque germano-américain de Cincinnati, la première démarche en vue de la paix devait être de prohiber l'exportation des munitions de guerre [5]. Et en effet Benoît XV ne reconnaissant pas la légitimité du blocus que nous exerçons autour des empires centraux, il ne peut pas admettre davantage que les neutres nous en laissent tirer le bénéfice : c'est manquer à la neutralité que de fournir des armes à l'Entente.

Cette doctrine n'est pas particulière au pape : elle a été soutenue pour la première fois par l'ambassadeur Bernstorff dans une interview publiée le 10 septembre 1914, puis abandonnée le lendemain, reprise enfin le 2 octobre par le docteur Dernburg, chef de la propagande allemande aux États-Unis, et dès lors discutée à grand bruit dans la presse, portée au

1. *Tribuna*, 11.9.14.
2. *Resto del Carlino*, 2.12.16.
3. *Daily Chronicle*, 9.5.16.
4. Interview Wiegand dans *New-York World*, 11.4.15.
5. *Times*, 14.4.15.

Congrès américain, soutenue par des notes diplomatiques, un régime de terreur, et des considérations humanitaires [1].

Il arriva, entre autres manœuvres, que le docteur Dernburg fit insérer dans les journaux, le 5 avril 1915, un *Appel au peuple américain*. « Nous devons cesser, disaient les rédacteurs de ce document, toute fabrication de munitions en vue de bénéfices, mettant ainsi un terme à notre propre participation à la guerre. Alors nous pourrons insister pour que l'Europe prenne en considération notre demande de paix. Arrêtez la fabrication des poudres, shrapnells et canons ! Que votre volonté se fasse sentir à travers les résolutions de vos sociétés, par des appels à la presse locale, par l'action de vos Églises. Notre participation doit cesser maintenant, et notre influence pour la justice et le droit aider à finir la guerre [2]. »

Or, tandis que le chef de la propagande allemande aux États-Unis préparait son manifeste, un autre agent impérial, le journaliste germano-américain Karl von Wiegand, déjà célèbre pour ses interviews du kronprinz Frédéric-Guillaume, du grand-amiral von Tirpitz, du comte Zeppelin, et d'un commandant de sous-marin allemand [3], méditait de faire signer au pape un Message pascal au peuple américain. La malechance fit qu'il n'eût point audience aussi tôt qu'il avait compté : il ne fut reçu que le lundi de Pâques à cinq heures et

1. Cf. Gabriel Alphaud, *l'Action allemande aux États-Unis*. Paris, 1915, p. 92 et suiv., et aussi *Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis*, nº 88 des *Pages d'Histoire* de Berger-Levrault. Des débats du procès Carpi et complices, convaincus d'avoir, le 27 septembre 1915, fait sauter le cuirassé *Benedetto-Brin* dans le port de Brindisi, il résulte qu'il existait en Italie, comme aux États-Unis, une association criminelle organisée par Jaghen pacha pour le compte de l'Austro-Allemagne, aux fins de provoquer des incendies, de faire sauter les fabriques de munitions, les navires, les voies ferrées, etc., enfin d'user de tous moyens propres à interrompre les communications, à diminuer la production des armements, à terroriser les populations, et à troubler l'opinion publique. A cette organisation appartenait Cavallini, qui comparaîtra prochainement devant le tribunal militaire de Rome, et qui a déjà été condamné à mort par contumace, le 14 février 1918, à Paris, comme complice de Bolo. (Cf. les journaux romains, du 8 juillet au 1er août 1918.) Ainsi se révèle petit à petit la complexe unité d'une action si vaste qu'il eût pu sembler absurde, au premier abord, d'en attribuer à la même cause les diverses manifestations.

2. On trouvera le texte complet de l'*Appel*, dans Alphaud, *l. c.*, p. 262.

3. *Times*, 13.4.15.

demie du soir, et du coup le Message, qui devait être publié la veille ou le jour de la fête, ne partit de Rome que le lendemain, à l'heure où retentissait au travers des États-Unis l'*Appel* du docteur Dernburg.

« Si votre pays s'abstient, disait le pape, de tout ce qui peut prolonger cette lutte de nations contre nations, alors l'Amérique peut par sa puissance et son influence contribuer beaucoup à hâter la fin de cette terrible guerre [1]. » De quoi l'Amérique pouvait-elle s'abstenir qui pût prolonger la lutte, sinon de ravitailler l'Entente? Nul ne pouvait s'y tromper, et nul ne s'y trompa. Le parti Dernburg chanta victoire [2], et la presse hostile à l'Allemagne poussa de si hauts cris qu'il fallut s'expliquer : l'*Osservatore romano* et le *New-York World* protestèrent le même jour, 17 avril, par une étrange rencontre, que cette interprétation était tendancieuse, et que Benoît XV n'avait rien voulu dire, sinon que, le moment venu de s'entremettre entre les belligérants, le Saint-Siège seconderait de tous ses efforts le gouvernement américain. L'*Osservatore romano* relevait au surplus que l'entretien ayant eu lieu par interprète, il était permis de croire que les deux interlocuteurs ne s'étaient pas toujours exactement entendus ; M. de Wiegand lui-même, en disant au cours de son récit : « Si j'ai bien compris les paroles de Sa Sainteté », n'avait-il pas fait d'opportunes réserves sur la fidélité de son compte-rendu? M. de Wiegand télégraphia de Vienne à son journal qu'il avait en sa possession le texte italien du message, corrigé de la propre main du pape, et orné de cette mention : « Original approuvé par Sa Sainteté Benoît XV »; la photographie qu'il en allait envoyer pour couper court à l'équivoque [3] en ferait foi. La réplique fit tomber cette partie de la défense.

Restait cependant que le pontife n'avait explicitement parlé ni d'armes ni de munitions : « Ceux qui discutent en Europe, disait la note publiée par le *World*, feront bien de s'en tenir à ce qu'a dit le pape, sans aller chercher ce que les journaux allemands prétendent qu'il a voulu dire. » C'était bien raisonné, mais les journaux allemands n'étaient pour rien

1. Texte dans *New-York World*, 11.4.15.
2. *Daily Telegraph*, dans *Corriere della Sera*, 13.4.15.
3. *Corriere della Sera*, 22.4.15.

dans l'affaire : Benoît XV a dit à plusieurs reprises, en audience privée, que les Américains avaient tort de ravitailler les Alliés; et plus précisément, lorsqu'après la publication de l'interview Wiegand, et malgré l'interprétation qu'en avait donnée l'*Osservatore romano*, un personnage dûment qualifié s'en fut au Vatican demander les explications nécessaires, le pape ne fit pas difficulté d'avouer que, nonobstant les dénégations du journal pontifical, c'était en effet l'exportation des armes et munitions de guerre dont il entendait inviter l'Amérique à s'abstenir désormais.

Ce fait acquis, il n'y a pas lieu d'insister davantage : le rapprochement des dates suffit à tout éclairer. Le Message que l'on venait d'obtenir de Benoît XV n'était destiné qu'à soutenir l'Appel de Dernburg, c'est-à-dire que du vicaire de Jésus-Christ l'Allemagne faisait, sans qu'il s'en doûtât, un agent de sa propagande auprès du peuple américain. Il semble même ressortir des explications données par Wiegand au *World* [1], que le texte du document n'a pas été écrit, mais seulement corrigé par le pape : il était rédigé d'avance, et Wiegand n'est venu de Berlin à Rome que pour y faire apposer la signature pontificale.

« Prétendre que l'interview a été préparée au profit de l'Allemagne, disait la note publiée le 17 avril par le *World* [2], c'est dire que le pape a été trompé par son camérier [3], ce qui semble ridicule. » L'avenir devait prouver que la supposition n'était pas si ridicule : « L'interview, dit le 22 avril l'Agence Reuter [4], a été préparée d'avance par le gouvernement allemand et le ministre de Bavière à Rome, qui ont envoyé le correspondant près du pape. » Wiegand raconte de son côté qu'il s'était adressé à un ami qu'il avait à Rome, « en contact avec le Vatican ». Cet ami, qui fut aussi l'interprète auquel eurent recours les deux interlocuteurs, était ce propre camérier qu'on ne pouvait sans ridicule accuser de tromper le pape : il s'appelle Rudolf Gerlach, et a été, le 23 juin 1917, condamné par contumace à la réclusion perpétuelle comme coupable

1. *Corriere della Sera*, 22.4.15.
2. *Giornale d'Italia*, 19.4.15.
3. Le texte dit par erreur *camerlingue*.
4. *Corriere della Sera*, 23.4.15.

d'intelligence avec les puissances ennemies de l'Italie. Et Benoît XV lui garde une si fidèle confiance que, non content d'avoir prêté les mains à le défendre [1], il l'a maintenu à son rôle en dépit de la sentence, et fait inscrire dans l'*Annuaire pontifical* de 1918 [2], parmi ses camériers secrets, un homme réputé traître à la nation, qui, sans prendre garde à sa naissance, lui assurait, à raison de sa charge ecclésiastique, les mêmes garanties personnelles qu'à ses propres citoyens [3].

Il est juste d'ajouter que ce n'était pas en haine de l'Entente, puisqu'il est neutre, ou, comme il dit, impartial, que le pape invitait l'Amérique à nous couper les vivres : il ne souhaitait que d'ôter à l'incendie son aliment. L'Entente désarmée, l'empereur mettait bas le glaive, et la paix pouvait refleurir : il fallait, pour tirer d'un tel argument de quoi se résoudre à une telle démarche, croire, en vérité, d'une foi robuste, que nous étions les assaillants, et l'Allemagne la victime, si pacifique victime, et si peu encline à la vengeance, qu'elle renoncerait à se défendre, à peine ses agresseurs auraient-ils perdu les moyens de l'attaquer. Cette thèse devait être publiquement soutenue dix-huit mois plus tard dans la *Neue Zürcher Zeitung* [4] par le prince Alexandre de Hohenlohe, voici comment : ni l'un ni l'autre parti n'aura la victoire entière; la guerre ne peut donc finir que par un compromis ou par la ruine totale de tous les belligérants. Il faut éviter cette catastrophe, et le plus tôt sera le mieux. Le pape et le président des États-Unis le peuvent, l'un par sa puissance morale, l'autre par une pression matérielle : Wilson n'a qu'un mot à dire pour arrêter l'exportation du matériel de guerre,

1. Il serait hors de propos d'étudier ici par le menu le rôle du Vatican dans le procès Gerlach. On jugera du reste à ce détail : Mgr Gerlach, en tant que contumace, ne pouvait pas faire plaider directement sa cause; il fut néanmoins défendu par l'avocat de son complice Vitaliano Garcea, directeur du *Bastone*, et la plaidoirie imprimée secrètement, mais à grands frais, par la Typographie Vaticane. Le volume est intitulé : « Avv. Ignazio Scimonelli, *la Sedizione dei Poteri contro le Leggi*, 1917. »

2. *Annuario pontificio* per l'anno 1918, publicazione ufficiale, Tipografia Vaticana, Roma, 1918, p. 489.

3. « Toute personne étrangère investie d'une charge ecclésiastique à Rome, dit la loi des Garanties, art. 10, jouit des garanties personnelles qui appartiennent aux citoyens italiens en vertu des lois du royaume. »

4. *Neue Zürcher Zeitung*, 23.9.16.

et par conséquent les hostilités. On dira que ce serait favoriser l'Allemagne, qui, elle, produit des munitions à sa suffisance. *Mais l'Allemagne est aujourd'hui dans la situation d'une forteresse assiégée : si les assiégeants ne tirent plus, elle n'aura plus à tirer*, et ce n'est certes pas elle qui voudra faire obstacle à la conclusion d'une paix honorable pour tous. Ce sera le mérite impérissable de Benoît XV et de Wilson d'avoir mis un terme à ces horreurs.

Benoît XV n'avait pas attendu si longtemps pour agréer ces conseils et les suivre.

2° *Dissuader les neutres de se joindre à notre parti.*

Arrêter le ravitaillement des Alliés ne suffisait pas : il fallait aussi les empêcher de se procurer des renforts ; il fallait, pour faire la part du feu, isoler le foyer et protéger les alentours. M. Latapie a rapporté [1] que le pape lui avait dit à propos de l'intervention italienne : « Je reconnais nettement que nous étions neutralistes. Nous avons donné des instructions dans ce sens à nos amis, à nos journaux. Nous voulions la paix. » Plus d'un sera tenté de révoquer le témoignage en doute, et peut-être de lui opposer celui de Mgr Ignazi, sous-directeur de l'*Osservatore romano* : le pape souhaite la paix universelle, et prie Dieu que l'Italie soit préservée de la guerre; encore est-il que « de cette attitude à une action directe ou indirecte pour la maintenir en une perpétuelle neutralité, il y a un abîme [2] ». Mais Mgr Ignazi ne disait pas que cet abîme ne serait point franchi, si tant est qu'il ne le fût déjà au moment où il écrivait. Quelques semaines après, la *National Zeitung* [3] rapportait ce propos de son correspondant de Vienne : « Le bruit court que le pape fait office de médiateur dans les négociations entre l'Autriche et l'Italie. Ce bruit n'est pas fondé : il suffit de penser à la situation réciproque du Quirinal et du Vatican pour en comprendre l'invraisemblance. Si le pontife y prend quelque part, ce n'est que par le désir qu'il a que les négociations suivent un cours pacifique. A

1. *Liberté*, 22.6.15.
2. *Osservatore romano*, 24.2.15.
3. *Corriere della Sera*, 12.4.15.

qui prétend que le pape pense et sent en Italien on peut répondre qu'il observe surtout une rigoureuse neutralité, comme le prouve son attitude à l'égard de la Belgique. »

Ce démenti vaut un aveu. Le cardinal Secrétaire d'État dira le reste, après M. Latapie, dans sa déclaration officielle au *Corriere d'Italia* [1] : « Il est bien vrai que le Saint-Siège désirait que l'Italie demeurât étrangère au conflit, et que l'Autriche fît d'opportunes concessions pour ôter aux deux pays tout motif de dissentiment... Quand l'histoire publiera ce qu'il a fait à ce propos, la nation italienne en aura un sentiment, non de rancœur, mais d'amour et de reconnaissance. » Ces paroles sont claires : par souci de la paix, par tendresse pour l'Italie, et en considération de ses propres intérêts, — les trois raisons sont données à la fois par M. Latapie et par le cardinal, — la diplomatie pontificale s'est entremise, au printemps de 1915, entre l'Autriche et l'Italie pour obtenir de l'une des concessions qui ôtassent à l'autre toute raison de se mêler à la guerre. C'est aussi ce que faisait l'Allemagne, et comme l'Allemagne ne travaillait sans doute pas contre son propre intérêt, il en faut bien conclure que Benoît XV, en l'occurrence, a servi, contre les nôtres, les intérêts de l'ennemi.

Il en fut de même en avril-mai 1916 quand les États-Unis menacèrent de rompre avec le gouvernement impérial sur la question du *Lusitania* [2] : le *Messaggero* annonça le 6 mai que le pape, à la prière d'un Français, M. François Deloncle [3], ancien député, était intervenu la veille, 5 mai, par télégramme pour exhorter les deux chefs d'États à éviter la rupture. La chancellerie pontificale interrogée à ce sujet répondit qu'il n'en était rien, et cette réponse fut consignée dans un communiqué Reuter : « Le Vatican affirme qu'il n'y a aucun fondement à l'information selon laquelle le pape aurait télégraphié à l'empereur d'Allemagne et au président Wilson pour leur recommander avec instance la conciliation touchant les négociations pendantes entre l'Allemagne et les États-Unis. »

1. *Corriere d'Italia*, 28.6.15.
2. Note du président Wilson du 21 avril 1916.
3. Ce détail n'a pas été vérifié ; mais il est exact que M. François Deloncle était alors à Rome et fréquentait au Vatican.

Cette dépêche fut reproduite par l'*Osservatore romano*[1] sous un titre qui mettait le démenti à la charge du gouvernement anglais : « Information déclarée sans fondement par une note officielle anglaise », et chacun s'en alla content. Mais on apprit bientôt après[2] que la *Norddeutsche allgemeine Zeitung* « prétendait savoir de source digne de foi que le pape avait informé les États-Unis et l'Allemagne qu'il serait prêt à s'interposer dans le conflit entre les deux gouvernements. L'empereur a remercié le pape de ses bonnes intentions, ajoutait le journal allemand, en appelant son attention sur le fait que la réponse était déjà remise. »

Une note des *Central News* de New-York, reçue à Londres le soir du 7 mai[3], donne le mot de cette énigme : « Le délégué apostolique, Mgr Bonzano, dit-elle, n'a eu aucun entretien avec le président Wilson, mais il a laissé à la Maison-Blanche une lettre pour lui. » Deux télégrammes étaient en effet partis de Rome le 5 mai, comme l'avait annoncé le *Messaggero*, adressés, il est vrai, non, comme il le croyait, aux deux chefs d'État, mais à des intermédiaires. L'intermédiaire était à Washington le délégué apostolique, Mgr Bonzano. Conformément aux instructions qu'il venait de recevoir, Mgr Bonzano fit à la Maison-Blanche la démarche à laquelle fait allusion la dépêche des *Central News* ; semblable démarche fut faite en même temps auprès de l'empereur Guillaume : l'une et l'autre avaient pour objet, comme le dit le communiqué de la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, de faire savoir aux intéressés que le Saint-Siège était prêt à s'interposer pour éviter la rupture entre l'Allemagne et les États-Unis. Mais, avant que ne fussent expédiés, le 5, les deux télégrammes du Vatican, M. de Jagow avait remis, le 4 au soir, à l'ambassadeur Gerard une note dont le gouvernement américain connut le texte exact le 8[4]. Il est donc vrai, comme l'a dit la *Norddeutsche allgemeine Zeitung*, que Berlin, avant d'avoir reçu l'offre de médiation pontificale, considérait déjà la question comme réglée : mais il est vrai aussi, quoi qu'il en semble

1. *Osservatore romano*, 11.5.16.
2. *Messaggero*, 21.5.16.
3. *Corriere della Sera*, 9.5.16.
4. Cf. Gabriel Alphaud, *les États-Unis contre l'Allemagne*, Paris, 1917, p. 168.

à lire la réponse du Saint-Siège au gouvernement anglais, que la médiation fut offerte. « Le Vatican affirme, dit la note Reuter, qu'il n'y a aucun fondement à l'information selon laquelle le pape aurait télégraphié à l'empereur d'Allemagne et au président Wilson pour leur recommander avec instance la conciliation touchant les négociations pendantes entre l'Allemagne et les États-Unis. » En effet le pape n'avait pas télégraphié au président Wilson, mais il avait fait télégraphier au délégué apostolique ce qu'il avait à dire au président Wilson : et c'était précisément ce que la Secrétairerie d'État, interrogée si le pape ne l'avait point télégraphié au président, répondit avec raison que de vrai il ne lui avait point télégraphié [1].

Là-dessus s'émut une querelle dont le souvenir doit être conservé, car le Saint-Siège y trouva l'occasion d'expliquer comment il entendait le devoir d'impartialité. La presse tenait pour acquis, sur la foi de la note Reuter, que le pape n'était pas intervenu pour empêcher la rupture : certes, dit la *Stampa*, et cela va de soi ; il ne pouvait intervenir sans manquer à la neutralité qu'il a promis de conserver. Aussitôt le marquis Crispolti, qui était la propre voix de Benoît XV, protesta contre cette erreur, et prétendit démontrer que le pape pouvait fort bien intervenir sans manquer à l'impartialité : car l'impartialité du pape consiste, dit-il, à s'abstraire des intérêts des belligérants pour penser à l'intérêt supérieur de l'humanité. Le pape a plein droit de s'interposer pour que, — *quoi qu'il en doive résulter quant au sort des armes*, — le genre humain ne se prépare pas de nouveaux dommages, le pape a plein droit de servir l'humanité et la civilisation sans s'arrêter aux convenances et prétentions de quelque groupe de belligérants que ce soit [2]. C'est-à-dire que l'impartialité n'interdit point au pape de prendre parti, qu'elle lui fait même un devoir de prendre le parti qui convient à l'intérêt supérieur de l'humanité, et rien

1. Un peu avant de s'entremettre dans le conflit germano-américain, Benoît XV avait proposé au président Wilson un projet de médiation destiné à procurer la paix générale. Les deux démarches ont été souvent confondues, et c'est pourquoi il est assez difficile de distinguer ce qui se rapporte à l'une et à l'autre, même dans les documents originaux.

2. *Corriere d'Italia*, 14.5.16.

n'est en effet plus certain ; mais aussi, ce qui est plus douteux, que le parti qui convient à l'intérêt supérieur de l'humanité est de fermer aux neutres l'accès du champ clos.

Le marquis Crispolti a eu la précaution de ne pas insister sur ce dernier point : la prudence habite en lui. Mais l'*Unità cattolica*[1] ne fait pas tant de mystère : le *Corriere della Sera*, pour justifier l'intervention italienne, raisonnait sur la situation de l'Espagne ; voyez, disait-il, à quoi s'exposait l'Italie « si elle eût tenté de résister à la haute voix du devoir ; » — qui vous dit, réplique le journal pontifical, que la guerre durerait encore si nous n'y étions entré? « Et n'est-ce pas nous qui, au moment que les Russes dégringolaient des Carpathes et que les Prussiens étaient aux portes de Paris, avons en intervenant relevé la fortune de l'Entente? Si donc, l'Italie restant neutre, la France était tombée, n'est-il pas vrai que la guerre serait finie, et qu'on aurait évité les malaises que le *Corriere* imagine avec horreur qui se seraient abattus sur nous ? A moins que le *Corriere* ne voulût espérer que, les Russes repoussés et les Français battus, l'Angleterre à elle seule aurait continué la partie? » (La fin de l'article, quatre lignes, a été supprimée par la censure italienne.)

3° *Briser le lien qui tient l'Entente assemblée.*

C'est pour servir conformément à cette doctrine l'intérêt supérieur de l'humanité que la politique du Saint-Siège, depuis l'avènement de Benoît XV, n'a pas eu de plus constant souci que de dissoudre l'Entente. Aucun moyen ne lui parut petit qui pût aider à cette grande tâche, et préparer la paix générale en provoquant parmi les Alliés quelque défaillance particulière.

Tous ceux qui ont fréquenté au Vatican durant les années 1915-1916, chez les plus hauts prélats aussi bien que chez les gens de moindre qualité, ont appris en confidence que c'est folie aux Français de s'être fiés à l'Angleterre, et d'avoir cru qu'elle abandonnât jamais de bon gré la côte de la

1. *Unità cattolica*, 25.8.37.

Manche et le port de Rouen. L'Italie elle-même, qui l'eût dit? n'est pas à l'abri du péril ; non, en vérité, car le Cabinet de Londres a émis la prétention de prendre la Sicile à bail [1]. Il n'était, pour répondre à cette insolence, que de revendiquer Malte. Mais le baron Sonnino a de si étranges faiblesses... Ainsi raisonnaient, ou presque, les diplomates autrichiens qui, au printemps de 1915, offraient à l'Italie, pour prix de sa neutralité, la peau de l'ours [2]. La presse pontificale se plaît à ces combinaisons ; et au printemps de cette année 1918, la *Civiltà cattolica* s'étonnait encore que le gouvernement royal eût été réclamer des provinces soumises à l'Autriche sans faire valoir aussi ses droits sur Malte, la Corse et la Côte d'Azur.

Restait la Russie. Exciter l'animosité de la France contre l'Angleterre, et de l'Italie contre l'Angleterre et la France, ne pouvait mener bien loin si l'on ne réussissait en même temps à briser l'alliance franco-russe. La chancellerie pontificale en voulut tenter l'aventure : quand M. René Bazin fit le voyage de Rome au printemps de 1915, il fut émerveillé d'apprendre que le Saint-Siège avait des craintes pour le prestige de la France en Orient ; l'affaire de Constantinople en était cause. Il ne fallait pas que la Russie fût seule maîtresse de la ville impériale. La France n'y avait-elle pas autant de titres, ou davantage? Le Saint-Père ne se connaissait pas de plus cher désir que de voir Sainte-Sophie, délivrée du croissant, confiée à la garde d'un cardinal français, et devenue le symbole spirituel d'un protectorat qu'il ne demandait qu'à confirmer solennellement ; et il priait M. René Bazin d'annoncer à ses concitoyens cette grave et bonne nouvelle. M. René Bazin était à cent lieues de penser que le cardinal Gasparri pût avoir aucune raison de nous brouiller avec les Russes. Il comprit seulement que le pape voulait donner à la France une éclatante marque d'amour, écrivit un bel article, et le fit tenir à *l'Écho de Paris* par le prochain courrier. Mais il en fut pour sa

1. Cette dernière nouvelle se retrouve, — le hasard prépare de telles rencontres, — dans la *Kölnische Volkszeitung* du docteur Julius Bachem, organe du centre catholique (*Corriere della Sera*, 9.2.16).

2. *Livre vert*, pièce 10.

3. *Civiltà cattolica*, 6.4.18, p. 10.

peine ; car la censure se méfia, et d'un coup de ciseaux conjura le danger.

Ce n'étaient encore là pourtant que caquets de peu de conséquence. Il y eut pis : des sollicitations à la paix séparée. Que l'Allemagne ait à plusieurs reprises essayé de traiter seule à seule avec la Belgique, la chose est acquise à l'histoire ; que le nonce Tacci se soit, avec ou sans permission de son maître, mêlé à l'une de ces intrigues en décembre 1915 et janvier 1916, il est possible, et près d'être certain. L'entremise du nonce entre le gouvernement allemand et le gouvernement belge a été niée par l'*Osservatore romano* [1], et la démarche impériale auprès du gouvernement belge par la légation de Belgique en Angleterre [2]. Il se pourrait cependant que Mgr Tacci eût fait des ouvertures au cardinal Mercier, et que le pape eût convoqué le primat de Belgique à Rome moins pour le consulter sur l'organisation de la Congrégation des Séminaires et Universités que pour lui mieux faire entendre les vrais intérêts de son peuple. Le fait pourtant n'est pas prouvé. Ce qui par contre est prouvé, c'est que du 2 au 10 janvier 1916, une mission de catholiques allemands, parmi lesquels on nomme Belzer, Herold, Irl, Welstein, Meyer, Neuhaus, Kuckhof, s'en fut en Belgique prêcher au nom du pape, à ce qu'ils disaient, la paix séparée [3]. Les évêques belges protestèrent que c'était là mentir, mais le nonce se tint coi, et le pape resta muet.

Depuis lors, le 24 février 1918, le chancelier Hertling invita le gouvernement belge à entrer en conversation particulière avec lui ; il reçut aussitôt, sous forme de Note de la Rédaction de l'*Osservatore romano* [4], la pleine approbation de la chancellerie pontificale. Il est vrai que le lendemain la même chancellerie, sous la signature du commandeur Angelini, directeur du journal, revenait un peu de cette imprudence : l'idée de pourparlers privés émise par le chancelier d'empire est « en accord avec ce qu'a dit le Saint-Père dans la lettre du 28 juil-

1. *Osservatore romano*, 10.2.16.
2. *Corriere della Sera*, 13.2.16.
3. *Piccolo* de Rome, 17.2.16.
4. *Osservatore romano*, 27.2.18.

let 1915... Mais quand il s'agit de la Belgique, il ne semble pas possible, comme le propose le comte Hertling, qu'il y ait un tête-à-tête entre l'Allemagne et le seul gouvernement belge sans l'intervention des autres. » Seulement dans l'intervalle, de si vives protestations s'étaient élevées qu'il eût été trop périlleux de ne pas corriger la première impression : on la corrigea donc à son corps défendant. Mais elle reste, sous le maquillage, la plus sincère et la seule authentique.

Après la Belgique, la France. A la fin d'août 1916, le cardinal Gasparri reçut en audience M. Helsey, envoyé spécial du *Journal*. Il lui donna une interview, puis l'entretint familièrement. L'interview, revue et approuvée par le Secrétaire d'État, parut dans le *Journal*, le 31 août : elle célébrait les vertus de l'impartialité pontificale, et invitait le gouvernement français à se réconcilier avec le Saint-Siège. L'entretien familier était de plus d'intérêt : le cardinal y expliquait tout le bien que la France se devait promettre de la réconciliation : « Est-il possible, s'écriait-il, que la République ne comprenne pas la menace russe? qu'elle ne voie pas ces deux bras monstrueux qui se tendent pour étrangler l'Europe? Avant peu d'années les Slaves nous engloutiront, la France perdra toute son influence, et la religion catholique vivra de tristes jours. — Mais l'Angleterre? — L'Angleterre suivra comme toujours ses intérêts... Ne me parlez pas de l'Italie ! Avez-vous jamais pensé aux appétits d'une Italie victorieuse?... Détruire l'Autriche, mon Dieu ! mais quelle politique de folie ! Et pour quoi faire? pour la donner à qui?... Que la France réfléchisse à ce qu'elle fait, à l'avenir qu'elle se prépare... La France, je vous le répète, a tout intérêt à se mettre d'accord avec nous [1]. » Telle est du moins la version qui fut publiée dans le *Popolo d'Italia*, par une personne inconnue, qui signait J. Reisac.

Ces propos furent déclarés « imaginaires, faux et inexistants » par l'*Osservatore romano* [2], en un communiqué officiel, et M. Helsey, sollicité par la Secrétairerie d'État, télégraphia de Salonique au cardinal Gasparri, le 30 sep-

1. *Tribuna*, 15.9.16.
2. *Osservatore romano*, 18.9.16.

tembre[1], qu'il ignorait jusqu'au nom de Reisac ; qu'il n'avait donné d'interview à qui que ce fût ; et qu'il désavouait donc tout ce qu'on lui faisait dire, *encore qu'il ne sût point de quoi li retournait.* Reisac alors leva le masque : M. Helsey ignorait ce nom, soit ; mais c'était un faux nom, que nul ne connaissait encore. Ignorait-il aussi celui de madame Irme Casier, qui avait été, à Rome, son hôtesse? Et s'il n'avait donné d'interview à qui que ce fût, ne lui souvenait-il pas d'avoir fait à madame Irme Casier les confidences que J. Reisac venait de livrer au public[2] ?

La discussion n'alla pas plus avant, la cause étant entendue : madame Casier n'était pas la seule personne à qui M. Helsey eût rapporté les propos du cardinal Gasparri, ni M. Helsey la seule à qui le cardinal Gasparri eût tenu semblables propos. Il fallait donc penser de cette publication comme de celle de M. Latapie : on pouvait récuser les témoins, le témoignage restait. Les propos répétés par l'un, publiés par l'autre, n'étaient ni imaginaires, ni faux, ni inexistants, mais bien réels, authentiques et constants, quoi qu'en dît le communiqué de l'*Osservatore romano* ; mais ils avaient le tort de révéler avant le temps une opération politique dont la diplomatie de Benoît XV se promettait merveilles.

Le Saint-Siège songeait alors à un rapprochement franco-autrichien par où il se flattait d'amener la France, soit à signer la paix séparée, soit à réclamer de ses alliés qu'on en vînt à négocier la paix générale. Et c'est pour s'attirer la faveur de notre peuple et l'incliner plus aisément à ses desseins que le pape, au consistoire de décembre 1916, donna la pourpre à trois de nos évêques, rendit témoignage au pays de Clovis, de saint Louis, et de Jeanne d'Arc, et souhaita que la France redevînt l'exécutrice des volontés divines. Quelques semaines après, le 31 mars 1917, le prince Sixte de Bourbon communiquait au président de la République la fameuse lettre de l'empereur Charles.

La manœuvre ayant échoué de ce côté-ci des Alpes, on ne pouvait guère manquer de la renouveler ailleurs, en Angle-

1. *Corriere d'Italia*, 2.10.16.
2. *Tribuna*, 3.10.16.

terre, en Amérique, en Italie surtout [1]. Le Saint-Siège témoigne à l'Italie depuis le printemps de 1917 la plus vive sollicitude, et ne ménage rien pour lui faire accroire que la chaire de saint Pierre est seule en puissance de la tirer du péril. Ce n'est pas sans raison que, dès le 8 février de l'année dernière, l'écrivain qui signe Catholicus dans l'*Unità cattolica* fit entendre sous le couvert d'une parabole pastorale que la France, l'Angleterre et la Russie seraient précipitées dans l'abîme, tandis que l'Italie devrait son salut à l'intercession du pape : un petit berger sourd et muet paissait quatre brebis dans la montagne ; l'ombre heureuse du vieux Pie X descend vers lui, le guérit, se fait donner le troupeau, et pousse dans une crevasse, où elle se brise les os, l'une des pauvres bêtes, et puis la seconde, et puis la troisième; l'enfant, épouvanté, supplie pour la dernière; alors l'apparition, apaisée tout soudain : « Vois, dit-elle, comment iront finir les trois nations qui ont fermé l'oreille à ma voix ; mais l'Italie sera sauvée. » Et ayant saisi la brebis, il la mit sur ses épaules à la manière du Bon Pasteur. C'est pour manifester cette sollicitude dans la réalité de la vie quotidienne, que le Vatican crée des journaux du sud au nord de la péninsule, hier à Bari, demain à Modène, fait publier une solennelle « étude juridico-politico-historique » sur la supernationalité de la papauté [2], essaie de renforcer le parti clérical, encourage les mouvements pacifistes, appuie la troupe giolittienne, coquette avec les socialistes officiels, et mène la guerre à outrance contre M. Sonnino.

Cette activité, il faut bien le dire, témoigne d'un médiocre respect pour le pacte signé à Londres le 4 septembre 1914 [3] confirmé par l'adhésion du Japon, puis de l'Italie, et complété, en ce qui regarde la Belgique, par la déclaration de Sainte-Adresse (14 février 1916). Le lecteur ingénu se demandera

1. Depuis la prise de Jérusalem, la chancellerie pontificale multiplie ses efforts pour séduire le gouvernement anglais, attirer à soi certains membres du gouvernement italien, et ménager à la France en Syro-Palestine et en Chine tout ce qu'elle peut de difficultés.

2. Ludovico Lucantonio, *la Supernazionalità del papato*. Roma, 1918.

3. Le traité de 1839 n'ayant pas été régulièrement dénoncé, on peut soutenir que la Belgique est encore, de par le droit, sous le régime de la neutralité perpétuelle, et ne pourrait par conséquent donner au pacte de Londres une adhésion valide.

sans doute comment on pourrait, après s'être engagé à ne traiter que de concert, conclure la paix séparée. Le Saint-Siège ne s'en est jamais expliqué, mais d'autres l'ont fait pour lui, à son instigation, semble-t-il, et à tout le moins de son plein consentement.

Vers le 25 avril 1916, parut à Rome, chez l'éditeur pontifical Desclée, une brochure intitulée : *la Formule de la paix* [1]. Les journaux catholiques y prirent si grand intérêt que le *Corriere d'Italia* en publia le compte-rendu avant même qu'elle fût mise en vente [2]. L'ouvrage était daté de Busca, province de Coni, et signé de l'avocat Enrico Bafile, qui n'est pas autrement connu. Aucun signe matériel ne donnait à penser que la cour romaine fût pour rien dans la publication, ni même que le catholicisme y eût affaire : on n'y saisissait pas trace de préoccupations religieuses ni morales ; Dieu n'y était point nommé ; le pape non plus ; on n'y parlait que de droit pur et de science positive. Et pourtant l'influence de Benoît XV et de ses familiers les plus intimes s'y révélait aux premiers mots. Busca est voisin de Demonte, où réside le marquis Crispolti, et l'avocat Bafile a des liens de parenté avec Mgr Tedeschini, tous deux proches de l'oreille apostolique. C'est de ce milieu qu'émane, à n'en pas douter, la formule qui se donne pour l'unique solution d'un problème unique et que voici [3] :

Chaque parti prétend combattre et croit combattre pour la justice : il ne combat en réalité que pour ses propres intérêts. La pleine victoire de l'un ou de l'autre serait pour le monde une calamité. Il faut donc obtenir qu'ils s'accordent tandis qu'ils en sont encore à lutter d'égal à égal, et pour cela faire interpeller les gouvernements, agiter l'opinion publique, contraindre les opposants à se découvrir et diriger contre eux l'effort de la pensée et des armes ;

la paix juste et durable ne saurait donc advenir que par voie de compromis ; mais ce compromis ne saurait pourtant assurer la paix juste et durable, s'il n'était fondé en droit. Or, il n'existe pas de droit sans une autorité capable de l'énoncer et de l'imposer ; d'où la nécessité, pour donner son assiette au droit international, de créer un organisme supérieur aux nations, et, pour faire cesser la guerre, de

1. Avv. Enrico Bafile, *La Formola della Pace*. Roma, 1916.
2. *Corriere d'Italia*, 20 et 22.4.16 ; *Osservatore romano*, 27.4.16.
3. Les textes cités ou résumés sont aux pages 4, 44, 45, 29, 39, 41, 47, 51, 55.

remettre la décision des controverses présentes et futures à une entité plurinationale capable d'énoncer le droit, et suffisamment armée, d'une part pour le réaliser parmi les États adhérents, de l'autre pour le défendre contre les États non adhérents ;

ce programme ayant pour fin la paix par la justice, chaque État, pour y adhérer, n'est tenu de prendre conseil que de soi seul. Les neutres peuvent s'y prêter sans retard, et mettre à l'instant leurs armées au service de la Confédération ; quant aux belligérants, ils pourront faire de même sans manquer aux engagements qu'ils ont pu prendre envers leurs alliés, puisque ces engagements n'ont eux aussi d'autres fins, — c'est du moins ce dont ils se targuent, — que la paix par la justice ;

l'Italie en particulier n'avait d'entrer dans le conflit que deux raisons : 1° obtenir une solution équitable au problème des *irredenti* ; 2° assurer l'intégrité de ses frontières. Si elle peut atteindre ce double objet par des moyens juridiques, elle n'est plus tenue de poursuivre la guerre, et doit s'agréger sans attendre à la Confédération ;

et si quelque nation de l'Entente se montre rebelle à ces vues (l'auteur soupçonne véhémentement l'Angleterre d'être encline à cette félonie), elle avouera par là-même qu'elle a d'autres fins que celles qu'elle affiche, et apparaîtra au monde comme responsable de la guerre, et traîtresse à l'humanité. C'est pourquoi il y aura lieu d'examiner s'il ne convient pas de retourner les armes contre les récalcitrants ;

quoi qu'il en soit, « l'entité plurinationale, qui aurait pour fin la justice, saurait résoudre suivant les suprêmes exigences du droit les conflits possibles entre les anciens engagements et les nécessités d'une situation aussi nouvelle qu'inespérée ». Telle est la formule de la paix.

Le sens en est limpide : elle signifie d'abord que le bon droit, s'il n'est pas du côté de l'Austro-Allemagne, n'est pas non plus du côté de l'Entente ; ensuite, que le pacte de Londres ne défend pas à la France, et moins encore à l'Italie, de s'allier avec l'Allemagne pour mettre, le cas échéant, l'Angleterre à la raison. D'autres avaient déjà fait ce rêve, et s'employaient depuis longtemps à le réaliser, mais avec un cynisme estimable, au prix de l'ignominie que recèle cette combinaison. Ils ne donnaient leur système que pour un ingénieux expédient propre, croyaient-ils, à tirer d'embarras les deux nations latines ; ils n'essayaient pas de le justifier par l'invocation du droit, ni de l'imposer au nom de la morale ; bref, ils ne s'adressaient qu'à leurs semblables et n'entreprenaient pas de séduire les honnêtes gens. Ici l'on trahit par vertu, pour

l'amour de la justice : et, si vous n'y voulez consentir, vous serez voué au mépris public, et mis au ban.

Cette ingénieuse doctrine, si elle venait à s'imposer, achèverait le désarroi : il ne resterait plus aux anciens alliés que de se présenter nus devant l'Allemagne armée de pied en cap, pour s'entendre dicter, comme aux bolcheviki, à chacun les conditions de sa paix particulière. Venez çà, dit le chancelier d'empire, que nous causions, mais privément, entre représentants autorisés et responsables des puissances belligérantes [1]. Et le ministre du pape d'applaudir à l'invitation : c'est là ce que proposait le Saint-Père dans la lettre du 28 juillet 1915, dit l'*Osservatore romano* [2], dans le même temps où, faudrait-il ajouter, il adjurait le président Wilson de refuser à l'Entente les munitions qu'il lui fallait pour lutter à armes égales.

Restons-en à cet aveu : il dispense d'aller plus avant. On pourrait sans plus attendre, exposer par ordre et d'étape en étape le développement de cette politique [3] : mais cela n'est

1. Cf. le discours du chancelier Hertling du 24 février 1918.

2. *Osservatore romano*, 28. 2. 18. La Note est de la propre main du cardinal Gasparri.

3. En voici les points saillants : 1° après les tâtonnements du début (Trève de Noël 1914, et Prières pour la paix (février 1915), opposition à la politique interventiste du Cabinet italien Salandra-Sonnino, et au ravitaillement des Alliés par l'Amérique (printemps 1915), et débuts de l'intrigue pacifiste (été 1915); 2° développement de l'intrigue pacifiste, principalement en Belgique (décembre 1915, janvier 1916), et aux États-Unis (avril-mai 1916); 3° campagne contre la Russie et l'Angleterre, avances à la France (été-automne 1916), et propagande pour la proposition de paix allemande (décembre 1916) ; 4° approbation de l'*Union internationale catholique* fondée par Erzberger en février 1917 à Zurich pour convertir aux idées allemandes les catholiques de l'Entente, et principalement les *Catholiques sociaux* français ; campagne de l'*Heure des Peuples*, et participation encore mal définie, mais certaine, à la propagande défaitiste qui prépara la déroute de Caporetto (Cf. dans le premier article la note sur le comte Della Torre et l'*Union populaire*) ; publication, *d'accord avec l'Allemagne*, de la Note pacifiste du 1er août 1917; 5° en 1918, campagne contre Clemenceau ; efforts pour faire admettre, malgré l'article 15 de la convention de Londres, un représentant du Saint-Siège au Congrès de la paix (avances à l'Angleterre et à un homme politique italien particulièrement hostile au baron Sonnino) ; efforts pour ramener le peuple et le gouvernement belges aux vues du Saint-Siège et les induire à la paix séparée. On ne sait pas encore quelle part le Vatican a prise aux nouvelles intrigues des empires centraux (offre de paix séparée à la Belgique, 24 août 1918), et Note de l'Autriche aux puissances belligérantes (15 septembre 1918). Mais la parenté qui unit la Note autrichienne à la Note pontificale du 1er août 1917 et aux documents précédemment publiés par le Saint-Siège, apparaît au premier coup d'œil et ne saurait être mise en doute.

pas nécessaire ; il suffit, pour le moment, d'avoir défini le caractère et indiqué l'objet de son action.

***

Neutre, non plus qu'homme du monde, le pape ne pouvait l'être : car, encore un coup, il n'y a pas de neutres. La guerre, outre les opérations militaires, en comporte d'autres, de toutes sortes, infiniment complexes et variées, qui ne se révèlent pas de prime abord parce que les agents n'en sont point réunis en troupes ni vêtus d'habits uniformes, et qu'ils ignorent souvent eux-mêmes à quelle œuvre ils travaillent et de qui ils font les affaires. A ces opérations le monde entier prend part, et ceux qui se retirent au-dessus de la mêlée, aussi bien que ceux qui se jettent au plus dru. En ce sens il n'y a pas d'arrière chez les puissances belligérantes, et il n'y a pas de puissance qui ne soit belligérante : de gré ou de force toutes sont engagées ; de gré ou de force elles se rangent toutes d'un côté ou de l'autre de la ligne de feu. Et le Saint-Siège aussi, quoiqu'il s'en défende, a choisi.

Briser les forces matérielles de l'Entente pour avoir raison de sa fureur offensive, (car c'est elle qui veut poursuivre la guerre, quand l'adversaire ne songe que de paix) ; et ruiner son prestige moral pour amollir son courage et l'amener à composition, (car aux Allemands leurs maîtres ont le droit de dire qu'ils sont une race élue à qui est promis l'empire du monde, mais il n'est pas permis aux Alliés de penser qu'ils préparent au péril de leur vie l'avènement d'une meilleure justice), toute la politique de Benoît XV tient en ces deux propositions, et tout l'effort de son impartialité n'a jamais tendu, et ne tend encore qu'à nous couper les jarrets.

Il est donc vrai que le pape, en cette guerre où nous croyons que de notre victoire dépend le salut de l'héritage chrétien, a fait contre nous œuvre d'ennemi. Non qu'il se sente pour nous le cœur d'un ennemi. Il a dit à plusieurs reprises qu'il aimait la France [1], il faut donc l'en croire ; il faut croire du moins qu'il croit aimer la France. Car on n'aime pas la France

1. Il aime aussi la Belgique : votre cause est la mienne, a-t-il dit au cardinal Mercier. Cela signifie qu'il s'emploie de toute son ingéniosité à la réconcilier avec l'empereur allemand.

aujourd'hui sans aimer aussi la cause à laquelle elle s'est dévouée jusqu'à se confondre avec elle. Et cette cause, cette grande cause où l'avenir du monde est suspendu, le fait est que Benoît XV ne l'aime pas, puisque son amour ne va qu'à en détourner ce qu'il aime. L'Allemagne est invincible, et l'Entente, vaincue : sauve qui peut ! le pape intercédera pour lui. On ne le dit pas tout cru, mais la parabole est transparente, que le savant M. Jallonghi emprunte à la légende de saint François d'Assise :

Il y avait un grand loup très féroce, qui désolait la ville de Gubbio. Et les gens de Gubbio, encore qu'ils ne sortissent qu'armés, ne pouvaient se garder de lui. Saint François l'affronta, muni pour toute défense du signe de la croix, et lui dit : « Frère loup, tu fais le mal, tout le monde murmure contre toi, et la contrée t'a pris en haine. Mais je veux faire la paix entre toi et eux, en sorte que tu ne les offenses plus, et que, t'ayant pardonné tes offenses passées, ils ne te pourchassent désormais. Ils te donneront à manger, et tu ne souffriras plus la faim. Car je sais bien, moi, que c'est par la faim que tu as fait tout ce mal. Alors en signe d'assentiment le loup mit sa patte dans la main de saint François. Moralité : « En cette heure tragique où les peuples sont saisis d'une rage de vengeance qui fait de la guerre mondiale une immense orgie de sang, frère François devrait apparaître et se jeter héroïquement entre les piques en criant de sa voix suave, comme aux jours de sa vie mortelle : La paix, la paix ! Parce que la haine est sottise [1]. »

Frère François a parlé par la voix de Benoît XV. Il s'est jeté entre les piques, muni, outre le signe de la croix, des prestiges puissants de la politique : et derrière lui s'avance, les dents longues, le loup. Et le pape nous dit, — et sans doute il le croit, — que le loup n'a mal fait que poussé par la faim, et qu'il sera doux comme agneau si seulement nous lui donnons pâture [2].

1. Ernesto Jallonghi, *La Conversione del Lupo d'Agobio*, dans *Scuola cattolica*, 1.10.17, p. 300.

2. Cf. dans le *Bastone* (4.4.15) la conclusion d'un article intitulé *Sir Grey et l'Allemagne* : « Ceci est prouvé : l'Angleterre a voulu étouffer la libre expansion commerciale de l'Allemagne, et elle a fait servir à son jeu les intérêts des autres nations, comme a fait la Russie pour sa soif de domination : guerre de la livre sterling contre le mark, voilà la vérité ; tout le reste est fantaisie. »

Mais nous savons bien, nous, que la bête n'avait pas faim, puisque nous l'avions accueillie chez nous et repue de notre substance jusqu'au jour où, sentant ses muscles puissants et libres, elle se ramassa sur elle-même et nous bondit à la gorge.

Composer avec elle, non. — Alors vous mourrez tous. — Il y a, Très Saint-Père, pire malheur que de mourir, qui est de trahir sa mission : c'est ce que vous attendez de nous, où ne pouvons consentir, parce qu'en cette affaire, nous avons pour nous guider une voix plus haute que la vôtre, la propre voix de Celui auquel obéissent, quand même ils ignorent son nom, tous ceux qui, de bonne volonté, donnent leur vie pour la justice. C'est lui, comme disait la Sainte de France, que nous servons premier.

Et en le servant premier, nous ne vous faisons pas tort. Car si vous demandez que les mains souillées de sang puissent « revenir aux travaux de l'industrie et du commerce, aux œuvres de la civilisation et de la paix[1] », vous n'oubliez pourtant pas qu'il y a d'autres biens, et plus dignes d'être recherchés que le bonheur matériel[2] : c'est précisément pour assurer ces biens au monde que les nôtres souffrent et meurent. Vous craignez que la guerre prolongée « fasse déchoir l'Europe de ce degré de civilisation prospère où la religion chrétienne l'avait élevée[3] » : c'est précisément pour conserver cet héritage, et, s'il plaît à Dieu, le faire fructifier, que nous sommes obligés de prolonger la guerre, pour défendre la civilisation chrétienne du plus monstrueux paganisme qui l'ait jamais menacée[4]. Cause sainte, s'il en fut jamais, à laquelle nous croyons qu'aujourd'hui comme il y a des siècles, le vicaire du Christ aurait pu nous convier.

Si, pour des raisons dont nous ne sommes pas juges, il nous a refusé son aide, le devoir ne nous reste pas moins de poursuivre notre tâche, fût-ce au péril de nos jours, afin qu'il ne nous soit pas reproché d'avoir, pour sauver notre vie, perdu notre âme. Et pour en trouver le cœur, nous aurons devant

1. Allocution aux cardinaux, 24 décembre 1914.
2. Encyclique *Ad beatissimi*, 1er novembre 1914.
3. Allocution consistoriale du 6 décembre 1915.
4. Cf. le discours prononcé à la Madeleine, en présence de l'archevêque de Paris, par le R. P. Sertillanges, le 10 décembre 1917, et publié sous ce titre : *la Paix française*, Paris, 1918.

les yeux, non les documents équivoques d'une misérable politique, mais l'exemple béni de la fille de Lorraine qui, appelée par des voix mystérieuses à une semblable croisade, quitta la douceur de vivre dans la maison de sa mère, et s'en fut parmi les hommes d'armes, les conduire à la bataille, afin de mériter victoire.

***

Janvier-septembre 1918.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

SOUFFLES DE TEMPÊTE,
par Lucie Delarue-Mardrus.

Une belle impétuosité lyrique qui se déchaîne par rafales, une singulière variété d'impressions et de thèmes, on ne sait quel parfum un peu sauvage qui s'exhale de ces vers, voilà ce que l'on distingue tout d'abord dans le nouveau livre de madame Lucie Delarue-Mardrus, romancière et poète. Ses poèmes nous donnent l'impression d'une sorte de vagabondage délicieux à travers tous les domaines du rêve, depuis les grèves et les forêts normandes, jusqu'aux sables de l'Égypte : après les lutins et les fées, on y rencontre les sphinx. On y sent aussi passer le grand fantôme héroïque de la guerre.

LES COMMENTAIRES DE POLYBE,
(Treizième Série)
par Joseph Reinach.

Voici la treizième fois que notre éminent collaborateur M. Joseph Reinach réunit en volume ses solides et copieux articles quotidiens du *Figaro*, et la faveur du public — de tous les publics — continue, à juste titre, à s'attacher à cette œuvre maîtresse. Le présent volume, dont les chapitres s'échelonnent du 16 mai au 15 juillet 1917, contient, à côté d'études militaires sur l'offensive du 16 avril et sur les événements importants du front occidental, des discussions politiques et diplomatiques et d'impressionnantes évocations historiques.

LES GARANTIES DE LA PAIX,
par Yves Guyot.

Supprimer les causes de conflits entre nations paraît être un bon moyen d'assurer une paix durable. Or, par une ironie cruelle, l'histoire de l'Europe au siècle dernier est remplie de guerres, alors que les chancelleries semblaient s'efforcer de les éviter. Quelles furent les principales combinaisons diplomatiques ? M. Yves-Guyot l'explique, en insistant sur les débats du Congrès de Vienne et les conférences qui suivirent, sur les déviations de la Sainte-Alliance et les luttes que provoquèrent, au temps de Louis-Philippe, les conflits des principes politiques invoqués par les gouvernements. L'auteur tire de cette histoire complexe diverses leçons ; il dénonce en particulier deux erreurs politiques qui pesèrent lourdement sur la France : celle de Talleyrand qui amena la Prusse sur le Rhin et celle de Napoléon III sur la question romaine. La société des nations démocratiques méditera utilement sur les raisons de l'impuissance des monarchies à maintenir la paix.

OSCAR WILDE ET MOI,
par Lord Alfred Douglas.

Oscar Wilde a laissé la réputation d'un écrivain audacieux, paradoxal et discuté. Ses habitudes de vie, son indifférence à l'égard de certaines règles morales, son procès alimentèrent longtemps la chronique scandaleuse. On a fréquemment mêlé à ces controverses le nom de lord Alfred Douglas, qui fut uni à Wilde par une étroite amitié, puis attaqué par lui dans un ouvrage posthume, et qui soutint de longues polémiques à ce sujet. Ces débats — qui sont loin de relever exclusivement de la littérature — appelaient une mise au point de Lord Alfred Douglas. L'ouvrage tient de l'apologie personnelle, de la biographie, parfois du pamphlet ; il renferme de piquants détails sur la vie assez trouble de Wilde et des jugements sans indulgence sur son influence et la valeur de son œuvre.

LES KRIEKENRICKS D'ANVERS,
par Gabriel Timmory.

La libération de la Belgique par la victoire des Alliés donne une actualité émouvante à ce très joli livre où M. Gabriel Timmory nous présente une sympathique famille d'Anvers. Le roman est très varié de ton : il a la saveur d'un bon tableau flamand, d'un de ces intérieurs pittoresques habités par d'honnêtes et plaisantes figures. L'esprit parisien s'y retrouve aussi : le moyen qu'il en fût autrement? Enfin l'émotion finement dosée est discrète et pénétrante.

L'AVENIR DE LA FRANCE.

Ce n'est pas en quelques lignes que l'on peut discuter ni même analyser un ouvrage comme celui-ci : vingt-cinq rapports, écrits par des personnalités compétentes, très différentes les unes des autres, mais liées par de communes aspirations démocratiques, y renseignent sur toutes les questions qui visent l'organisation ou la réorganisation du pays, depuis les rapports du capital et du travail jusqu'au roman et au théâtre. M. Maurice Herbette, qui a conçu le plan des travaux et en a dirigé l'exécution, donne lui-même des suggestions modérées et sages, un peu timides peut-être, sur la réforme nécessaire de la diplomatie, et l'on devine les suggestions heureuses que peuvent apporter sur l'enseignement, la législation sociale ou l'armée des esprits larges, hardis et libres comme Gustave Belot, Charles Gide ou le lieutenant-colonel Émile Mayer.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rogné aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.